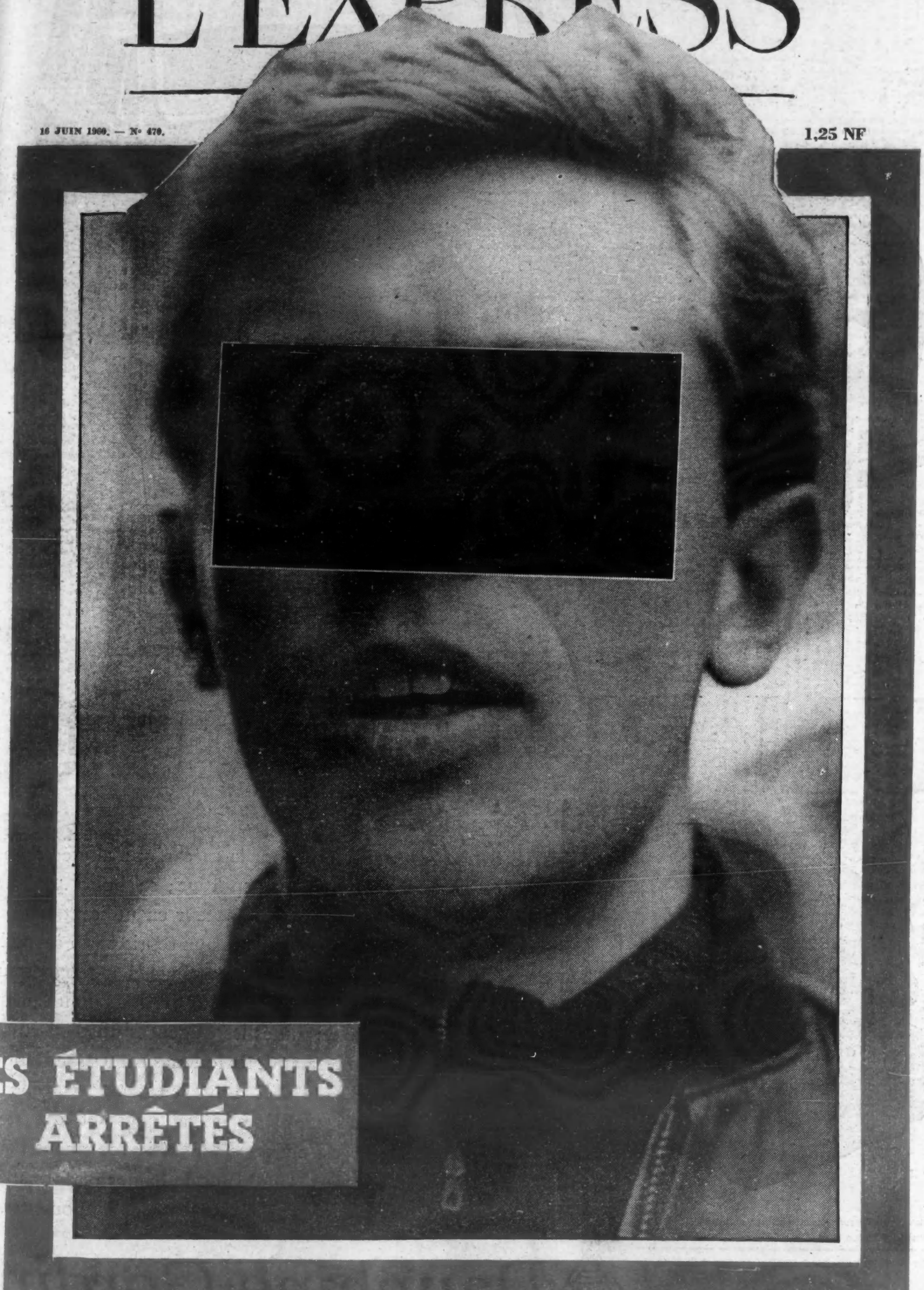
JEAN CAU : ENCORE GAULLISTES ?

(enquête d'opinion)

L'EXPRESS

16 JUIN 1960. — N° 470. 1,25 NF



LES ÉTUDIANTS ARRÊTÉS

UN LYCÉEN 1960.

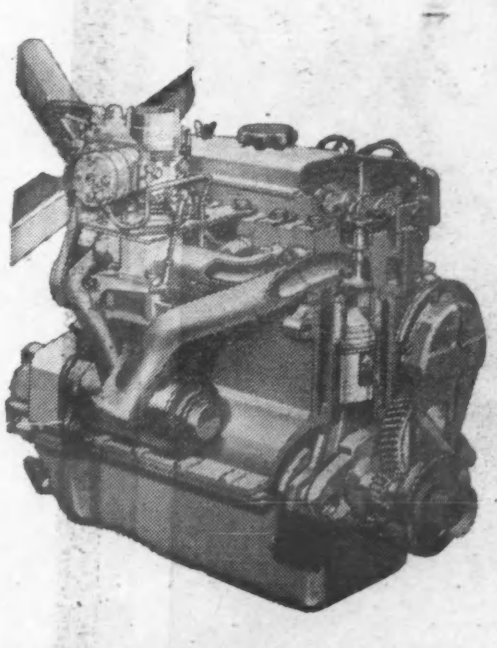
« Nous, les jeunes, nous voulons quelque chose de plus. »

(Nietzsche.)

B 1-/ ★ ★ ★ ★ ★

RT 102-04

UN PUR SANG



C'EST UNE SUPER-DAUPHINE dont la mécanique affûtée répond aux désirs des amateurs de conduite sportive; sa boîte 4 vitesses transmet aux roues les 40 chevaux du moteur en utilisant toujours les meilleurs régimes de celui-ci; son rush aux reprises (50 à 100 km à l'heure en 21 secondes) permet les dépassements rapides et sûrs. C'EST UNE GRANDE ROUTIÈRE CONFORTABLE dont l'aménagement intérieur tient compte de toutes les exigences du bien-être de route; sa suspension Aérostable garantit les longues étapes sans fatigue. C'EST UNE DAUPHINE RAFFINÉE dont l'élégance naturelle est mise en valeur par de fines moulures métalliques et des traits brillants d'acier chromé; elle est chaussée, en série, de pneus flancs blancs. C'est un modèle de grand standing et de hautes performances. Vitesse : 126 km/h. Consommation : 6,4 litres aux 100 kilomètres.

Catalogue gratuit sur demande adressée au Service Publicité Renault - 8 avenue Emile Zola à Billancourt (Seine).

BON POUR UN CATALOGUE GRATUIT DAUPHINE GORDINI

destinataire : M ____________________

adresse ____________________

RENAULT *Dauphine-Gordini*

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
Tarif : 4, 50 NF le mm. (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

Une des Grandes Agences à service complet offre SITUATION IMPORTANTE et possibilités PROMOTION RAPIDE à MONSIEUR 30-40 ANS ayant qualifications sérieuses et expérience prouvée
ACHETEUR D'ESPACE
dans Agence de Publicité
Ecrire avec curriculum vitae à : AJAX PUBLICITE (n° 14 - ZF) 15, rue Taitbout - PARIS (9e)
DISCRETION ASSUREE

IMPORTANTE ENTREPRISE COMMERCIALE
recherche
FUTURS CADRES
pour service ORGANISATION
Postes d'avenir pour jeunes gens niveau H.E.C. E.S.S.E.C., E.S.C.P.
30 ans maximum, dégagés obligations militaires. Lettre manuscrite et curriculum vitae sous le n° 356 à Pub. DUFAYEL, 6, rue de Clignancourt, Paris (18e) qui transmettra

GRANDE SOCIETE ALIMENTAIRE
recherche
COLLABORATEUR DE CLASSE
SITUATION D'AVENIR pour candidat 30-35 ans
E.S.C.P. ou équivalent
formé aux techniques modernes de commercialisation de produit de marque
Adresser C.V. et références à AJAX PUBLICITE (n° 125 - HB) 15, rue Taitbout - PARIS (9e) qui transmettra

Recherche 2 DAMES 25-40 ans pour collaboratrice direction, excellente présentation et aptitude commerciale exigées. Situation de 1er ordre. Se présenter : MASSONI, 21, rue Lesueur, 14-18 h.

IMPORTANTE ENTREPRISE COMMERCIALE
recherche
J. F. H.E.C.
ou formation similaire
pour étude problèmes de personnel
Lettre manuscrite et curriculum vitae sous n° 357 à Pub. DUFAYEL, 6, rue de Clignancourt, Paris-18e qui transmettra

DEMANDES D'EMPLOIS

JEUNE FILLE très active
MONTAGE DE FILMS dans Laboratoire, 5 ans de pratique, désire travailler chez photographe (mode ou portrait). Ecrire n° 6184 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

Acheteur 35 a. dipl. E.S.A.
12 ans référ., cause décentralisation, cherche situation Paris-banlieue Sud-Est. Libre septembre, préf. pet. ou moyenne entr. pour seconder patron. Ecr. n° 6306 L'Express, 29, r. Marignan qui transm.

Cadre sup. Ind. Chimique
Grandes expérience et activité, cherche situation Direct. techn. ou techn. commerc.
Ecrire L'Express n° 6104, 29, rue de Marignan (8e)

APPARTEMENTS (Echange)

ECHANGE 3 pièces cuisine 1er étage, soleil, vue imprenable porte Orléans contre STUDIO confort 6e, 7e, 8e ou limitrophes. Tél. de 15 à 19 h. à ELY. 88-61, Mlle Forestier ou écrire n° 6025 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

ECHANGE ATELIER
+ 3 pièces + salle de bains, cuisine, chauffage central, tout confort. Montparnasse, environ 120 m2 contre grand ATELIER + 1 pièce, même sans confort, 6e, 7e. Téléphoner vendredi 17 juin de 10 à 18 heures à MEDicis 37-24

APPARTEMENTS (Vente)

PARTICULIER vend XIVe **ALESIA** très agréable petit trois pièces, cabinet de toilette, cuisine, débarras-placard, 1er étage sur rue, soleil, tranquillité. Total 35.000 NF. Facilités. Visite le samedi de 14 heures à 17 heures. 7, rue Montbrun ou KEL. 26-44

16e - Placement 1er ordre
R. de l'Assomption, il nous reste quelq. app. 2 et 3 p. occupés. Prix 13.000 NF. BRAUN, OPE. 73-21.

LOCAUX COMMERCIAUX

Proximité GARE MONTPARNASSE (sur boulev.) LOCAL 190 m2, r.-de-ch., en toute propr., conv. toute activ. comm. ou prof., LIBRE. 170.000 NF. Tél. MIR. 55-22 O.P.L.F., 1, villa George-Sand-16e

IMMOBILIER

P. MASSONI
21, rue Lesueur (16e)
ACHAT - VENTE - LOCATION
QUARTIERS RESIDENTIELS
KLE. 31-10

PROPOSITIONS COMMERCIALES

EN PLEIN CENTRE DE
NEW-YORK et PARIS
Bureaux, matériel et organisations pour tous articles, échantillons et produits à diffuser. Vendre, représenter en exclusivité tous pays. Ecr. C.N. PUBLIPRESS, 31, boulevard Bonne - Nouvelle, PARIS (2e) qui transmettra

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-39

A VENDRE **SALON LOUIS XVI**
bois doré et Aubusson comprenant : 1 canapé, 2 fauteuils, 4 chaises, 1 table dessus marbre blanc et lampadaire assorti. Prix intéress, parfait état. Conviendrait pour salon d'attente de médecin, avocat, etc. Téléph. POI. 39-38 pour rendez-vous.

UNESCO VEND :
2 machines MULTILITH 1250 avec pièces détachées
1 machine ROTAPRINT R. 30
1 machine à composer VARITYPER
Téléphone SUF. 98-70 poste 38-30

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

DIVERS

MARIAGES LEGITIMES
Maison 1er ordre. Haute réputation (26e année) DE RUSSEL, 53, rue Legendre, PARIS - CAR. 71-13

YACHT RECENT, 8 m. 50. Parfait état, moteur neuf. Très belle occasion. 16.000 NF. Ecrire n° 6293 L'Express 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

VACANCES

SAINT-FLORENT en CORSE
VOILE ET PLONGEE SOUS-MARINE
Stages voile (14 jours) .... 195 NF
Stages voile-plongée (20 jours).......... 455 NF
CENTRE ETUDES SOUS-MARINES, face 18 quai Louis-Blériot (16e). AUT. 05-25 l'apr.-m. 14 à 18 h.

ENFANTS 6-12 ans 13-17 ans 4 semaines 450 NF
CHALET TOUT CONFORT
1.200 mètres d'altitude
VOYAGE ET TOUT COMPRIS LOISIRS et PLEIN AIR KELlermann 09-08
SUISSE

Fondation POISAT ch. Froid-Lieu THONON reç. juillet-août étud., enseign., membres FEM. œuvre laïque. Repos, distractions, confort, prix modérés

UNION DES ETUDIANTS JUIFS DE FRANCE
ISRAEL
STAGES en KIBBOUTZ 15 jours avec les pionniers, 5 jours d'excursion.
SEJOURS LIBRES Prix de voyage très étudié. Grand choix de dates aller et retour.
FRANCE
CANNES-MANDELIEU : à la mer (3 sessions de 14 jours) 10 juillet-20 août.
ALPE D'HUEZ : à la montagne 1.860 m. (2 sessions de 14 jours) 10 juillet-6 août.
(Exclusivement réservé aux étudiants 18 à 30 ans)
Camps agréés - Bourses de vacances
U.E.J.F. 6, rue Lalande - PARIS (14e) SEG. 60-21 SUF. 43-17

VACANCES (Locations)

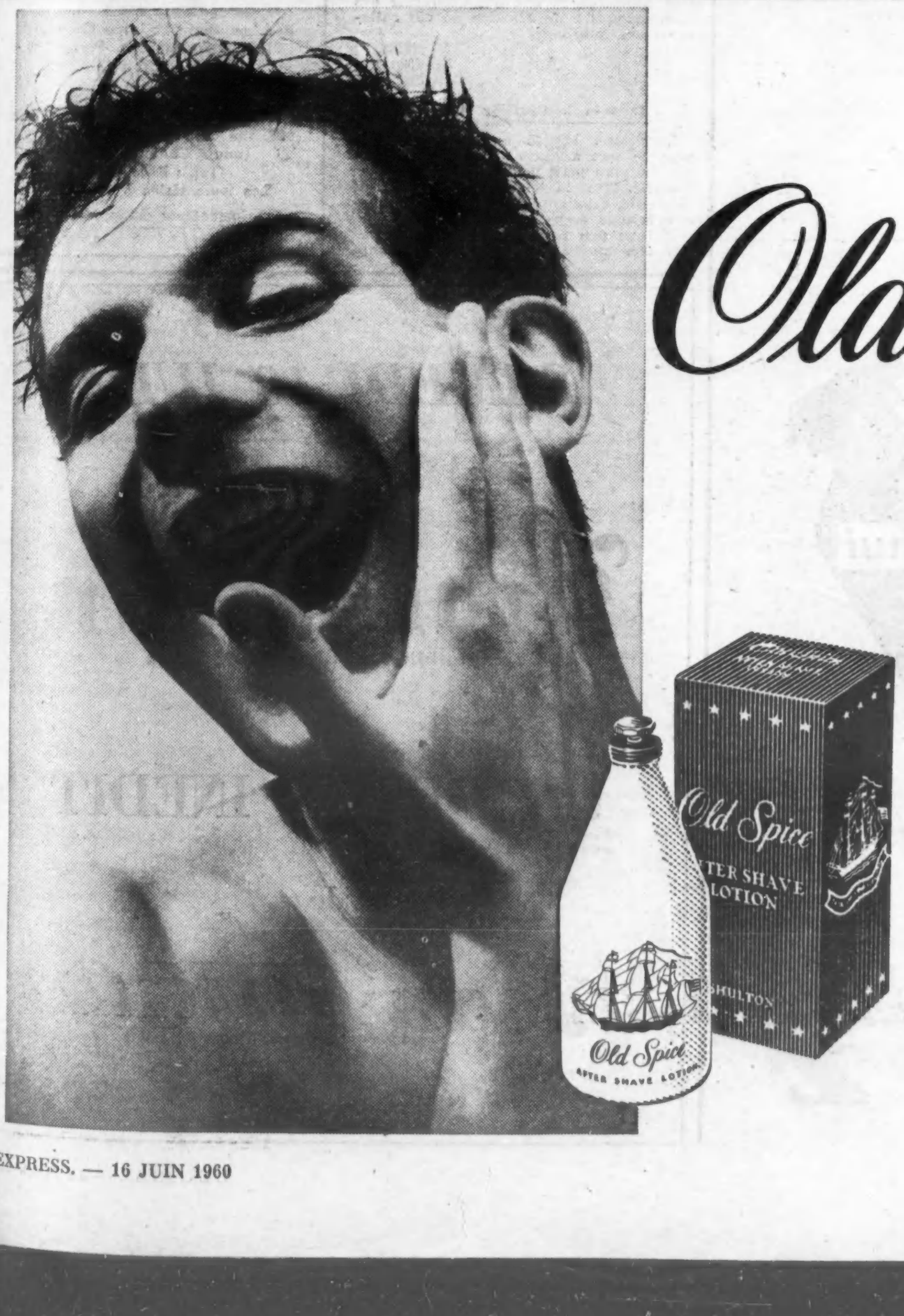
A LOUER POUR JUILLET 1960 **JOLIE VILLA**
bord de mer à SANTA MARINELLA, 50 km. au nord de Rome, 3 p., s. de bains, cuis. Prix 800 NF Ecr. Georges Beuchat, 40, r. de Cluny, Marseille.

DISQUES

ECHANGE DISQUES
33 tours : 3 contre 1 neuf - Bon état exigé
ACHAT ET VENTE DE DISQUES NEUFS
DISQUES MUSIQUE
161, rue de Rennes - PARIS (6e)
Tél. LITtré 63-37

COURS ET LEÇONS

Leçons de russe Répétitions, préparation aux examens. Conversation. Professeur d'origine. Mme Novitch. Téléph. à partir de 19 h. 30 à INV. 07-77



l'after shave

Old Spice

fait
de tout homme...
un homme
"tout neuf"

Après la barbe, quelques gouttes
d'After Shave Old Spice,
c'est un coup de fouet rafraîchissant,
une détente tonique,
pour toute la journée
du dynamisme et de l'entrain.

Old Spice : une "ligne" complète
de produits de toilette pour hommes jeunes.

Lotion After Shave
Savon à Barbe
Crèmes à Raser moussante,
sans blaireau et aérosol
Pré-Electric Shave
Talc After Shave
Cologne pour hommes
Hair Tonic

Old Spice on prononce "Old Spoïss"

SHULTON
NEW YORK - LONDRES - PARIS

Courrier

L'autre « Nouvelle Vague »

Où était donc Jean Cau la semaine dernière pendant que 30.000 jeunes ruraux chrétiens se réunissaient à Lourdes ?

Il avait là une occasion unique de mettre son très réel talent au service d'une jeunesse belle à voir, qui l'aurait peut-être consolé de son récent séjour dans le monde malade de la « Dolce Vita ».

Comment « L'Express » — si souvent lucide et courageux sur le plan politique — refuse-t-il de voir, chez nous, cette autre « Nouvelle Vague » qui monte, elle aussi, sans tapage excessif, mais avec un grand sérieux, à l'assaut d'un passé décevant ?

Ne devriez-vous pas vous réjouir de voir enfin toute une nouvelle génération chercher dans l'Evangile le plus pur, le plus authentique des solutions aux grands problèmes de notre époque (à celui entre autres de la faim dans le monde) et ceci dans la ligne même que vous avez choisi de suivre dans « L'Express ».

Cette nouvelle génération de chrétiens a sur la question coloniale, sur la torture, sur la liberté et sur des tas d'autres sujets des vues identiques aux vôtres.

Docteur R. Garin,
Saint-Genis-de-Saintonge.

Pas sur ce ton

Dites à Madeleine Chapsal de se calmer. Belmondo est un excellent comédien, c'est entendu, mais de là à lui consacrer deux pages de « L'Express », sur ce ton...

Dominique Gaussen,
Paris.

Belmondisme, Grandeur, Sagan

Je tiens à réagir contre la lettre du Courrier intitulée : « Otez-nous ces têtes. »

Je suis aussi une lectrice occasionnelle des magazines de cinéma et je peux vous assurer que je n'ai jamais trouvé dans ces journaux des reportages semblables à celui de Madeleine Chapsal sur le « Belmondisme ». En cette matière, comme en beaucoup d'autres d'ailleurs, ce qui importe n'est pas tant le sujet traité que la façon dont il est abordé.

Quant à moi, je réclame beaucoup d'articles de ce genre. Nous préférons entendre parler de ceux en qui nous nous reconnaissons tous un peu plutôt que de ceux qui se gargarisent de la Grandeur de la France, laquelle nous est aussi étrangère que le Grand Siècle ou la Préhistoire !

J'aime beaucoup les critiques de Françoise Sagan dans « L'Express ». Elles sont à la fois lucides et humaines ; elles sont nuancées, ce qui les différencie des « chroniques » de certains de vos collaborateurs habituels.

F. Parc,
Etudiante,
Paris

Je suis instituteur militaire

Sursitaire, appelé en novembre dernier, je sers à l'heure actuelle en Algérie, dans un petit poste perdu en Grande Kabylie. C'est la lettre de Mlle J. K. de Marseille, étudiante algérienne, qui m'incite à vous écrire.

J'ai un peu plus de vingt-cinq ans et j'ai été, moi aussi, pendant longtemps tourmenté par le choix d'un refus ou d'une acceptation de service en Algérie. Finalement, j'ai choisi la deuxième solution, car j'ai pensé que, finalement, c'était la seule attitude efficace.

Je suis instituteur militaire depuis trois mois. J'ai tous les jours cent petits enfants pauvres, misérables, mais qui sont comme tous les enfants du monde, affectueux et sensibles. Je me suis débrouillé (mes parents étant instituteurs) pour obtenir le matériel scolaire indispensable, pour obtenir aussi des vêtements.

Certes, c'est peu par rapport à la misère si démesurée, mais ce qui est plus important, peut-être à mes yeux, c'est que, dans mon poste, je ne suis plus seul désormais. D'autres jeunes comme moi ont fait appel à leurs amis, à leurs connaissances. En trois mois, c'est plus de soixante-quinze colis de trois kilos chacun que nous avons reçus. Et puis, dans une chambrée, on parle, on discute, on explique... Et le résultat est positif : un peu plus de compréhension, un peu moins de racisme.

Le village qui entoure le poste est formé, en fait, de huit villages regroupés ; il comprend cent cinquante habitants. Je suis le seul, depuis trois mois, à m'y promener tous les jours sans armes. Et je commence à pouvoir parler librement avec chacun, car chacun comprend que la confiance qu'on m'accorde, je ne la trahirai pas.

Je n'aurai pas honte, de retour en France, de me présenter devant mes amis algériens. Car ils sauront qu'à ma façon j'aurai, même au sein d'une guerre atroce, lutté pour la dignité et l'indépendance du peuple algérien.

V. R.
Algérie.

Une non-violente

Sans doute, depuis six ans que dure cette guerre avec son cortège d'injustices, il paraît quelque peu dérisoire de n'avoir trouvé pour protester contre une de ces injustices (les camps d'assignation à résidence) que ce truc de s'asseoir par terre. Depuis six ans, il semble qu'on aurait pu faire mieux et plus.

Nous savons bien, ce faisant, que

→

L'EXPRESS

DIRECTION
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e).
Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e).
(angle Champs-Elysées)
Tél. : BAL. 19-68
Les jours fériés : ELY. 03-02
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

SAMEDI 18 JUIN

dans

Libération

Le Quotidien républicain de Paris

UN DESSIN INÉDIT

de

Jean HUGO

LA JEUNE FILLE ET LA GRANDEUR

par FRANÇOISE SAGAN

FRANÇOISE SAGAN.

JE ne pensais pas qu'il puisse y avoir de limites à l'indifférence générale sur certains sujets — et surtout à la mienne. Je ne pensais pas qu'un simple récit pourrait m'arracher à ce confort douteux que donne le sentiment de l'impuissance, ni à cette lassitude horrifiée que l'on éprouve à signer une millième pétition. Seulement on est venu me voir et on m'a raconté, avec preuves, l'histoire de Djamila Boupacha. Histoire trop insupportable pour supporter qu'elle se termine, demain 17 juin, à Alger, par la condamnation à mort d'une jeune fille de vingt-deux ans. Ou de ce qui fut une jeune fille de vingt-deux ans.

CAR le 10 février, cette année, Djamila Boupacha fut arrêtée par des gardes mobiles, dans un faubourg d'Alger. Elle fut incarcérée légalement le 15 mars. Entre ces deux dates, il se passa plus d'un mois. Mois écoulé à El Biar, centre de « tri » où passèrent aussi Alleg et Maurice Audin.

Après avoir été torturée et empalée sur une bouteille, elle « avoua » avoir déposé une bombe dans un café (bombe qui fut désamorcée à temps, d'ailleurs), ce qui justifie son procès de vendredi. Malheureusement, ayant l'imagination stimulée par certaines électrodes et certaine baignoire, elle « avoua » en même temps dix autres attentats imaginaires. Durant ce séjour, elle eut le réconfort d'être confrontée, nue et sanglante, avec son père, âgé de soixante-dix ans, et dans le même état.

IL y a des témoins à cette histoire, des témoins qui se présenteront au procès pour séquestration et torture qu'a intenté l'avocate de Djamila Boupacha. Il y a des médecins du cru qui ont reconnu les effets physiques des tortures sans oser en nommer les causes. Il y aura, si on les laisse venir de France et l'examiner, des gynécologues impartiaux qui diront ce que peut donner l'empalement d'une fille vierge sur une bouteille. Le seul risque est qu'ils viennent trop tard. Grâce à un Droit compliqué et savant, Djamila Boupacha peut être exécutée pour ses aveux — aveux que, dans trois mois, on reconnaitra comme nuls puisque arrachés par la torture.

VOILA l'histoire. J'y crois. Malgré tous mes efforts, j'ai été obligée d'y croire. J'en parle parce que j'en ai honte. Et que je ne comprends pas qu'un homme intelligent, qui a le sens de la grandeur et le pouvoir, n'ait encore rien fait.

Qu'on ne me dise pas qu'il a d'autres chats à fouetter. Le petit capitaine qui piétina Djamila répondit, à la protestation de son père : « De Gaulle a interdit la torture », par : « De Gaulle n'a rien à faire ici » (je suis polie). Allons, du moins, on ne torture pas en son nom.

Pour le souci de notre grandeur, il nous reste le pont de Tancarville. Il fait l'orgueil de cette Normandie herbeuse où j'habite, riche province de notre tendre France. Seulement c'est insuffisant. Nous pouvons poser des questions si nous ne pouvons exiger des réponses. En 1944, on demandait à André Malraux : « Comment définissez-vous notre époque ? » Il répondit : « Le temps du mensonge. » Il n'est pas possible que ce soit vrai. Je n'imagine pas que les fanfares de la grandeur puissent couvrir les hurlements d'une jeune fille.

F. S.

(Copyright « L'Express ».)

→

nous ne courons guère de dangers sérieux : des habits déchirés, les rires des ennemis de la liberté et aussi ceux de nos amis.

A ceux qui sont d'accord avec notre combat, mais qui sourient de nos méthodes, nous demandons en toute amitié si, depuis six ans, ils en ont expérimenté de meilleures : où sont les organisations syndicales qui, ayant constaté que la liberté n'est pas la même pour tous, ont organisé des grèves efficaces de protestation ? Où sont les enseignants qui ont refusé d'enseigner une morale civique que l'Etat bafouait tous les jours ? Où sont les magistrats, parmi ceux qui croient encore à la justice, qui ont donné leur démission ? Où sont les Eglises qui ont protesté hautement et avec tous leurs fidèles quand on a osé dire que la défense d'une civilisation chrétienne justifiait tous les moyens employés ?

Marianne PEYRE
Tournon.

La santé et la justice

Vous avez effleuré le problème de la grève médicale... alors qu'il s'agit là d'une des choses essentielles pour l'homme, une autre étant la justice.

En ces deux domaines que la bourgeoisie s'est pratiquement réservés, où les traditions qualifiées d'humanistes, sinon de nobles, cachent ce qu'elles cachent toujours, la négation du progrès social, l'irresponsabilité réelle et l'exploitation, distinguée, des pauvres gens, c'est en ces deux domaines qu'il importe d'informer et de rechercher. C'est votre rôle, ce devait l'être ces jours-ci.

Pas plus que la guerre aux généraux, la santé et la justice ne doivent être laissées aux médecins et aux avocats. Ils en font depuis trop longtemps un usage médiocre.

Monique MALÉ
Paris.

P.-S. — Mes félicitations à Michel Bosquet pour ses articles clairs et substantiels.

Les lecteurs de « L'Express »

Un des charmes de « L'Express » est sa variété née de son goût de la liberté. Que de gens sont incapables de supporter aussi bien cette variété que cette liberté, le « Courrier des lecteurs » en est une preuve : celui-ci s'en prend à Cau et à Mendès France à la fois, celle-là à Roger Vailland, cet autre à Sauvy... Si on écoutait chaque plaignant, J.-J. S.-S. devrait vendre des pages blanches. C'est, hélas ! la triste preuve que les Français ne méritent pas d'être libres et sont capables de susciter aussi bien un Savonarole qu'un Mussolini. La fameuse « tolérance » de Voltaire est restée un vain mot.

Maurice CHEVET
Mâcon.

Simca et la C.G.T.

Vous faites allusion aux résultats des récentes élections syndicales qui ont eu lieu chez Simca (division de Nanterre).

Vous m'autoriserez à vous présenter les résultats précis obtenus aux élections des membres des comités d'établissement de la division de Nanterre en 1958 et en 1960. En 1958 la C.G.T. a obtenu 21,7 % des suffrages. En 1960, 16 %. La C.G.T. a donc enregistré un recul de 5,7 % et non pas de 3 % ainsi que le mentionne l'article de « L'Express ».

Vous comprendrez parfaitement que c'est un souci de justice et d'équité qui me pousse à vous adresser cette lettre, car ce même souci d'équité et de justice se retrouve dans les informations et les enquêtes que vous entendez offrir à vos lecteurs.

SVEN SAINDERICHIN.
Chef du Département des Relations avec l'Opinion — Simca.

Réseau Fournier

Louis Fournier sera le 21 et le 22 juin à Marseille, le 23 juin à Montpellier et à Béziers, le 24 et le 25 juin à Perpignan, le 27 juin à Saint-Girons.

Forums régionaux

● Le Forum de Montluçon organise le jeudi 16 juin, à 21 heures, salle du Vieux-Château, une conférence-débat avec M. René Dumont. Thème : le malaise paysan et les problèmes agricoles en France et dans le monde.

● Forum d'Annemasse (Haute-Savoie), réunion le vendredi 17 juin, à 20 h. 30, salle de la mairie, avec Harris Puisais et Georges Suffert, sur la laïcité, l'Algérie 60, la crise de la démocratie.

● Le prix de mathématiques « Maurice-Audin », fondé en 1959, vient d'être décerné à M. Jean-Pierre Kahane, professeur à la Faculté de Sciences de Montpellier pour ses travaux en analyse mathématique.

Jean-Pierre Kahane est membre de l'équipe animatrice du Forum de Montpellier. Avec notre amitié qu'il veuille bien trouver ici toutes nos félicitations.

Amis de « L'Express »

● *A l'attention des lecteurs des 3e, 4e et 10e arrondissements.* RECTIFICATIF : La salle prévue pour l'assemblée du jeudi 16 juin n'étant pas libre, la réunion se tiendra le même jour, à 20 h. 45, au Café de l'Arrivée, 1, rue de Strasbourg.

● *Lecteurs de Haute-Savoie.* Réunion le jeudi 16 juin, à 20 h. 30, chez Mme Lurbe, 10, boulevard du Lycée, à Annecy, pour discuter du Plan Sauvy : jeunesse, logement, agriculture.

● *Lecteurs du Tarn.* Vous êtes invités à la conférence départementale de l'Association républicaine des anciens combattants, qui aura lieu le dimanche 26 juin, à 9 h. 30, à la Maison du Combattant, à Albi, avec la participation de André Tourné, vice-président national, et de Daniel J. Spies, du bureau national.

Communiqués

● Dimanche prochain, 19 juin, de 11 h. 45 à 18 h. 30, le Mouvement Temps Nouveaux et l'« Action Civique Non Violente » organisent à Butry (Seine-et-Oise) (28 km de la gare du Nord, descendre à Valmondois), une journée d'études sur la non-violence, à laquelle participeront des personnalités de toutes tendances.

Participation aux frais : 8 N.F., repas (avec vin) compris. Nos lecteurs intéressés peuvent téléphoner au 625 à L'Isle-Adam, de 10 h. 30 à 12 h. 30.

● Le Cercle « Germinal » présentera le lundi 20 juin 1960, à 20 h. 45, à la salle Montespan, 9 bis, avenue de Montespan, Paris (16e), le film « L'Ecole Buissonnière », commenté par son metteur en scène J.-P. Le Chanois, sur le problème de l'école. Des universitaires participeront au débat.

● Le Centre de Documentation Juive Contemporaine nous prie de signaler que l'organigramme de l'appareil du génocide nazi paru dans notre numéro du 2 juin avait été réalisé par ses services.

INDEX

Affaires	32	Mendès France	6
Bloc-Notes	44	Mode	21
Cinéma	38	Opéra	41
Editorial	7	Plan Sauvy	16
Entretien	42	Santé	24
F. L. N.	12	Sélection Spectacles	26
Japon	31	Siné	14
Jazz	41	Télévision	40
Justice	17	Théâtre	42
Lettres	33	Tim	15

L'enquête de Jean Cau 10-11-12

Le jour le plus long du siècle. 27-28-29-30

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101 RUE DES MOINES - PARIS 17e

LES
COSTUMES LÉGERS
(nouvelle forme)
de
jack Romoli
Exclusivités masculines
38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

QU'EN DIT MENDÈS FRANCE ?

Ici, chaque semaine, Pierre Mendès France répond aux questions que suscite l'actualité.

— De Gaulle vient de consacrer à la situation économique un discours très rose. Au même moment, des mouvements de grève, des revendications se développent un peu partout. Comment expliquez-vous ce contraste ?

Il me semble que le discours du président de la République a cédé un peu trop à l'optimisme classique de tous les gouvernements successifs. Il a, pour la première fois, couvert d'éloges la IVe République dont l'œuvre, selon lui, « n'a pas cessé d'être tournée vers l'expansion » et il a donné de nombreux exemples des résultats qu'elle a obtenus en 15 ans.

Je suis plus sévère que lui. Ces résultats auraient dû être très supérieurs, compte tenu du travail fourni par les Français, des privations subies, des efforts de toutes sortes. Le pays se rend compte — d'où les mécontentements et les grèves — que le niveau de vie serait bien supérieur si tant de peine et de travail n'avait été gaspillé pour soutenir de mauvaises habitudes, de prétendus droits acquis, des guerres coloniales, etc.

— L'opinion mesure-t-elle, à votre avis, le poids du fardeau économique que représente la guerre d'Algérie ?

Pas encore très nettement. Beaucoup ignorent que le pourcentage du revenu national consacré par la France à ses dépenses militaires, soit 10 %, est le plus élevé des pays d'Europe occidentale.

L'arrêt de la guerre d'Algérie permettrait de ramener le service militaire de 30 à 12 mois ; plusieurs centaines de milliers de jeunes gens seraient rendus à un travail productif; enfin, une partie de l'industrie orientée vers les besoins militaires pourrait se consacrer à la consommation et aux exportations.

Après la fin de la guerre d'Indochine, en 1955 et 1956, notre budget militaire a sensiblement diminué. Si demain la guerre d'Algérie cessait, les économies seraient évidemment encore beaucoup plus importantes car, dans le cas de l'Indochine, les Etats-Unis payaient la moitié du coût de la guerre; ce qui n'est pas le cas de l'Algérie !

Certes, après la paix, nous continuerons à aider financièrement l'Algérie, mais cela ne nous coûterait tout de même pas 1.000 milliards par an ! Et il s'agirait d'investissements productifs dont l'économie française bénéficierait directement et indirectement.

— En prenant la guerre d'Algérie comme une donnée de fait, pouvait-on choisir une autre politique économique ces dernières années ?

Oui. Depuis deux ans nous stagnons et notre expansion annuelle ne dépasse pas 1 ou 2 p. 100. Cependant, interrogés récemment au cours d'un sondage, 72 p. 100 des industriels ont déclaré qu'ils pourraient, sans difficulté, augmenter leur production. Les moyens techniques existent donc. Alors, pourquoi ce piétinement ?

Le problème n'est pas propre à la France. Les nations occidentales ne paraissent pas — sauf exceptions — se soucier d'assurer le plein emploi de leur capacité productive. On a même vu souvent des gouvernements freiner méthodiquement la production par crainte de l'inflation. C'est le cas en France, depuis trois ans et surtout depuis décembre 1958.

Je ne suis pas suspect d'être indifférent aux dangers de l'inflation. Mais une politique moderne et efficace doit être capable de les éviter tout en accélérant l'expansion économique.

— L'un des moyens de la stimulation économique consiste à relancer les investissements. N'est-il pas difficile à l'Etat de déclencher de nouveaux investissements privés ?

Bien sûr. Surtout en période de récession où les stocks sont importants et le potentiel de production suffisant pour faire face à une éventuelle augmentation de la demande; alors les industriels ne voient pas la nécessité d'investir. Sans doute l'Etat doit les encourager par des détaxations fiscales, par l'octroi de crédits, etc. Mais cela ne suffit pas, il doit aussi donner l'exemple.

Il peut lancer de grands travaux : routes, écoles, logements, hôpitaux... qui provoquent des commandes et raniment le secteur privé lui-même.

Il peut intervenir aussi par de véritables investissements productifs. Dans les mines du Nord, à l'arsenal de Brest, dans les chantiers navals de la Basse-Loire, on assiste actuellement à une réduction de l'emploi qui, dans les années à venir, compte tenu de l'arrivée des jeunes classes à l'âge du travail, compte tenu aussi du retour des soldats d'Algérie, risque de provoquer de véritables « poches » de chômage que l'industrie privée ne résorbera pas. Pourquoi l'Etat ne prendrait-il pas l'initiative de créer lui-même dans ces régions des activités économiques nouvelles, des usines, du travail ?

— Ne risque-t-on pas aussitôt de retrouver le danger de l'inflation ?

La lutte contre l'inflation pose, au fond, un problème politique.

Un grand effort d'éducation économique est indispensable; le pays doit comprendre les décisions prises, leur justification. Ainsi il peut soutenir l'action des pouvoirs publics, éviter les tentations dangereuses, accepter une discipline collective, résister à l'inflation. C'est la seule manière de réconcilier l'efficacité économique et le respect de la liberté. Les syndicats peuvent jouer un grand rôle à cet égard. Ce n'est pas tout.

Les catégories sociales dont on écarte les revendications restent toujours persuadées que, dans de nombreux secteurs, on pourrait leur donner satisfaction sans danger, que la politique suivie est inspirée par des intérêts particuliers égoïstes, qu'elle n'est pas conçue pour l'intérêt collectif. Si l'opinion prend conscience que, désormais, cette politique sera profondément transformée, qu'on ne tolérera plus un mauvais emploi des ressources, que ceux qui produisent dans les usines comme dans les champs en auront désormais le profit, alors on pourra obtenir leur concours.

Les ouvriers comme les paysans savent bien que tout n'est pas possible. Mais ils veulent être bien sûrs qu'on leur attribue tout ce qui est possible.

— Certains experts redoutent aujourd'hui qu'en acceptant une hausse de salaires on ne relance les prix. Ce qui nous placerait dans une position difficile face à nos concurrents du Marché commun.

Notre économie ne fonctionne pas à plein ; elle peut donc produire plus sans que ses prix de revient augmentent. C'est ce gain de productivité qui permettrait de supporter des relèvements modérés de salaires.

— Les fonctionnaires qui ont fait grève demandent une augmentation de 3 p. 100. Du strict point de vue économique, est-il opportun de leur donner satisfaction ?

Le secteur public est en retard sur le secteur privé. Or, même dans ce dernier, le pouvoir d'achat ouvrier est inférieur en moyenne à celui de 1957.

Chacun considère, d'autre part, comme normal et sain que l'augmentation de la productivité s'accompagne d'un accroissement lent, mais régulier, du pouvoir d'achat. La politique suivie depuis trois ans a interrompu cette amélioration sociale normale. C'est l'une des causes profondes du mécontentement.

Elle est d'ailleurs aussi à l'origine de la crise des industries de consommation (textiles, mobilier, appareils électro-ménagers, automobile, etc.). Ce fait montre qu'on peut relever aujourd'hui un peu le pouvoir d'achat sans provoquer une demande excessive et une inflation.

— Le redressement financier (rentrée de devises, stabilité des prix, etc.) n'est-il pas un élément positif dans le bilan du nouveau régime ?

En réalité, la politique libérale, que nous critiquons, ne date pas de décembre 1958. Elle a commencé courant 1957. Pour arrêter l'inflation et rétablir l'équilibre de la balance extérieure, des sacrifices étaient devenus inévitables. Une politique antérieure plus courageuse aurait permis d'en faire l'économie. Ces sacrifices, qui devait les supporter ?

Plutôt que de réduire les investissements productifs à l'aveuglette, j'aurais préféré que l'on fît une sélection, de façon à sauvegarder les plus importants, ceux qui préparent l'expansion future de l'ensemble de l'économie. D'autre part, au lieu de freiner la consommation des masses, il aurait mieux valu réduire les charges improductives : dépenses militaires, dépenses de luxe privées et publiques, alcoolisme, frais de distribution, etc. On a préféré arrêter le progrès naturel du niveau de vie et sacrifier des investissements très utiles (recherche scientifique, équipements modernes, logement, etc.)

Il est très bien de rappeler que nos écoles secondaires « sont destinées (sic) à recevoir bientôt 3 millions d'élèves » et nos facultés 300.000 étudiants. Mais, depuis des années, on refuse des crédits pour les écoles, les laboratoires, les universités. On ajourne ou l'on ampute ou l'on supprime des travaux de modernisation et d'équipement qui, seuls, nous permettraient d'aller de l'avant plus rapidement.

Ce qui est en cause, c'est justement le sort de cet enfant, né aujourd'hui même, dont le chef de l'Etat nous a parlé. S'il doit, dans vingt ans, être « deux fois plus à l'aise que ne le sont aujourd'hui ses parents » — et si l'on veut aussi que dans l'intervalle il ne soit pas largement dépassé par le jeune Soviétique né en même temps que lui — il est maintenant urgent que nous extirpions enfin tous les malthusianismes, tout ce qui freine l'expansion ; même s'il faut pour cela surmonter des résistances, des routines, des intérêts particuliers qui, jusqu'ici, ont dominé l'intérêt général.

Et il faut que nous puissions enfin cesser de consacrer une large part du revenu national aux dépenses les plus improductives...

— Vous souhaitez donc que le F.L.N. accepte l'offre de de Gaulle de venir discuter à Paris ?

Oui, je le souhaite de toutes mes forces.

On doit toujours souhaiter ce qui peut conduire à la paix.

P. M. F.

(Copyright « L'Express ».)

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Les étudiants arrêtés

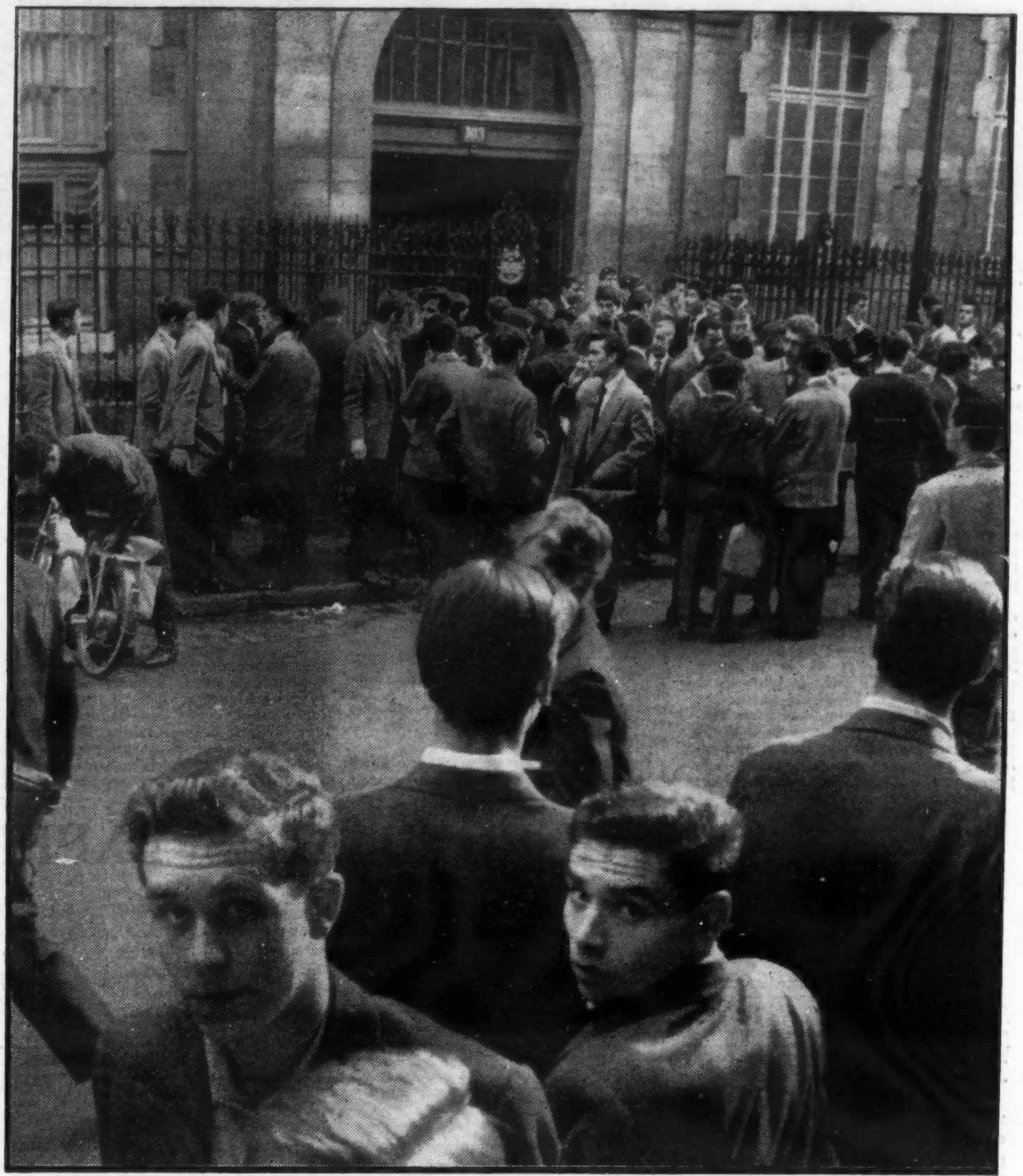
JE me trompe peut-être mais je le dis tout de suite comme je le pense : les nouvelles sont bonnes.

Est-ce l'appel du général de Gaulle aux dirigeants de l'insurrection algérienne ? Non. Ou plutôt : pas seulement. Le ton nouveau qu'a employé le chef de l'Etat, son invitation assez directe aux chefs du F.L.N. — contrastant nettement avec sa funeste tournée des popotes — ce sont là des *symptômes*. Et nous avons appris à nous méfier de l'art oratoire gaulliste. Ce n'est pas ce discours seul qui permet de penser que les choses prennent meilleure tournure. Mais il fait partie d'un ensemble de signes qui traduisent une évolution, une situation encourageante. Tout n'est plus aussi noir.

POURQUOI ? Parce que l'opinion française, cette grande absente du débat, cette démissionnée, cette anesthésiée, se ranime. Là-dessus, il n'y a plus de doute. C'est encore trouble, vague, dispersé, confus sûrement (1) mais c'est indéniable ; les éléments moteurs de la masse française, et plus précisément de la gauche française — qu'on a tellement accablée, méprisée, presque oubliée — ne tournent plus à vide. Ils embrayent. Et croyez-moi : même de Gaulle l'a senti. S'il a changé de ton c'est qu'il n'a pas pu ne pas éprouver un changement de climat, un réveil, une montée de sève.

Plus significative encore est la réaction des chefs de l'insurrection algérienne. Depuis longtemps ils avaient décidé de ne plus compter du tout sur l'opinion française, de mettre dans le même sac Bidault et Thorez, Soustelle et Mendès France, considérant que les forces anticolonialistes en France ne pouvaient plus jouer aucun rôle actif. Voici que, pour la première fois depuis des années, ils ont pris acte, dans une déclaration officielle, du mouvement d'opinion qui se dessine en France contre la poursuite de la guerre.

Eh bien ! ni eux ni de Gaulle ne se trompent.



(Charpentier.)

A LA SORTIE DU LYCÉE JANSON, CETTE SEMAINE.
« Maman, ça ne va pas. Je n'en peux plus. Je ne sais plus. »

LA semaine dernière (exactement vendredi 10 juin) à Grenoble s'est déroulée une manifestation très significative, et qui n'est pas isolée. A la Bourse du Travail de la ville 3.000 personnes étaient réunies pour un meeting, bien organisé et tenu dans l'ordre, manifestant une volonté commune de paix en Algérie par la négociation. 3.000 personnes ce n'est déjà pas mal. Mais surtout, là est le fait politique essentiel, la manifestation (comme dans plusieurs autres villes de province depuis le début du mois) était organisée en commun par *tous* les syndicats ouvriers (C.G.T., F.O., C.F.T.C.), *tous* les syndicats d'enseignants (Instituteurs, Enseignants supérieurs, Enseignants techniques, Fédération de l'Education Nationale), et les organisations de jeunes représentatives (Etudiants, Anciens d'Algérie).

A cette réunion le président de l'U.N.E.F., Pierre Gaudez, prit la parole au nom de toutes les organisations syndicales et avec leur accord. Il déclara en particulier : « *Il n'y aura pas de progrès possible tant que durera la guerre d'Algérie... Il faut négocier avec le F.L.N., il n'y aura pas de cessez-le-feu avant ; tout le reste n'est que tricherie avec les données du problème... Les exemples tunisien, marocain, vietnamien, pour la France; indien, birman, cinghalais, nigérien pour la Grande-Bretagne ; indonésien, pour la Hollande ; montrent que ce qu'on a appelé « le dialogue colonial » doit précéder la consultation populaire pour que celle-ci puisse se présenter comme un choix libre et non comme une épreuve de force entre autorité établie et hors-la-loi... Ce n'est qu'avec l'accord du F.L.N. que peuvent être négociés les problèmes militaires du cessez-le-feu et les modalités pratiques d'application du principe d'autodétermination.* »

Sans être, de loin, aussi clair, c'est tout de même ce que le général de Gaulle vient de reconnaître dans son allocution de mardi soir. Parce que c'est une vérité qui a fait son chemin et, maintenant, s'impose.

L'orateur du meeting de Grenoble a ajouté — ce que le chef de l'Etat doit commencer à sentir aussi : « *On prétend que si le gouvernement n'engage pas de négociation c'est que les Européens d'Algérie et l'Armée ne les accepteront jamais. Mais nous savons, nous, que plus on attendra, et plus la réaction des Européens et de l'Armée sera organisée. Nous savons aussi, et l'Armée doit bien le savoir, que les jeunes ont compris et que le contingent ne se laissera jamais entraîner dans un Coup d'Etat militaire et fasciste. Lorsque les travailleurs, ouvriers, étudiants, universitaires protestent ensemble, l'insurrection n'a qu'à se rendre. Alors, qu'attend-on ?* »

Ce meeting s'est terminé sur une motion, adoptée par toutes les organisations présentes, réclamant « *pour la paix immédiate en Algérie une déclaration du chef de l'Etat donnant aux combattants algériens les garanties qu'ils réclament sur les modalités d'application du principe de l'autodétermination* ».

Cela, le général de Gaulle ne l'a pas fait. Mais il a laissé entendre que c'était possible. Entre le meeting de Grenoble et la déclaration du chef de l'Etat, il n'y a pas de contradiction.

J'AI pris l'exemple de Grenoble car il est le dernier en date. Mais s'il est significatif, important, c'est qu'il n'est pas seul. Il y a eu, depuis le début de juin, une dizaine de manifestations de cette sorte où travailleurs, étudiants et jeunes démobilisés du contingent ont proclamé ensemble, et avec une pareille netteté, l'exigence impérieuse de mettre un terme à la guerre *par la négociation*. Et il y a eu les multiples démonstrations du mouvement « non violent » qui ont frappé les esprits par la notoriété et le courage des hommes qui en ont pris la tête. Il y a eu les témoignages

→

(1) Voir, à cet égard, l'enquête de Jean Cau en page 10.

MAURICE KOTLER MAURICE KOTLER MAURICE
offrez
un
vison
sauvage
MAURICE
KOTLER
10, rue La Boëtie
MAURICE KOTLER MAURICE KOTLER MAURICE

d'écrivains célèbres, comme Simone de Beauvoir, François Mauriac et aujourd'hui (dans « L'Express ») Françoise Sagan à l'occasion de l'affaire particulièrement scandaleuse de la jeune Algérienne Djamila Boupacha. Il y a eu la reprise de contacts, publique et solennelle, entre les étudiants français et les étudiants nationalistes algériens. Il y a eu l'émotion générale autour du huis clos effarant au procès Alleg à Alger, etc.

Dans toutes ces occasions les cloisonnements de la Gauche sont tombés, les exclusives, les querelles intérieures ont disparu devant la nécessité de la lutte commune pour la paix. *D'abord la paix :* autour de cet impératif absolu, la Gauche se regroupe, la grande majorité des organisations politiques non fascisantes se rassemblent. Et, dans une dizaine de jours, le 28 juin, une journée nationale pour la paix en Algérie doit démontrer, avec un certain éclat, que la partie la plus consciente de l'opinion a cessé de se sentir impuissante et fascinée.

COMME dans bien d'autres pays, cette année, le réveil de l'opinion en France est dû pour une part décisive à la jeunesse étudiante. C'est peut-être ce qu'il y a de plus prometteur et de plus stimulant. Nous n'avons cessé, ici, de l'espérer, d'y contribuer autant que nous le pouvions — nous le constatons donc avec joie. Il nous appartient, du même coup, de ne pas esquiver le problème le plus délicat : celui des jeunes gens qui, soit par désertion, soit par participation à des réseaux, apportent leur aide au F.L.N.

On a fait à « L'Express », depuis des mois, beaucoup de reproches, et contradictoires. Certains nous accusent publiquement — en particulier le Premier ministre et le ministre des Armées — d'inciter la jeunesse à la désobéissance. D'autres, parmi les intellectuels de gauche, que nous respectons, considèrent que nous sommes restés très en deçà de nos responsabilités politiques en ne prenant pas parti, par exemple, pour l'action du réseau Jeanson ou en ne soutenant pas les jeunes qui, payant de leur personne, refusent de participer à la guerre en Algérie. Le moment est venu, puisque la bataille politique prend tournure, de s'expliquer clairement.

LA mère d'un des cinq étudiants qui viennent d'être arrêtés pour aide au F.L.N. m'a envoyé mardi un pneumatique émouvant : « *Cher monsieur, je suis la maman de X..., inculpé dans cette tragique et sombre (à tous points de vue) affaire d'étudiants qui aidaient le F.L.N. Mon fils, avec Y..., sont depuis des années dévoués à votre cause et à « L'Express ». Inutile de vous le dire, ce sont tous des gosses qui s'emballaient pour ce qu'ils croyaient juste et humain, ils ont pu se tromper (et certains éléments troubles ont contribué à les égarer) mais ils sont aujourd'hui à terre et notre devoir est de les aider à se relever... Je veux attirer votre attention sur l'importance de tout ce qui va paraître dans « L'Express ». Vous savez l'importance que vous avez dans la formation de l'opinion publique et surtout dans la jeunesse. Nos enfants souffriraient trop d'être abandonnés par les leurs...* »

Daniel Macaux (20 ans, militant catholique, préparant sup.-élec. à Janson); Luc Brossard (21 ans, président de l'Association des Etudiants des classes préparatoires scientifiques); Jean-Paul Ribes (20 ans, militant de la J.E.C., étudiant en droit); Jacques Porchez (22 ans, membre du P.S.U., élève de l'école d'optique); Marie-Madeleine Dubois (18 ans, fille d'un lieutenant-colonel, élève des Langues Orientales), voilà, cette semaine, le coup de filet de la police. Elle les a arrêtés pour l'exemple. Elle en arrêtera bien d'autres quand elle le voudra. Car il y en a beaucoup d'autres. Et c'est un haut responsable de la D.S.T. qui vient de confier lui-même à la mère de l'un d'eux : « *La guerre d'Algérie, si elle dure encore, va entraîner jusqu'aux éléments les meilleurs.* »

Deux de ces mères nous ont écrit ou nous ont dit : « *N'accablez pas nos enfants.* » Alors soyons tout à fait précis. Nous leur devons, à eux, à ceux qui ne sont pas encore arrêtés, et plus encore à ceux qui sont sur le point de les imiter, une honnêteté sans réserve.

Dans la mesure où le jugement de « L'Express » peut contribuer à orienter ces jeunes gens, il faut qu'ils sachent, sans aucune équivoque, que notre position fondamentale n'a pas varié : il est inefficace, il est politiquement aberrant, il est inadmissible d'aider le F.L.N. comme le proposent M. Francis Jeanson et ceux, parmi nos professeurs, qui l'approuvent. Cette forme d'action se retourne d'une manière inévitable, et désastreuse, contre les chances d'imposer la paix. Il n'y a qu'une voie, qu'un objectif : la prise de conscience de l'opinion française. L'aide au F.L.N. ne contribue pas à cette évolution, elle la freine, elle la retarde, elle risque de la bloquer. Elle va, finalement, à l'encontre même de l'idéal qu'elle poursuit.

LA nuit précédant son arrestation, l'un des étudiants, ne pouvant plus dormir, a dit à sa mère : « *Maman, ça ne va pas. Je n'en peux plus. Je ne sais plus.* » Quand les policiers sont arrivés, il était effondré. Quand sa mère est venue lui rendre visite, deux jours plus tard, dans les locaux de la D.S.T., il lui a confié : « *Maman, je ne suis pas perdu, je me rattraperai. J'ai fait une bêtise, mais si vous me faites confiance, je vous jure, je me rattraperai...* »

Faut-il l'accabler, l'abandonner — comme le craignent ses parents, en écrivant à « L'Express » — faut-il accabler Macaux, Brossard, Ribes, Porchez ? Poser seulement la question c'est y répondre. Ils ont été désintéressés et courageux ; même s'ils sont condamnables politiquement pour leur action, ils sont hautement respectables pour leurs mobiles. Et puis ils ne sont pas en cause dans ce débat. Les responsables sont d'abord les hommes au pouvoir qui, par incapacité ou par lâcheté, laissent traîner cette horrible guerre qui démoralise notre jeunesse. Les responsables sont ensuite ceux des maîtres à penser de la Gauche qui incitent leurs disciples à s'engager dans la voie de la désertion ou de l'aide au F.L.N.

Eux sont impardonnables. Si nous avions à leur égard la moindre complaisance, si nous contribuions par la moindre équivoque à laisser un seul lycéen de Janson-de-Sailly suivre leur exemple ou — le plus souvent — leurs conseils, nous serions, comme eux, coupables. Coupables non pas devant les tribunaux du régime — nous le sommes déjà amplement, et c'est notre honneur (2) — mais face à notre responsabilité politique et morale de préserver l'avenir français, et en vertu de notre objectif qui est de contribuer à imposer la paix en Algérie.

VOICI précisément venu le moment où, au-delà des divisions anciennes et d'un profond sentiment d'impuissance, toutes les organisations de gauche (groupant travailleurs, enseignants, étudiants, jeunes démobilisés) font renaître une vie politique dans ce grand corps ankylosé de la France. Voici le sang qui revient dans les veines. Voici Grenoble, voici Montpellier, voici Lyon qui « bougent ». Voici que de Gaulle, dans son isolement même, est contraint de s'apercevoir qu'il y a, face à une armée prétorienne qui est son constant souci, une masse de Français résolus à se faire entendre. Voici l'espoir ; il faut l'organiser.

Ceux qui, là où ils sont, suscitent en pleine lumière des manifestations comme le meeting de Grenoble sont des artisans de la paix, des bâtisseurs d'avenir. Ceux qui, dans l'ombre, enverront des garçons dans les cachots de la justice militaire pour désertion, ou dans les locaux de la D.S.T. pour aide au F.L.N., auront sans doute droit, à nos yeux, à moins d'indulgence encore que les usurpateurs actuels du pouvoir.

J'ai été clair ? Je l'espère.

J.-J. S.-S.

(2) Je suis personnellement l'objet, comme responsable de « L'Express », de dix poursuites devant les tribunaux (militaires et civils) sur ordre du gouvernement.

CORRESPONDANCES EXPRESS

28 JUIN : JOURNEE POUR LA PAIX EN ALGERIE

● Le Comité de coordination pour la paix négociée en Algérie a passé outre à l'interdiction de son congrès décidée par le ministère de l'Intérieur. Il a tenu ses assises à la Maison des syndicats, rue Jean-Pierre-Timbaud à Paris.

Le Comité a tenu ses premières journées d'information à la salle Pleyel, il y a deux ans. Nouvelle session l'année dernière. Cette année la réunion prévue avait été précédée d'une campagne menée dans 75 départements.

Dans une trentaine d'entre eux, les fédérations S.F.I.O. et Force Ouvrière ont participé au regroupement de toutes les organisations hostiles à la guerre d'Algérie : Parti communiste, P.S.U., Mouvement de la paix, C.G.T. et la plupart du temps C.F.T.C. S'y sont joints parfois les centres de jeunes agriculteurs ou même l'ensemble de la C.G.A. départementale.

Partout, les organisations de jeunesse et la Fédération des anciens d'Algérie participaient au « front commun ».

Dans les départements, les organisations y ont adhéré officiellement. Mais sur le plan national, pour garder la possibilité d'un éventail plus large, on s'en est tenu à un comité de personnalités représentatives.

Décision essentielle du Comité de coordination : la journée nationale d'action du 28 juin. Presque tous les délégués qui ont pris la parole dimanche matin à la Maison des syndicats ont réclamé une action dans la rue. Les syndicats prendront eux-mêmes leur décision quant à la possibilité de grèves.

LE BATONNIER WILLIAM-THORP VA EN CASSATION

● Le bâtonnier René William-Thorp avocat de la femme de Maurice Audin, vient de déposer deux plaintes : la première entre les mains de Me Arrighi, bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, la seconde auprès de M. Patin, président de la Commission de sauvegarde des libertés individuelles.

Ces deux plaintes visent le comportement du président du tribunal militaire d'Alger et les graves irrégularités commises au cours du procès terminé à huis clos où Maurice Audin était cité à comparaître.

Conformément à la loi, Mme Audin se présentait au nom de son mari et entendait dire ce qu'elle savait sur la disparition de ce dernier qui aurait été, selon certains témoignages, étranglé par un officier après avoir été torturé. Le tribunal refusait au bâtonnier William-Thorp le droit de parler. Plus, il lui interdisait de déposer des conclusions concernant justement le droit de Mme Audin à s'exprimer, conclusions sur lesquelles, conformément à la loi, le tribunal aurait eu à statuer.

Le bâtonnier Thorp s'est fait donner acte de ce refus sans précédent, selon les juristes qui y voient un motif indiscutable de recours en cassation.

M. BEN GOURION A L'ELYSEE : 1960 N'EST PAS 1956

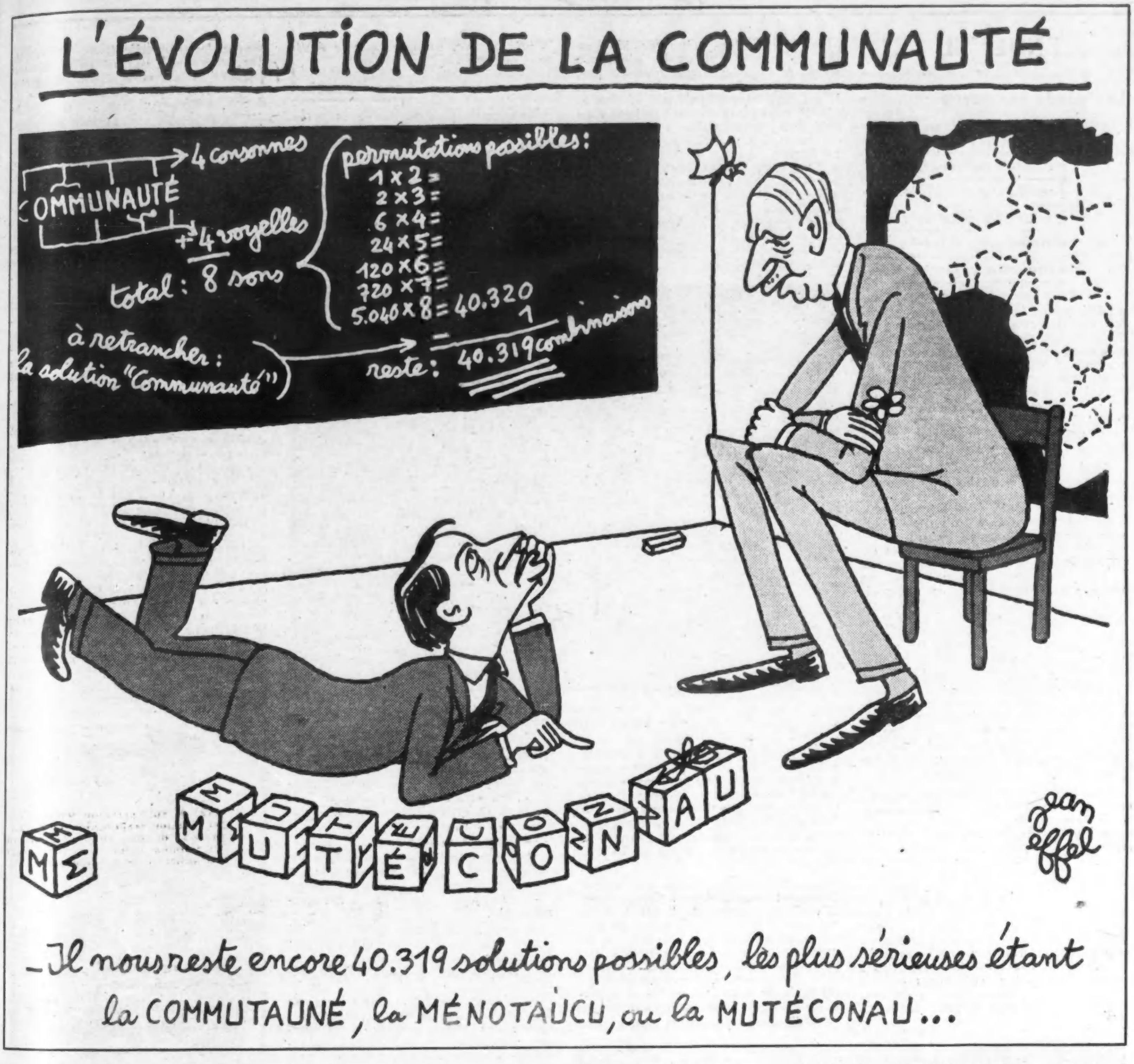
● Quelle que soit l'admiration du général de Gaulle pour les qualités humaines et politiques de M. Ben Gourion, la visite du Premier ministre israé-

Mon eau à moi...
D'instinct votre enfant a placé en vous toute sa confiance...
Et parce qu'une maman ne fait pas d'expériences avec la santé de son bébé vous avez choisi :
EVIAN dans le biberon !
EVIAN dans la bouillie !
EVIAN dans la timbale !
L'eau d'EVIAN détient le record mondial de vente des eaux minérales.
EVIAN SOURCE CACHAT
Si pure ! Si légère !
UNI - Pub. 183

2.200 m² D'EXPOSITION
1000 MODÈLES
Dans un cadre rénové

AIGLE vous présente ses ensembles de bureau rationnels MÉTAL ou BOIS
Et ses dernières créations les meubles de bureau fonctionnels AIGLON BOIS et MÉTAL
AIGLE EAGLE
51, rue Vivienne, Paris 2e - Tél. Gütenberg 48-26
Parking facile - Ouvert sans interruption de 8 h. 30 à 18 h. 30

DEVENEZ UN AS
DANS LE COMMERCE
LA REPRESENTATION
LES AFFAIRES
Vous développerez rapidement vos aptitudes, vous connaîtrez tous les trucs du métier, vous vaincrez facilement la concurrence par les conseils de l'
ECOLE POLYTECHNIQUE DE VENTE
(par correspondance)
71, rue de Provence - PARIS
patronnée par de nombreux syndicats professionnels. Demandez-lui sa fameuse documentation gratuite n° 853. Elle sera pour vous une révélation. N'attendez pas, les résultats seront immédiats. Place assurée.



— Il nous reste encore 40.319 solutions possibles, les plus sérieuses étant la COMMUTAUNÉ, la MÉNOTAUCU, ou la MUTÉCONAU...

lien a été acceptée sans enthousiasme particulier à l'Elysée.

L'obtention d'une aide française contre la menace des armées arabes demeure en effet le souci dominant de M. Ben Gourion. Or, le général de Gaulle n'a jamais été partisan de l'alliance totale et inconditionnelle avec Israël.

Dans son esprit, le soutien français à Israël devrait être aussi discret que possible. Un règlement au Proche-Orient demeurera exclu tant qu'il se trouvera des puissances dans l'un et l'autre bloc pour y alimenter une course aux armements.

Inversement, un règlement en Algérie demeurera impossible tant que la France se présentera, aux côtés des Israéliens intransigeants, comme l'ennemi juré de la nation arabe.

Le général de Gaulle n'a pas renoncé à son ambition de jouer un rôle de médiateur dans cette partie du monde, et de normaliser les relations — que la guerre d'Algérie continue nécessairement d'empoisonner — entre la France et la République Arabe Unie.

C'est pourquoi une grande discrétion est observée à l'Elysée sur les entretiens Ben Gourion-de Gaulle. Les liens étroits entre la France et Israël subsisteront, mais on veille soigneusement à ce que les entretiens de cette semaine ne rappellent pas les préparatifs à l'expédition de Suez, en 1956.

LES NOUVEAUX CONTACTS EST-OUEST

● Malgré l'échec du Sommet, tous les ponts ne sont pas rompus entre l'Est et l'Ouest.

1) A Genève, se poursuivent les conférences sur le désarmement général et sur l'arrêt des expériences atomiques. Malgré la froideur des premières réactions, le nouveau plan soviétique a permis à la négociation de sortir de l'impasse.

2) A Londres, vient d'être signé un nouvel accord commercial anglo-soviétique. Il double pratiquement le volume des échanges entre les deux pays.

3) A Washington, la Pologne négocie actuellement un accord de crédits et de fournitures.

4) A Copenhague, où il a reçu un accueil très amical, M. Rapacki, ministre des Affaires étrangères de Pologne, a prononcé un plaidoyer en faveur de la ligne la plus libérale de la coexistence.

5) L'Autriche s'apprête à recevoir comme prévu, du 30 juin au 7 juillet, M. Krouchtchev. Le président du Conseil soviétique ne sera pas accompagné du maréchal Malinovski.

6) L'U.R.S.S. et les démocraties populaires accorderont cet été de nouvelles facilités aux touristes occidentaux. Les visiteurs pourront utiliser des routes nouvelles et seront désormais dispensés de la compagnie obligatoire d'un interprète.

ENQUÊTE

Les pieds sur terre

● *Que pensent les Français cette semaine ? Jean Cau a mené personnellement une enquête d'opinion publique. Voici son reportage.*

QUE pensent « les gens » des grèves, des salaires, de l'Algérie ? Et d'abord, les gens, qu'est-ce que c'est ? Des hommes et des femmes entrent et sortent d'un grand magasin, descendent l'escalier d'un métro, attendent l'autobus ou enfourchent leur Solex ou leur Vespa à la sortie de l'usine, se dirigent vers leur voiture rangée le plus près possible du bureau, marchent dans la rue, se promènent...

C'est ça, « les gens ». Des millions de « personnes » (et ce n'est pas un hasard si ce mot est à la fois nom et pronom indéfini) qui travaillent, mangent, dorment, marchent, vivent, empêtrés dans leurs gros ou petits soucis, animées par leurs grandes ou petites joies et dont chacune a *son* métier, *son* logement, *son* budget, *sa* vie à vivre, comme vous, comme moi.

C'est ça, « les gens » dont on se demande à propos de tel ou tel événement « ce qu'ils pensent ». Une pensée commune, ça s'appelle l'opinion. Et l'opinion, c'est comme la Pythie de Delphes : vous ne savez jamais ce qu'elle va vous répondre si vous l'interrogez. Combien de tours ne jouet-elle pas aux politiciens « d'appareil », aux penseurs en chambre, à ceux qui de l'immense foule veulent être les bergers ! Un jour, ils se retournent, plus de troupeau !

Une gifle

Comme dans la légende de l'attrapeur de rats de Hammeln, la foule n'a pas suivi le bon pasteur mais celui qui savait le mieux jouer de la flûte. Consternation des bons pasteurs qui, illico, se querellent ou se réunissent entre eux et déclarent (par exemple), dans leur jargon, *« que l'analyse de la situation était fausse » ; « que l'interprétation du véritable sentiment des masses était erronée » ; « que la situation n'était pas encore mûre » ; « que l'appréciation du problème dans le sens X était prématurée », etc. !*

Il reste évidemment aux bergers une autre échappatoire : fabriquer un réel idéal d'où surgissent forcément des solutions idéales. Hélas ! le réel est têtu et plus truffé d'opacités qu'un fromage de gruyère de trous. Il résiste à l'éloquence, à l'intelligence, aux belles analyses qu'on veut lui imposer et qu'il fait éclater comme des corsets trop étroits. Il se défend avec sa sourde bêtise et sa vérité de réel et, si vous voulez agir sur lui, peut-être est-il d'abord nécessaire que vous le connaissiez.

Pour moi, je sors — comme on dit — d'en prendre et j'en ai ma pauvre tête de journaliste et de manieur de plume encore tout échauffée. Mais ça fait du bien. Ça remet les pieds sur terre. A force d'écrire, n'est-ce pas, on a comme des envies de s'envoler. Il est bon que d'une gifle sévère la réalité vous plaque au sol et vous rappelle, ah ! mon gaillard ! que la terre est basse, comme disent les paysans. Et dure.

Des mouvements de grève, que pensaient les gens ? Qu'en pensait « l'opinion » qui, un beau matin, sans crier gare, vote à 80 % pour le général de Gaulle ou l'acclame à perdre haleine dans la ville « rouge » de Sète ? Le mieux, pour le savoir, c'était d'y aller voir.

(Rapho.)

LES JEUNES MÈRES DANS LE JARDIN PUBLIC.
« De Gaulle est honnête, au fond. »

« L'Express » décida de demander à l'Institut de Plans et Etudes Cambessédès (spécialiste en la matière) d'effectuer vendredi dernier, jour de la grève des fonctionnaires, un sondage d'opinion. Il fut décidé que j'accompagnerai l'un des enquêteurs — M. Cambessédès lui-même — « sur le terrain ».

Et nous voilà partis en chasse. Comment procède-t-on ? Comme ceci, m'explique mon guide. Soixante noms de rues (Paris et banlieue) sont « tirés » au hasard. Chacun des six enquêteurs lâchés dans la nature tire ensuite dix noms de rues et interroge cinq personnes — les premières qui lui tombent sous la main — à raison, si possible, de deux hommes pour (car elles sont plus nombreuses) trois femmes. Comme je l'accompagne, que j'ai l'intention de poser des questions annexes et de bavarder avec les victimes, il a été décidé que M. Cambessédès et moi-même n'opérerions que dans six rues, soit sur trente personnes. « *Go !* », comme on dit en langage parachutiste.

Nous sautons rue Mirabeau, XVIe arrondissement. Mon guide dégaine son stylo, extrait d'une serviette plate un exemplaire ronéotypé du questionnaire et aborde aussi sec une vieille dame qui rampe le long du mur en s'appuyant sur une canne. Sourire d'usage. Décontraction de l'attitude. Attaque !

— *Excusez-moi,* dit la dame, *mais je suis sourde. Attendez que je mette mon appareil.*

Avec l'aviation

Manque de pot, me dis-je *in petto*, pour tes débuts dans l'enquête de sondage, tu tombes sur une vieille sourdingue ! Mais c'est comme ça. Sourde ou pas sourde, c'est ça « l'opinion ».

— Bien sûr qu'ils ont raison, les grévistes. (M. Cambessédès marque d'une croix la case correspondant à la question : « Les grévistes ont raison »). *Il y a trop d'intermédiaires et ceux qui ont des enfants ne peuvent même plus leur acheter des fruits... Ah oui ! je fais confiance au général de Gaulle. Il a sacrifié sa vie. Lui, il voudrait que la vie soit normale, mais il est seul. L'Algérie ? Il faudrait qu'on en finisse avec l'aviation, oui, oui, avec l'aviation.*

— *Merci, madame.*

Elle a quatre-vingt-un ans. Elle vit dans une maison de retraite. Elle est veuve d'un inspecteur des Finances.

— *Bonjour, monsieur, excusez-nous,* etc.

Il a un recul. Est-ce qu'on veut lui refiler un machin publicitaire, lui demander de l'argent pour une œuvre, lui glisser un tract ? Il se décrispe.

— *Ils* (les grévistes) *ont raison. Je fais confiance à de Gaulle, mais qu'il donne des ordres ! Si* (c'est la troisième question) *la politique du général de Gaulle est favorable ou non aux revendications des salariés ? Ah ! comment le savoir ? Il n'en parle jamais. En Algérie, de Gaulle fait tout ce qu'il peut. Pourquoi les mouvements de grève amèneraient la fin de la guerre ? Je ne vois pas. Non.*

Il a quarante-six ans. Il est comptable. Il porte une gabardine au ton passé. Au suivant !

— *Ils ont raison. Je fais confiance à de Gaulle. Je ne sais pas s'il est pour ou contre les mouvements. Ça n'est pas lié à la guerre d'Algérie et ça n'en amènera pas la fin.*

Dix-huit ans. Costaud et l'air doux. Il prépare son baccalauréat (2e partie). Son père est contremaître chez Citroën. Ensuite, une dame qui « croit à de Gaulle »...

Le dernier « sondé » de la rue Mirabeau a vingt-deux ans, un visage mou, un père industriel et des examens de médecine à passer. Il refuse de répondre à trois questions sur cinq. Tout ce qu'il sait :

— *Je fais confiance à de Gaulle pour ce problème et je ne vois aucun lien entre les grèves et la guerre d'Algérie.*

— *Merci.*

(Rapho.)

LES ÉTUDIANTES AU SNACK-BAR.
« Les grévistes ont raison. »

« Dans la chaise »

Pas un seul refus. Ça roule. Mais, cinq fois sur cinq la confiance a été accordée au général de Gaulle pour résoudre « les problèmes de salaires », et cinq fois sur cinq le lien entre la guerre d'Algérie et les grèves — entre le politique et l'économique — n'a pas été aperçu. Nous sautons maintenant — ainsi l'a voulu le hasard — rue Fallempin, dans le XVe, non loin du boulevard de Grenelle.

— *Ils* (les grévistes) *ont raison. Moi je crois qu'il* (de Gaulle) *résoudra tout ça. Jusque-là j'ai voté pour lui, vous comprenez. A mon avis, il est contre les revendications, bien sûr. Les grèves et l'Algérie, ça n'a aucun rapport et on aura beau se mettre en grève, ça continuera tant que ça devra continuer.*

Elle a quarante-sept ans et, justement, elle est en grève. Employée aux Chèques Postaux, elle gagne 42.000 fr par mois alors qu'elle est depuis dix-sept ans « *dans la boîte* ». C'est une femme seule. Après qu'elle eut répondu aux questions, je lui demande comment d'une part elle peut dire que les grévistes ont raison, supposer que le général de Gaulle est contre leurs revendications et d'autre part lui faire confiance pour régler ces problèmes. Elle me répond :

— *Que voulez-vous, personne avant lui n'a fait mieux. Lui ou un autre... Et lui est honnête, au fond.*

Il fait beau et la fenêtre est largement ouverte sur la rue. Dans la pièce exiguë un artisan tailleur pique et coud entouré de quatre femmes penchées sur leur ouvrage. Les grévistes, selon lui, ont tort.

— *Ce sont les syndicats qui défendent leurs intérêts et ça n'a rien à voir avec l'Algérie.*

Les quatre ouvrières lèvent le nez et approuvent bruyamment leur patron. La pièce s'emplit de leur caquetage. Bel exemple de prolétariat « mystifié ». Au revoir.

Il n'est pas si commode d'extraire aux « gens » un *oui* qui soit un *oui*, un *non* qui soit un *non*. Le Français est bavard, amoureux de la digression et plus méfiant qu'une tortue. Dire oui (ou non), ça engage son homme, ça compromet. On ne sait jamais, hein ? Et puis il y a les pauvres, les humbles, éberlués que deux messieurs — stylo en main — viennent leur demander leur avis. Ils sont flattés ; ils sourient gauchement mais, mon Dieu ! comment oser avoir un avis ?

(Rapho.)

LE BALAYEUR MUNICIPAL.
« J'en ai honte et je suis fier. »

— Vous êtes ouvrière ?

— *Oui,* dit-elle avec effort.

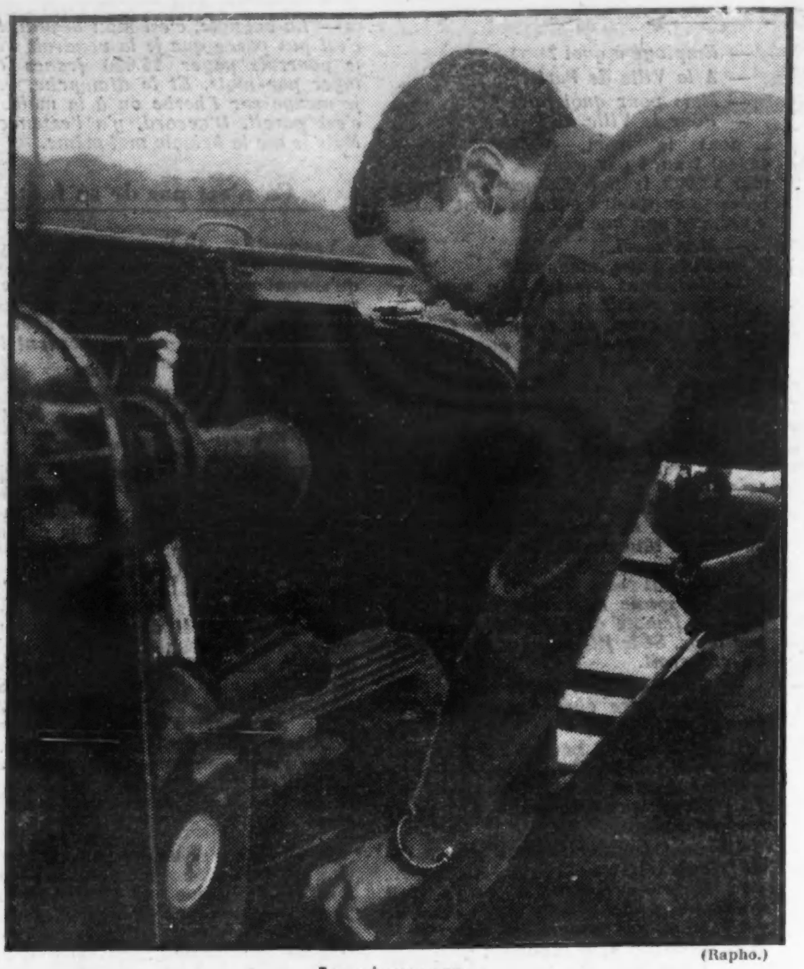
Car il y a aussi la volonté d'ennoblir la profession, chez les pauvres. Elle « *travaille dans la chaise* ». Tel autre (ouvrier électricien) travaille « *dans l'électricité* ». Tel autre encore qui vide les poubelles « *fait partie de la S.I.T.A.* ». Si vous explicitez : « *Vous êtes boueux ?* », il vous regarde avec reproche et son regard vous dit : « *Oui, je suis boueux. Et après ? J'en ai honte et, tenez, j'en suis fier.* » Il est tout entier dans ce regard, le pauvre orgueil des humiliés et des offensés.

« *Dans la chaise* », elle gagne 40.000 fr par mois. Son mari est mort mais elle évoque une histoire d'enfants de sa fille, et de gendre... Histoire très obscure. A force de la ressasser à longueur de journée, elle en suppose une idée immédiatement claire et distincte chez son interlocuteur. Tout ce que je comprends, c'est qu'à quatre — dont deux enfants — la famille vit avec 68.000 fr par mois. Quant au gendre, impossible de le situer en ces ténèbres.

— *Les grévistes n'ont pas raison,*

(Rapho.)

LA RETRAITÉE.
« De Gaulle, il a sacrifié sa vie. »



(Rapho.)

LE MÉCANICIEN.
« La bagnole, c'est mon béguin. »

ils devraient s'arranger. De Gaulle est bien mais il n'est pas maître tout seul, cet homme-là, et de la guerre d'Algérie, y'en a beaucoup qui s'en occupent pas...

Elle arrime un baluchon sur son épaule. Eh oui ! la vie c'est dur, c'est dur... Et c'est elle qui me dit « *merci !* » : j'ai écouté ses plaintes.

« Ça n'y changera rien »

— *Pour quel journal vous la faites, votre enquête ?*

M. Cambessédès lui dit que ça n'est pas de jeu et qu'il lui dira le nom du journal dès qu'il aura répondu aux questions.

— *D'accord,* dit le type en rigolant.

Les réponses partent, brèves, sans une hésitation. Les grévistes ont raison. Il ne fait aucune confiance à de Gaulle pour résoudre ces problèmes. La politique du général est défavorable aux salariés. Il existe un lien entre les grèves et la guerre d'Algérie et, si le mouvement s'étendait et « marchait », le gouvernement hésiterait à poursuivre une guerre ruineuse et craindrait pour sa popularité. Je lui pose une question supplémentaire, en pourboire :

— *Pensez-vous que l'ensemble de ces problèmes — grèves, salaires, guerre en Algérie — seraient mieux résolus par un autre régime que par la Ve République ?*

— *Oui.*

Il a quarante-deux ans. Il gagne 60.000 fr par mois. Il est marié et a un enfant.

Encore une dame — veuve — qui approuve le général de Gaulle « *pour tout ce qu'il décide* » et nous sautons rue Cœur-de-Vey, dans le XIVe arrondissement.

Ici, notre premier « sondé » est ouvrier électricien (tous ces renseignements, je ne les demande qu'après que M. Cambessédès ait obtenu les réponses aux questions). Il gagne 70.000 fr par mois.

Il a dit : « *Les grévistes ont raison. Je fais pas confiance au grand Charles et il aime pas ça du tout les grèves. C'est pas lié à la guerre d'Algérie et ça n'y changera rien.* » A la question-pourboire (« *Un autre régime résoudrait-il mieux les problèmes ?* »), il répond : « *Oui* ».

Sur cet exemple, on aperçoit très bien le dérapage soudain de la réflexion et le travail de Sisyphe qui reste à faire aux « *responsables de la gauche* » s'ils veulent que « *les masses* » éprouvent les effets de la guerre d'Algérie dans leur vie quotidienne. Un ouvrier, ça gratte depuis le certificat d'études (quand il le possède) ; le soir, c'est crevé et ça lit : « Le Parisien Libéré » ou « France-soir ». S'il ne milite pas dans un parti ou une organisation de gauche — ce qui est le cas pour une écrasante majorité — il « s'y perd ». Un juste instinct le guide, mais brusquement le voilà égaré dans le labyrinthe et qui cogne du front contre un miroir.

Le porte-monnaie

Une jeune femme de 23 ans, rougissante, et qui minaude sa timidité d'incroyable manière, se déclare gaulliste, n'a pas d'opinion sur les grèves, ne voit aucun lien « *entre ça et l'Algérie* » et me demande si la Ve République c'est « *celle que nous avons en ce moment* ». Elle est divorcée et gagne 28.000 francs par mois comme employée dans un restaurant self-service.

— *Mais je suis nourrie,* dit-elle.

Un jeune homme, dont le père est commissaire de police, déclare que « *les grévistes ennuient la population* ». Il approuve de Gaulle. Il revient d'Algérie, et la guerre et les grèves n'ont aucun rapport.

Il gagne 50.000 de fixe, comme représentant d'appareils électriques, plus les commissions. « *Comme le soir je suis un peu moniteur d'auto-école, ça peut aller. Je ne me plains pas.* »

Une dame soignée, de mine résolue mais bienveillante :

— *Les grévistes ont raison. Je fais confiance à de Gaulle pour résoudre ces problèmes.*

Très bien. Puis, dérapage sur la troisième question :

— *Je pense que sa politique est défavorable aux revendications.*

Allez vous y retrouver ! La dame se rattrape :

— *Il existe un lien très net entre la guerre et la baisse du niveau de vie due aux dépenses militaires et ces mouvements devraient amener le gouvernement à rechercher une solution.*

— *Un autre régime, etc. ?*

— *Non, rien ne serait mieux résolu.*

Si nous découpons ce raisonnement, nous voyons : 1) une dame qui donne raison aux grévistes ; 2) qui accorde sa confiance au général pour résoudre ces problèmes alors qu'elle le déclare « *défavorable aux revendications* » ; 3) qui lie grèves et guerre d'Algérie. En somme, elle marche sur un chemin assez bien tracé mais tombe dans la trappe gaulliste. L'idéal, pour beaucoup de « sondés », est de donner à la fois raison aux grévistes et au général. Comme c'est un casse-tête, ils le résolvent en martyrisant la logique. Et cette dame est l'épouse d'un professeur de l'enseignement supérieur.

— *J'ai deux enfants dont l'un est en Algérie. Il voit des choses abominables. Il l'a dit à son père.*

Nous sautons sur Malakoff. Une dame dont le mari « *travaille dans le nettoiement* » (52.000 francs par mois) se lance — comme si j'avais pressé sur un bouton — dans une tirade strictement incompréhensible. Submergé, je profite d'une de ses reprises de souffle pour placer précipitamment : « *De Gaulle oui ou non ?*

— *Ah ! de Gaulle oui, oui parce que vous comprenez, mon fils qui est au Gaz de France...* » et elle repart.

Un ouvrier cordonnier (« *Je suis dans la chaussure* ») de 35 ans. « *Avec les allocations familiales de mes deux enfants, 44.000 francs rentrent à la maison.* » Heureusement, il habite chez ses beaux-parents. « *Comment voulez-vous que des ouvriers habitent dans ce qu'on construit et où on paie entre 12 et 20.000 par mois ? Il y en a mais ils se serrent la ceinture.* » Les grévistes ont raison. De Gaulle « *c'est un grand homme* ».

« *Si l'ouvrier fait grève, je vais vous dire, c'est toujours pour la politique du porte-monnaie. Qu'on lui gonfle un peu le porte-monnaie et hop, plus de grève !* »

Chacun son idée

Passe un gaillard de 34 ans. Ouvrier. Spécialité : chaudronnier-tôlier. Il est marié et a un enfant. Il gagne 60.000 francs par mois.

« *Les grévistes ont raison, mais de Gaulle est un type très bien. Il s'occupe pas de ça, c'est pas son boulot. S'il y avait pas la guerre, on pourrait en lâcher un peu plus, mais la guerre serait finie si l'Angleterre poussait pas à la roue. Moi, ce régime, je le trouve plutôt meilleur que les autres.* »

Une femme traînant deux enfants renifleurs et dont le mari, « *employé de la Ville de Paris* »...

→

APPRENEZ...

l'anglais,
l'allemand
ou le russe
grâce à la nouvelle méthode
SUPRAVOX
THE LIVING LANGUAGE COURSE
qui bouleverse l'enseignement des langues ! méthode complète : livre et microsillons (remplaçant 20 disques ordinaires) pour le prix inouï de 87 NF
TOUTES LIBRAIRIES
Documentation SUPRAVOX 66 r. Bonaparte, PARIS

Berel
TAILLEUR CHEMISIER
Le Mois des Costumes
SUPER-LEGERS
Alpaga - Shantung
Tergal - Laine et Soie
à partir de 269 NF
12 rue de Sèvres Paris-6e

GENTLEY
20 AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
PARIS 8e ÉLY. 46-58

— Employé à quoi ?

— A la Ville de Paris.

— Mais pour quoi faire ?

— Pour la Ville de Paris.

... dont le mari, disais-je, gagne 48.000 francs par mois. A cela s'ajoutent 13.000 francs d'allocations familiales pour quatre enfants dont l'aîné « *prépare son bac* ».

— Mon mari...

— Mais vous, madame ?

— Moi, vous savez... Mon mari...

— Mais vous ?

— Mon mari est pour de Gaulle. Moi, je ne cherche pas à comprendre ces choses.

Encore une « mamma » encerclée d'enfants.

— Ça, moi, la question politique. On entend le pour et le contre. Vous devriez demander à mon mari, je ne sais pas...

Il porte des savates. De la chemise sort un cou de poulet plumé qui supporte une tête desséchée de maigreur et de tristesse.

— J'ai 61 ans. Je suis nickeleur, mais personne ne veut plus de moi. Avec la femme on vit avec 14.000 fr. par mois. Si le fils ne nous aidait pas, on créverait.

— Qu'est-ce qu'il fait le fils ?

— Manœuvre chez Grammont. 200 francs de l'heure.

Il répond sans hésiter : « *Les grévistes ont raison. J'aime pas de Gaulle qui est contre nous. Oui, c'est lié l'Algérie et qu'on la crève. J'ai envie que ça change.* »

Mais un noyauteur dans une usine de Montrouge — 31 ans, 45.000 fr. par mois — « *dans le fond* » fait confiance à de Gaulle qui « *dans le fond n'est pas contre les ouvriers* ». A la question 4, il répond :

— C'est pas lié. Eux, là-bas, ils veulent l'indépendance. Nous, on veut vivre mieux. Chacun son idée, pas vrai ?

Pour le bifteck

Ensuite une jeune femme dont le mari est agent technique et qui elle-même travaille. « *Nous vivons assez bien.* » Ensuite, un ouvrier mécanicien qui approuve les grévistes. Mais « *de Gaulle, pour savoir ce qu'il pense... à moins d'être caché sous une table...* » Ensuite une ouvrière fourreuse. « *Je suis pour les grèves mais si de Gaulle peut faire quelque chose, on sait bien qu'il le fera...* »

Il farfouille, celui-là, dans les tripes d'une vieille « Auto-Union ». Il essuie des mains gainées de cambouis à un chiffon plus noir que les sept péchés.

— Si vous me dites pas pour quel journal, je ne réponds pas.

Nous parlementons. Il n'en démord pas. Nous le lui dirons après qu'il aura répondu.

— Moi, je ne réponds pas si je ne sais pas.

— Bon. C'est « L'Express ».

— C'est vous qu'on saisit des fois ?

— Ça arrive.

— Je réponds. Oui, les grévistes ont raison si c'est pour le bifteck, tort si c'est pour de la politique. Deux, je fais pas confiance à de Gaulle question salaires. Trois, c'est peut-être pas lui mais c'est sa suite qui vaut rien. Quatre, c'est tout à fait lié à la guerre d'Algérie. Cinq, ça la fera pas finir.

— Vous croyez qu'un autre régime...

— J'en sais rien.

Il a 29 ans. Marié. Deux enfants. Il gagne 60.000 francs par mois.

— Je paie 12.000 francs de loyer par trimestre mais on vit à quatre dans une pièce. Bien content ! Avant, on était à l'hôtel.

— Et si vous vous priviez de voiture, vous...

— La bagnole, c'est mon béguin. Et c'est pas parce que je la vendrais que je pourrais payer 15.000 francs de loyer par mois. Et le dimanche, que je mange sur l'herbe ou à la maison, c'est pareil. D'accord, y'a l'essence... Mais je me la bricole moi-même.

« Ça n'est pas de sa faute »

Vendredi — 19 heures. La moisson est terminée. Je ne sais pas encore ce qu'auront rapporté les cinq autres enquêteurs, mais pour ma part, au soir de cette journée, mon avis brut et mal équarri sur « *ce que pensent les gens* » est le suivant :

● Ils pensent (57 % contre 30 % et 13 % sans opinion) que les grévistes ont raison.

● Ils sont, à une écrasante majorité, gaullistes ,et même lorsqu'ils estiment que la politique présente va à l'encontre des revendications des salariés, ils ont comme un mouvement, comme un retrait afin d'épargner le général de Gaulle lui-même. Lorsqu'ils disent qu'ils ne savent pas s'ils font confiance au chef de l'État pour résoudre le problème des salaires, ils ajoutent souvent : « *Il ne s'occupe pas de ça... Ça n'est pas de sa faute... S'il pouvait...* etc. » Si bien que s'il ne s'était point agi d'une confiance particulière (sur le problème des salaires) mais d'une confiance générale à accorder, le pourcentage de « oui » à de Gaulle eût été, selon moi, bien plus élevé (1).

● Toujours à une écrasante majorité, ils n'effectuent aucune liaison entre la politique et l'économique. 28 % estiment que grèves et prolongation des combats (d'après les résultats d'ensemble de l'enquête) sont liés. 49 % nient qu'il y ait un rapport. 23 % ne savent pas : c'est dire qu'en fait la question les stupéfie à tel point qu'ils en restent cois.

Je ne suis ni sondeur professionnel ni statisticien, mais je prétends que ces 23 % n'ont même pas l'idée d'un rapport possible entre l'Algérie et les grèves et peuvent être ajoutés à la catégorie de ceux qui nient ce rapport. Toujours selon moi, donc, 72 % des personnes sondées (49 % + 23 %) n'aperçoivent pas un lien de cause à effet entre la guerre d'Algérie et les revendications de salaires. Entre la politique de guerre et la « *politique du bifteck* » existe un fossé béant.

Enfin, une majorité plus importante encore « *ne voit pas comment les mouvements de grève pourraient amener le gouvernement à rechercher la fin des combats en Algérie* ».

Telle fut mon enquête. Telles sont mes conclusions. On me rétorquera que vingt mille salariés ont manifesté vendredi devant le ministère des Finances ; que la grève des enseignants a été remarquablement suivie, etc. Je ne nie pas le dynamisme d'éléments avancés de la masse des salariés. Je dis que là n'était pas mon sujet. J'avais à m'informer « *sur le terrain* » de « *l'opinion des gens* ».

Que des éléments « *avancés* » existent, je le sais et m'en réjouis. Mais j'ajoute qu'il y a encore fort à faire avant que « *la masse* » ne suive ses avant-gardes. A travers revendications, mécontentements, guerre d'Algérie, etc., le général de Gaulle continue de régner solidement sinon sur les raisons du moins dans les cœurs. On peut l'oublier : c'est dangereux. On peut le nier : c'est idiot.

JEAN CAU.

(1) 53 % font confiance au général de Gaulle pour résoudre de façon satisfaisante les problèmes de salaires. 34 % ne font pas confiance. 13 % ne savent pas.

F. L. N.

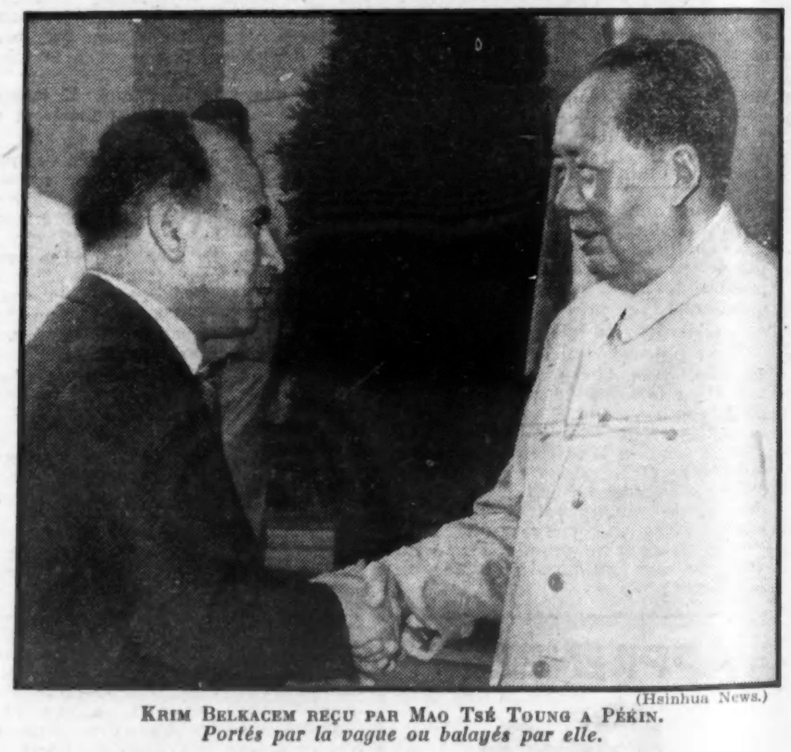
Un effet foudroyant

● *Jean Daniel, de Tunis, nous câble, en exclusivité, le compte rendu de la mission nationaliste algérienne auprès des dirigeants chinois.*

JUSQU'AU dernier moment, personne à Tunis n'a voulu attendre quoi que ce soit de la déclaration du général de Gaulle. Est-ce qu'en fait personne n'attendait rien ? Je n'en suis pas très sûr. En tout cas, pour bien établir que, cette fois, ils n'entendaient pas faire dépendre leur action des propos éventuels du chef de l'Etat français, les membres du gouvernement F.L.N. n'ont pas hésité, trois jours avant la déclaration française, à dépêcher à la conférence africaine d'Addis-Abéba les deux seules personnalités chargées des rapports avec la presse.

Le G.P.R.A. a fait davantage : il a publié un communiqué juste avant que de Gaulle ne prenne la parole.

S'est-il agi d'une simple feinte ? Le F.L.N. était-il au courant, comme des rumeurs l'affirment ici, de la substance des déclarations de de Gaulle ? Je ne le pense pas. Je crois que le communiqué s'explique par bien autre chose. Par l'événement le plus spectaculaire depuis 1954 : la mission en Chine de trois ministres F.L.N. Ce sont les résultats de cette mission qui constituent les éléments fondamentaux de la nouvelle ligne politique de l'insurrection algérienne.



(Hsinhua News.)

KRIM BELKACEM REÇU PAR MAO TSÉ TOUNG A PÉKIN.
Portés par la vague ou balayés par elle.

La contrainte la plus grave, en effet, qui s'exerçait depuis quelques mois sur le F.L.N. n'était pas militaire — malgré les revers des troupes de l'A.L.N. — mais bien diplomatique. Le gouvernement du F.L.N. se sentait « coincé » sur le plan international. Il se demandait si le tiers monde (Afrique-Asie), cessant soudain d'être la proie des rivalités et des surenchères, n'allait pas relâcher sa solidarité algérienne ? Bref, le F.L.N. a pu se demander si de Gaulle réussirait. Aujourd'hui, il ne se pose plus ces questions.

L'étape de Moscou

Il ne se les pose plus depuis le retour de Chine de MM. Krim Belkacem, Boussouf et Francis. La mission algérienne en Chine n'a pas été exceptionnelle parce qu'elle a rapporté de l'argent et des armes, ou parce que de nouvelles assurances ont été données sur la possibilité, à tout moment, pour les Chinois, d'envoyer autant de volontaires qu'en désirerait le F.L.N. Sans doute l'importance de l'aide financière chinoise paraît avoir surpris les délégués F.L.N. eux-mêmes. Sans doute aussi, ces derniers ont-ils été étonnés de voir surmontées si vite les difficultés que pouvaient présenter les transports d'armes...

Mais plus encore que des armes et de l'argent, les ministres du F.L.N. ont obtenu la définition d'une politique mondiale de la Chine et c'est cette définition qui les a rendus sereins. Ils s'estiment définitivement « décoincés ». C'est qu'ils ne sont pas allés seulement en Chine, ce qui aurait été déjà bien suffisant, comme on va le voir. A leur retour, ils se sont arrêtés à Moscou, sur la demande des principaux leaders soviétiques avec lesquels ils ont eu de longs échanges de vues.

Cet arrêt à Moscou a été gardé secret aussi bien par les Russes que par les Algériens. Il n'en est fait aucune mention dans le communiqué du F.L.N. Aucune photo n'a été prise dans la capitale de l'Union soviétique. La première information à ce sujet est arrivée de Varsovie à Tunis.

En un mot, les Russes ont éprouvé le besoin de justifier leur politique à l'égard de la France, de préciser qu'ils étaient complètement d'accord avec les Chinois sur l'aide au F.L.N., et de promettre un soutien aussi total sous réserve qu'il soit particulièrement discret. M. Krouchtchev a-t-il toujours pensé cela ? S'agit-il d'un revirement dû à une pression chinoise ? Quoi qu'il en soit, les Algériens estiment qu'on ne peut plus s'entendre sur leur dos, qu'ils ne seront pas lâchés, et qu'au contraire ils constituent une arme précieuse au service d'intérêts précis. A eux de juger de la coïncidence de ces intérêts avec les leurs. Ils en ont discuté pendant trois jours, à propos de la Chine.

L'unité : le million

L'effet des réceptions chinoises sur les ministres algériens a été simplement foudroyant. Ces derniers en parlent encore les larmes aux yeux. Il apparait que cela a dépassé en chaleur, en faste et en solidarité toutes les espérances du F.L.N. Je veux bien faire la part des choses. Les deux membres principaux de la délégation algérienne sont des hommes de modeste extraction. Ils sortent à peine du maquis, ne représentent — en droit — que la fraction insurrectionnelle d'un petit pays ; ils en sont encore à l'apprentissage des responsabilités politiques et même des usages diplomatiques. A l'égard des grands pays révolutionnaires, ils sont pétris de complexes. Et voilà soudain ces hommes reçus dans le pays-étalon, dans le pays-berceau, dans le plus grand pays du monde, avec les honneurs dus aux représentants du gouvernement légal d'un pays puissant, et avec les égards dus aux révolutionnaires admis dans la Société des Maitres de la Révolution. Ce Mao Tsé Toung pour lequel les officiers français ont un tel respect, voici qu'il les reçoit comme un frère, comme un conseiller à peine plus expérimenté, en tout cas, comme le membre d'une même communauté. Il y a de quoi perdre un peu la tête...

Je veux bien aussi faire la part, en Chine, du spectacle. Les Algériens,

ÉDITIONS DE LA LIBRAIRIE DU GLOBE

Découvrez un aspect de la politique extérieure de l'Union Soviétique avec l'ouvrage :

KHROUCHTCHEV EN ASIE

★ Les discours et déclarations de N. Khrouchtchev aux Indes, en Birmanie, en Indonésie, en Afghanistan.

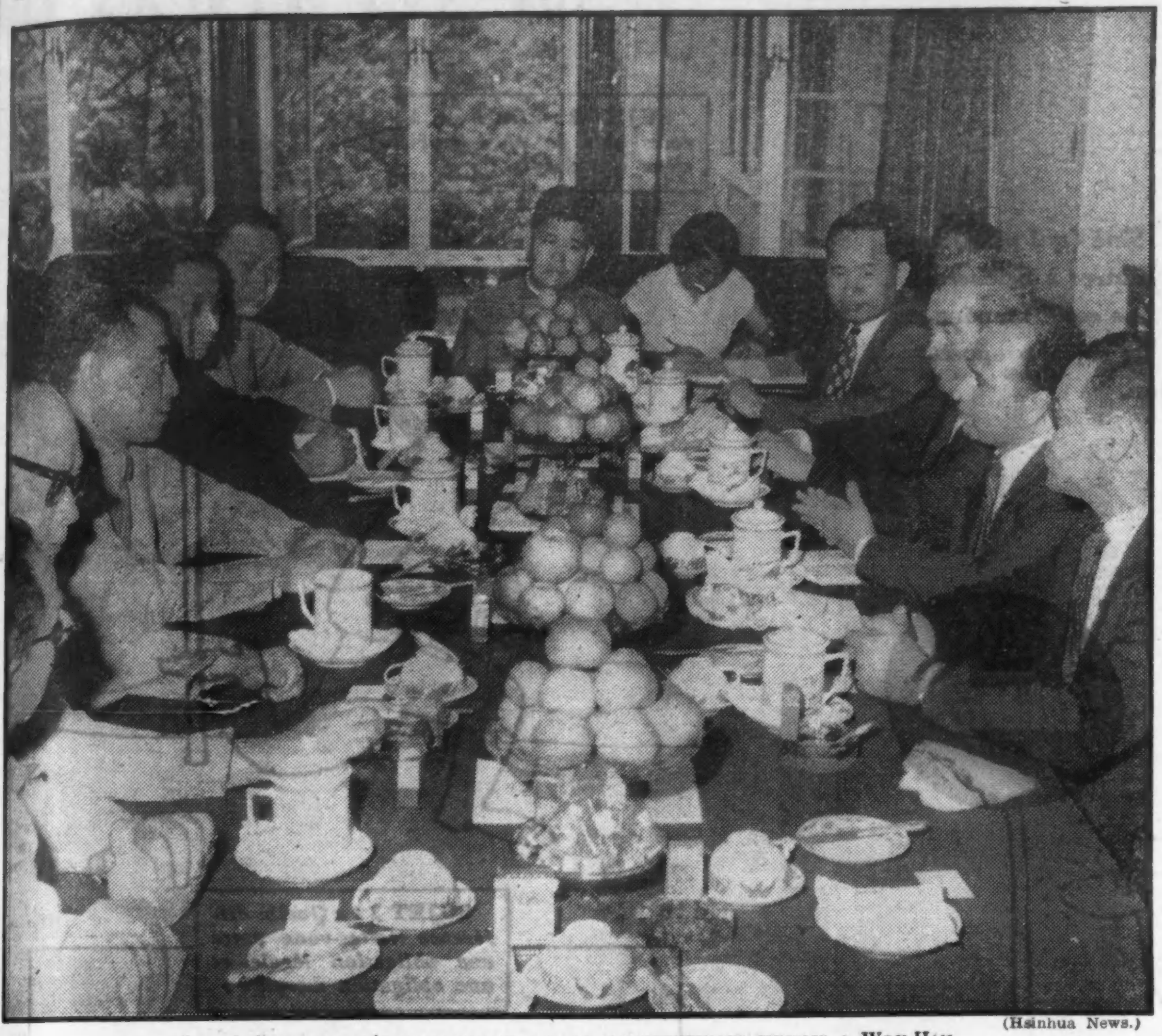
★ Les textes officiels des accords signés entre l'U.R.S.S. et ces différents pays asiatiques.

UN VOLUME BROCHE ILLUSTRE - 258 PAGES .. 6 NF

TOUTES LIBRAIRIES

et LIBRAIRIE DU GLOBE - 21, rue des Carmes - PARIS (5e)

C.C.P. Paris 9694-67



La délégation algérienne reçue par le gouvernement chinois a Wou-Han.
« Nous avons été réchauffés. »

(Hsinhua News.)

lorsqu'ils en parlent, n'ont à la bouche que les mots de marée humaine, de masses, de foules communicatives. Ils sont fascinés par le nombre et la chaleur humaine. La chaleur humaine *par* le nombre. Ils disent : *« Là-bas, l'unité de mesure, c'est le million. Pour faire n'importe quoi il y a un million d'hommes à votre disposition. Pour n'importe quelle réception, ou n'importe quelle manifestation en notre honneur, il y avait un million d'hommes immédiatement présents, et gais, et affectueux. On pouvait être perdus, en fait on a été réchauffés. »* Pour des hommes qui se sentent parfois solitaires dans leur combat, on voit ce que cela a pu donner.

Six nouvelles années

Mais, même une fois faite cette part des choses, l'essentiel demeure. Car la mise en scène paraît avoir rejoint la réalité politique. Lorsque Mao Tsé Toung a reçu Krim Belkacem, il lui a dit :

« Les Européens et les Américains nous *méprisent ; et ils* vous *méprisent. C'est d'abord notre lien. Vous êtes dix millions, et nous sommes six cents millions. Mais vous ne nous méprisez pas et nous ne vous méprisons pas. Ce lien est plus fort que tous les chiffres. »*

On peut concevoir la stupéfaction de l'interlocuteur algérien qui constate que l'un des hommes les plus puissants de la terre a en commun avec lui la sensibilité de l'humilié. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser, en apprenant ce trait, à l'impression faite par Krouchtchev lors de sa conférence de presse à Paris : le représentant du pays des spoutniks avait, lui aussi, parfois, des accents d'humilié. Comment le ministre algérien n'aurait-il pas été délivré de tous ses complexes devant un langage si habile, et tout compte fait, peut-être, si sincère ?

Lorsqu'il s'est agi de parler plus précisément de guerre et de politique, c'est M. Boussouf qui devait être à son tour stupéfait. Le vice-ministre de la Défense nationale chinoise lui a déclaré :

« Vous en êtes à votre sixième année de guerre ? Attendez-vous à six nouvelles années encore pour arriver à de vrais résultats. En tout cas, il faut vous y préparer. Vous faites partie d'un grand mouvement de libération des peuples et ce mouvement a besoin de quelques années encore pour vaincre là où vous êtes... »

Six nouvelles années !... En Chine, cela ne veut rien dire. Ni le temps ni les hommes ne comptent. En Algérie, cela reste effroyable encore, bien sûr. Mais on peut très rapidement arriver à un état d'esprit voisin. Il y a dans le peuple meurtri un tel affaissement, une telle résignation au massacre et dans la jeunesse combative une telle organisation dans la guerre que cela peut très bien arriver. Songe-t-on que des gosses qui avaient dix ans en 1954 n'ont connu, depuis, leur pays que dans la guerre ?

Après avoir été saisis par de tels propos, les ministres algériens ont dû se sentir justifiés. Mais enfin, en dehors de toute idéologie, qu'attendent les Chinois de l'Algérie ? C'est très simple ; et ils le disent, paraît-il, eux-mêmes avec simplicité : la guerre d'Algérie maintient une tension profitable en Méditerranée et en Afrique, elle discrédite l'O.T.A.N. et l'Occident, elle empêche les Etats-Unis de s'installer en Algérie avant que les structures progressistes du pays ne rendent impossible cette installation.

Pour les Chinois, comme pour les Russes, il faut que l'Algérie passe de la guerre au communisme. Tant que le communisme n'y est pas prêt, que les progrès soviétiques en Afrique ne sont pas tels qu'ils puissent bouleverser l'Afrique du Nord, il vaut encore mieux que la France demeure, surtout si elle s'enlise dans une guerre qui précipite l'évolution. Les Algériens peuvent être anticommunistes s'ils le veulent, cela n'a plus d'importance : ils feront une révolution agraire, ils seront nécessairement socialistes, et comme la Guinée — où six mille Chinois s'apprêtent à installer les Communes — ils devront profiter de la seule doctrine valable pour les pays sous-développés qui est la doctrine chinoise. Pour cela, il faut qu'ils comprennent que les Etats-Unis sont les pires ennemis des peuples humiliés.

Le sentiment anti-américain des Chinois a frappé tous les Africains. Il ne paraît pas, selon les descriptions incroyables qu'on en fait ici, qu'il s'agisse d'un mal qu'une détente occidentale puisse rapidement guérir. Pour la Chine, les Américains sont exactement ce que la Russie était pour M. Foster Dulles. La contagion de l'anti - américanisme, lorsqu'on se trouve en Chine, est, paraît-il, irrésistible.

L'étonnant communiqué

C'est très simple, en effet ; mais pourquoi des Algériens non communistes, ou effrayés par la consommation humaine effectuée en Chine, accepteraient-ils le prix d'un tel soutien ? Pourquoi, plus précisément, le F.L.N. a-t-il signé à Pékin cet étonnant communiqué qui dénonce entre autres choses une politique — celle des Etats-Unis au Japon — dont on pouvait penser qu'elle ne concernait pas directement le combat des maquisards du Nord-Constantinois ou de Kabylie ?

Sur le plan diplomatique, le communiqué n'a pas été cependant une erreur. Alertés, tous les Etats arabes qui craignent la Chine ont demandé des explications aux Etats-Unis. A Tunis même, des représentants de l'ambassade américaine ont expliqué aux Algériens qu'il convenait d'attendre le résultat des élections, que les effets de la conférence de Tanger seraient nuls avant quelques mois, que l'option chinoise pouvait être catastrophique et susciter des réactions hostiles, etc.

Mais les Algériens en sont arrivés à ce stade pour d'autres raisons. Judicièusement ou non, ils ont l'impression qu'ils parlent avec les Chinois le même langage. A la Conférence de Conakry, en avril dernier, la délégation chinoise était de beaucoup la plus nombreuse évidemment : avec la mission permanente, ils étaient près de sept cents alors que les autres délégations atteignaient au maximum une cinquantaine de personnes. Mais les Africains ont eu l'impression que l'avenir, pour eux, se dessinait en Chine et que rien de ce qu'ils pourraient construire ne serait solide s'ils négligeaient, d'une façon quelconque, l'entreprise chinoise. Un Algérien m'a dit :

« Lorsque la vague chinoise déferlera, il y aura ceux qui seront portés par cette vague et ceux qui seront balayés par elle. Evidemment, nous préférerions mille fois faire la paix, construire notre Etat, effectuer notre révolution en sorte que la Chine n'ait aucune prise ; mais puisque ce n'est pas possible, et puisque notre combat coïncide avec une grande transformation du monde, alors il suffit de tenir et de s'organiser. Plutôt que d'entrer dans des compromis avec des adversaires de mauvaise foi, plutôt que de trahir notre révolution et d'être infidèles à nos martyrs, eh bien ! nous ne sommes plus pressés, nous acceptons les risques de la révolution à long terme. »

La pente de l'installation dans la guerre c'est, dans l'Algérie aujourd'hui, pour chacun des deux adversaires, la pente de la facilité. La reconversion politique pose, au fond, beaucoup plus de problèmes aux Algériens et aux Français que la guerre la plus atroce. Mais le général de Gaulle justifie de plus en plus la pente du F.L.N. au moment où la Chine l'exalte. Le général de Gaulle et non plus la France.

La tentation

Le fait le plus réconfortant en effet qu'il m'ait été donné d'apprendre depuis longtemps à Tunis, c'est que la réunion commune des étudiants français et algériens à Lausanne ait servi d'argument aux modérés du G.P.R.A. pour défendre une dernière fois encore, et faire triompher, la thèse de l'espoir et pour empêcher le raidissement qu'eût impliqué une affirmation prématurée de l'option chinoise. Le communiqué commun des étudiants français et algériens a apporté ici comme une bouffée d'air pur, de jeunesse et de santé. Il faut qu'ils le sachent et qu'ils en soient fiers. Il se peut que ce soit à eux de prendre le relais de la lutte et de l'espérance, à eux de forcer l'événement.

Après tant de déceptions depuis le 16 septembre, il est évidemment risqué de faire aucune prévision sur les effets du discours du général de Gaulle. De deux choses l'une : ou bien de Gaulle s'est arrangé ou va s'arranger pour que les obstacles (bien connus de lui) au contact direct avec le F.L.N. soient surmontés. Il y a eu, ou il y aura alors une rencontre préalable. Ou bien sa déclaration entend se suffire à elle-même. Dans ce cas, il est facile de deviner qu'elle ne triomphera pas de la méfiance amassée depuis de longs mois ; elle ne contrebalancera pas la formidable tentation chinoise.

JEAN DANIEL.

HOME LINES
Gde Croisière d'Eté aux Fjords de Norvège et en Scandinavie
à bord du paquebot de luxe
s/s HOMERIC
(25.500 tonnes)
Départ du Havre
le 14 Août
Retour au Havre
le 23 Août
Prix à partir
de N.F. 1.200
Toutes Agences de Voyages et
à la Compagnie, 8, rue Auber, Paris-9e

OÙ VA LE LIVRE FRANÇAIS ?
Un bilan à méditer...
PAUL ANGOULVENT
L'EDITION FRANÇAISE
au pied du mur
...Un plan à promouvoir
6 NF
PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

SINÉ ET TIMPA

Nos deux meilleurs élèves, Siné (qui prépare Saint-Cyr) et Tim (qui veut entrer à Sciences-Po) ont passé eux aussi le bac cette semaine. Voici comment ils ont traité les sujets proposés aux candidats de cette session.

SUJET 2 : « *Quel est, à votre avis, le plus impérieux des devoirs ?* »

SUJET 1 : « *Qu'est-ce que la barbarie ?* »

SUJET 3 : « *Quelle différence faites-vous entre une obligation légale et une obligation morale ?* »

(Voir dessins 1 et 2.)

SUJET 4 : « *A quelles exigences une expérience doit-elle satisfaire pour être probante ?* »

SUJET 5 : « *Par quels arguments a-t-on cherché à fonder sur le travail la légitimité de la propriété privée ?* »

SUJET 6 : « *L'idée d'une faute inexcusable et impardonnable vous paraît-elle admissible ?* »

TIM PASSENT LE BAC

SUJET : « *J'aime peu la comédie qui tient toujours plus ou moins de la bouffonnerie.* » (Vigny).

— Accusé Audin, levez-vous !

SUJET : « *Faites-vous une différence entre individualité et personnalité ?* »

SUJET : « *Quelle différence faites-vous entre une obligation légale et une obligation morale ?* »

— C'est la note du gaz, monsieur Eichmann...

SUJET : « *Par quels arguments a-t-on cherché à fonder sur le travail la légitimité de la propriété privée ?* »

PLAN SAUVY

EN CONCLUSION

NOUS voici arrivés au terme non du parcours, mais de la première étape. Le plan esquissé dans les douze articles qui précèdent doit maintenant être étudié, critiqué, remanié. Il constitue une base de départ, rien de plus.

⁂

Les suggestions formulées vont parfois dans le sens du socialisme classique, mais parfois aussi, s'en écartent fortement. La principale divergence, je l'ai souligné dès le départ, porte sur la question financière.

Loin de la mépriser, il faut, au contraire, avoir des finances fortes, pour ne pas se briser sur le mur d'argent, pour ne pas sombrer au bout de quelques mois, faute de devises. C'est la condition essentielle : protéger la grande réforme à accomplir.

Mais cette politique ne vaut que dans des circonstances déterminées, qu'il me faut préciser à nouveau :

Un gouvernement progressiste ou socialiste, au sens le plus général de ces mots, peut avoir trois attitudes bien différentes :

a) pratiquer une politique à court terme et agir le mieux possible, pendant les quelques mois de vie prévus ;

b) faire basculer le pays vers un mouvement révolutionnaire, avec dictature du prolétariat et rigueurs économiques provisoires ;

c) réformer de façon profonde le régime, le rajeunir, en vue de placer l'économie sur une voie d'expansion et de justice sociale.

C'est dans cette troisième hypothèse que je me suis strictement placé. Un gouvernement démarrant dans d'autres conditions et avec d'autres objectifs peut évidemment se comporter autrement.

AUTRE divergence assez importante avec les programmes couramment proposés : le statut de la propriété. Depuis Keynes, l'abandon de l'étalon or et la montée des prix, a surgi la nécessité continue de revendications, pour ne pas rester en arrière. Elle a malheureusement fait oublier les problèmes fondamentaux. Limitée à une action directe sur les résultats (prix, salaires, etc.), une politique ne peut espérer que des succès précaires. Réglementer n'est pas diriger.

Mais, par l'effet des changements évoqués ci-dessus, remettre en question le statut de la propriété semble à certains une sorte de retour en arrière, une conception dépassée. Que cette optique puisse prévaloir est assez grave.

La relative stabilité politique et économique doit être mise à profit pour une profonde réflexion.

Lorsque des projets d'intéressement ont été proposés, les syndicats ont bien vu qu'il ne s'agissait que d'une manœuvre habilement conservatrice, mais, au lieu de transformer ce projet ou de proposer un contre-projet, ce qui était facile, ils ont manifesté une forte hésitation, devant ce modeste Rubicon. C'était une belle occasion de manifester des vues positives ; rien n'est perdu, car le problème subsiste.

BIEN des problèmes n'ont été qu'à peine abordés ou même laissés de côté. Que le lecteur ne m'en tienne pas rigueur. Non seulement la dimension du texte devait être respectée, mais il est toujours dangereux, dans une première esquisse, d'entrer dans le réseau des détails techniques. Les nombreuses utopies (dont certaines fort respectables) du XVIII[e] siècle se signalent souvent pas un luxe extrême de détails, portant sur le nombre de marches de l'escalier du palais du gouvernement, ou l'espèce de fleurs qui bordera les routes. Si vif est le désir de faire passer son rêve en réalité que la tentation est forte de tout fixer. Fétichisme puéril.

⁂

Parmi les problèmes non abordés figurent ceux de la Communauté et, plus généralement, l'attitude à prendre vis-à-vis des pays peu développés. Le statut de la Communauté est encore trop mouvant pour permettre des prévisions sérieuses. Quant aux autres pays du Tiers Monde, leur développement est si étroitement lié au désarmement et, d'une façon générale, à la politique étrangère qu'il est assez vain de formuler, dans une politique nationale, plus que des vœux sans grande portée.

Qu'une observation me soit cependant permise, à ce propos, dépassant un peu le cadre de la politique économique nationale : le développement des pays attardés est une affaire d'hommes qualifiés, de techniciens : techniciens étrangers, dans une première étape, pour former des gens du pays, puis développement autonome, amélioration du niveau de vie et du niveau culturel et baisse de natalité en conséquence, spontanée ou facilitée. Réserve faite sur ce dernier point, encore en ballottage, c'est le processus suivi par la Chine.

Il ne se passe pas de semaine, peut-être de jour, sans que quelque pays ne formule une demande de technicien ou d'expert, soit directement, soit par une organisation des Nations Unies. Le plus souvent, la réponse de la France est : personne. Tragique carence. Pour le moment, ce sont souvent des Américains qui remplacent les Français défaillants, ce qui risque de faire disparaître ce qui subsiste de langue et de culture françaises dans le monde. Demain, lorsque les besoins seront plus importants, ce seront des Soviétiques, des Tchèques, etc., des Chinois. Le monde qui se veut libre peut perdre le Tiers Monde sans coup férir, et compromettre en même temps sa propre existence. Que, dans ce monde capitaliste en retard, la France soit encore à l'arrière-garde est un sujet de première inquiétude.

D'AUTRES lacunes peuvent être signalées, je le reconnais volontiers. Elles pourront être comblées dans les débats qui suivront.

La seconde étape s'ouvre maintenant : les dix personnalités qui ont accepté de répondre indiqueront dans quelle direction générale la politique proposée devrait, à leur avis, être modifiée. Le texte initial et les dix réponses seront ensuite publiés en librairie ; « L'Express » l'annoncera, le moment venu, à ses lecteurs. Il ne m'appartient pas de voir ce qui se passera ensuite, ni même de formuler des suggestions à ce sujet. Qu'on me permette, à ce propos, pour répondre à des critiques (ou peut-être des inquiétudes) que je ne nourris aucune ambition politique. N'appartenant à aucun parti, réfléchissant depuis longtemps à ces questions, m'efforçant de me dégager de tout intérêt personnel ou de classe sociale, souffrant de voir les partis progressistes avoir plus d'idéal que de programme, j'ai cru bon d'exposer le plus clairement, le plus franchement possible, l'orientation qui me semble la plus favorable à notre pays.

LA France a vécu pendant longtemps, en quelque sorte, sur son fonds. Placée géographiquement au meilleur endroit, pendant les débuts du développement du monde, occupant un rang important, grâce aux hommes remarquables qu'elle a fournis, se trouvant notamment à l'avant-garde de la science, elle s'est terriblement laissée vivre, depuis un siècle et demi. Sa faible natalité lui a permis de réduire au minimum l'effort d'investissement et d'imagination que déployaient d'autres pays. Cette stagnation démographique a engendré à son tour des habitudes conservatrices et une dangereuse fixité des institutions. Entre les deux guerres, la France a délibérément consommé son patrimoine immobilier et sa jeunesse, glissant peu à peu dans une sénescence profonde, s'étendant à toute l'économie et qui semblait sans espoir. Les années de crise qui ont précédé la guerre sont vraiment les années terribles, chargées de lendemains tragiques.

Cette conception de la vie ne pouvait être que provisoire. Il n'y a, pour les peuples, ni euthanasie, ni asile de retraite, ni justice souveraine.

La France se réveille ; elle va rebondir dans l'Histoire ; encore faut-il que s'opère une vaste conversion vers l'avenir. Le malthusianisme le plus grave ne concerne pas le nombre d'hommes ; celui-ci est, en somme, secondaire ; ce qui importe, c'est la jeunesse et l'esprit de jeunesse. Nous avons enfin la jeunesse, avons-nous l'esprit ?

Un siècle et demi de vieillissement pèse encore sur nos épaules. La France vieillie, fatiguée, ne défend même pas sa langue et est, de ce côté, en pleine période de servilité. Le malthusianisme sévit partout, dans l'économie, bien sûr, mais aussi dans l'enseignement, toujours par peur, par un souci qualitatif qui, en fait, va à l'encontre de son but.

Peu de problèmes ont semé plus d'inquiétude, disons même d'angoisse, à l'échelle nationale ou régionale, que l'emploi des jeunes qui montent. Cette optique ne s'explique que trop : nous avons perdu l'habitude de grandir. J'ai montré — bien sommairement — que l'accroissement des personnes actives sera, pendant longtemps encore, plus faible que celui des personnes inactives, c'est-à-dire des consommateurs qui ne produisent pas. Mais l'inquiétude n'en est pas dissipée pour autant, ni déplacée. Seul le visible retient l'attention. Et la croissance fait peur.

La crainte émise est certes fort légitime. Le problème de l'emploi des jeunes se résoudra avec une facilité ridicule, à condition que l'effort de formation des hommes soit suffisant. Les investissements matériels iront de soi, si la France possède des hommes jeunes, ardents et aptes à sécréter des richesses. Il faudra certes, pendant quelques années, pousser fortement sur l'avant-garde, accroître la production de machines-outils, de produits chimiques, de matériel agricole, plus que la circulation privée, si agréable qu'elle soit. Mais la formation des hommes prime tout.

OR, c'est dans ce moment critique, pendant cette mue, qui peut provoquer une renaissance propre à étonner le monde, que la France a décidé de stériliser pendant deux ans et demi sa jeunesse, à des fins que je ne veux pas discuter ici sur le plan moral, me contentant de juger les effets de cette attitude.

Ils sont violemment désastreux ; je l'ai dit dans l'article sur l'enseignement et tiens à le dire encore, en déplorant qu'il ne me soit pas possible de fournir de calculs précis, pour que les Français puissent juger l'étendue du dommage et juger librement, c'est-à-dire en connaissance de cause.

NOMBREUX sont les hommes en France, qui aspirent au progrès, économique et social, et sont même prêts à payer de leur personne, dans ce but. Si ces aspirations et ces efforts en puissance étaient opportunément déployés vers le même objectif, cette vague balaierait toutes les résistances. Et cependant, le conservatisme l'emporte ; il ne faut pas s'en étonner. Ils savent à peu près ce qu'ils veulent.

Sur l'idéal d'une société sans classes, ou du moins juste et inspirée par le bien public, l'accord est relativement facile. Beaucoup plus malaisée est l'entente sur les moyens à employer et particulièrement, je le répète, sur les cent premiers mètres.

L'idéaliste a tendance, malgré Jaurès, à oublier le réel, à ignorer les lois économiques, à sous-estimer les obstacles véritables, à refuser l'étude attentive et froide, pour se contenter de formules et d'espoirs. Or l'homme ne commande à la nature qu'en lui obéissant ; il ne dresse un cheval, ou ne dompte un tigre qu'en se pliant « servilement » à la nature de l'animal. En matière économique, ce principe élémentaire est vraiment oublié.

Notre ancêtre de Lascaux dessinait un buffle dans sa caverne et le perçait ensuite d'une flèche, pour commander le sort et assurer sa chasse le lendemain.

Sommes-nous beaucoup plus évolués que lui, lorsque nous réjouissons notre cœur et satisfaisons notre conscience par de confortables incantations ?

Le jour où le socialisme sera réaliste, il deviendra réalité.

ALFRED SAUVY.

(*Copyright réservé.*)

JUSTICE

Pour plus de sûreté

Le gouvernement vient de prendre une grande ordonnance « en vue de faciliter le maintien de l'ordre, la sauvegarde de l'Etat et la pacification de l'Algérie ». Mᵉ Robert Badinter, du barreau de Paris, montre les conséquences de cette réforme des Codes.

LE TRIBUNAL MILITAIRE A LA CASERNE DE REUILLY. (Dalmas.)
Les petits matins gris des fossés de Vincennes.

DES lois, encore des lois, toujours des lois. M. Debré est le Danton du Journal Officiel. A tous les périls, un remède : ses ordonnances. Les difficultés peuvent se multiplier, les problèmes s'aggraver, M. Debré légifère.

Pauvres juristes, dont on moquait jadis la démarche lente et les têtes à perruque. Ce n'est plus la victoire mais la loi qui court au pas de charge. Et les juristes suivent comme ils peuvent, s'accrochant au train d'enfer de la législation ; que les barricades s'élèvent à Alger, et une ordonnance est prise aussitôt à Paris pour « faciliter » la poursuite des infractions à la sûreté intérieure et extérieure de l'Etat. Que le terrorisme ronge la métropole, et un décret jaillit sur la répression des crimes flagrants, si vite bâclé qu'il se révèle techniquement inapplicable.

Depuis ces textes, cependant, a-t-on cessé de comploter à Alger ? Le terrorisme est-il abandonné ? On voudrait l'espérer, si l'Histoire ne montrait qu'une loi répressive de plus n'a jamais épargné un attentat à un régime impuissant par ailleurs à surmonter ses faiblesses.

Ces textes épars, nés des circonstances, ne pouvaient apaiser la passion légiférante, la décrétomanie de nos gouvernants. A la réforme de la procédure pénale vient de succéder tout naturellement la réforme de cette réforme. Et il a paru bon, dans un souci de clarté sans doute, qu'au sein des prescriptions sur les citations d'huissiers, l'expertise et le double dossier, le « Journal officiel » charriât également les dispositions nouvelles que parait requérir en notre temps la sûreté de l'Etat.

Le traître et le conjuré

Un commentateur anonyme, mais que l'on espère officieux, de ces textes les a qualifiés de « plus répressifs, mais non moins libéraux que les anciens ». Admirables textes, en vérité, qui uniraient enfin la répression au libéralisme. Hélas ! leur lecture fait lever dans les esprits, plutôt que l'éclatant soleil de la liberté, les petits matins gris des fossés de Vincennes.

Une classique distinction s'était imposée dans notre Droit : d'un côté la sûreté *extérieure* de l'Etat exigeait le châtiment des traîtres ou des espions qui attenteraient, au profit d'une puissance étrangère, à la défense et à la sécurité nationales. D'autre part, la sûreté *intérieure* de l'Etat impliquait que le gouvernement et les institutions fussent protégés contre ceux qui tenteraient de les modifier par d'autres voies que les voies légales. Ces deux formes de la sûreté de l'Etat se différenciaient donc par leur nature même, comme la guerre de l'insurrection.

Mais voici venu le temps de la confusion : en Algérie, l'Armée fait la guerre, mais est réputée combattre les rebelles insurgés. Pour légaliser cette équivoque, le gouvernement a donc fondu en une seule exigence, celle de la sûreté de l'Etat, la répression d'infractions essentiellement distinctes.

Le traître, en effet, combat la France. Le conjuré combat le régime, au nom, le plus souvent, d'une certaine idée qu'il se fait de la France. La distinction est donc légitime que cette commune répression abolit ainsi à des fins politiques. Car en assimilant le traître à l'opposant, on confond délibérément la France et son régime politique actuel. Attenter à la sûreté du gouvernement c'est dorénavant trahir la France même. Un tel propos est bien dans la ligne d'un pouvoir qui, oublieux des barricades et de son Forum originel, se veut légitime même dans les années où il ne régnait pas — comme, jadis, la monarchie de droit divin.

(Charpentier.)
Mᵉ ROBERT BADINTER.
Voici venu le temps de la confusion.

Le crime de sang

Aussi cette confusion entre la sûreté de la France et le maintien de son régime renie d'abord la tradition de notre Histoire républicaine. Depuis 1848, la France avait toujours ignoré la peine de mort en matière politique. Sans doute, le crime de sang commis contre la personne des gouvernants ou des représentants de l'autorité pouvait, suivant le droit commun, entraîner la peine de mort. Mais le conjuré, l'insurgé même, ne devait pas connaître le sort du traître. Parce que leurs agissements ne mettaient en péril que le gouvernement et non la France, la peine capitale leur était épargnée. Ainsi la loi témoignait de ce que le destin de la France ne se confondait pas avec la survie d'un régime.

Ces temps sont révolus. Aujourd'hui, à la faveur de la guerre inavouable qui se poursuit en Algérie, le pouvoir identifie son sort à celui de la France. Il édicte la peine de mort contre les Français qui porteront les armes contre la France, aussi bien qu'à l'encontre de ceux qui susciteront contre le gouvernement un mouvement insurrectionnel. Et pour plus de sûreté, le châtiment est largement étendu *« à tous ceux qui auront de toute manière pratiqué des intelligences avec les directeurs ou commandants de tels mouvements »*.

Si une volonté éclatante de répression s'affirme ainsi, dans quelles dispositions s'inscrit le respect proclamé du libéralisme ? Sans doute les tribunaux militaires ne jugeront que les crimes de trahison, d'espionnage et les atteintes à la défense nationale. Mais cette compétence limitée était traditionnellement la leur.

Sans doute aussi, le texte confie au procureur de la République l'initiative de la poursuite des infractions et leur instruction aux magistrats civils. Mais l'autorité militaire n'est dessaisie qu'autant qu'il lui plaît, puisqu'elle peut revendiquer l'instruction des affaires de son choix.

Un risque de faiblesse

Reste la disposition qui défère en temps de paix à la Cour d'assises toutes les atteintes à la sûreté de l'Etat commises par la presse, l'affiche ou le discours public. Il apparaît rassurant que les crimes d'opinion soient jugés par les représentants de l'opinion elle-même. Mais la portée du texte se révèle, à l'analyse, bien limitée. En effet, les seules infractions où l'ancienne compétence des tribunaux militaires est transférée aux juridictions civiles sont la divulgation des secrets de la défense nationale et l'entreprise de démoralisation de l'Armée. Au regard de tant de dispositions qui élargissent la répression politique et permettront d'atteindre plus sûrement l'insurgé de l'opinion publique, le journaliste traduit en Cour d'assises pour tant de crimes divers appréciera à sa mesure le libéralisme du pouvoir à son égard.

Ainsi, d'ordonnances en décrets, s'enrichit la panoplie répressive de nos grands armuriers législatifs. Il ne manquera bientôt plus un paragraphe au rempart de lois derrière lequel s'abrite le pouvoir. Pour quel usage ? Les textes répressifs qui jalonnent notre Histoire réveillent des échos douloureux pour la liberté. La loi du 28 avril 1832 contre les attentats et les complots résonne encore des fusillades des ouvrières de Lyon et de Paris. Sur la loi du 24 mai 1834 contre les mouvements insurrectionnels, pèse le massacre de la rue Transnonain. Et les journées de Juin 1848 inscrivent leur sanglant filigrane dans les dispositions qui répriment les attroupements sur la voie publique. La rigueur politique a, dans nos lois, mauvaise conscience.

Pour la cause de la liberté, en effet, la répression est toujours une régression. Mais en même temps, comme l'écrivait déjà Rousseau : *« un risque de faiblesse dans le gouvernement »*.

ROBERT BADINTER.

Vous serez toujours mieux servis au :
Photo-Radio-Club
★ L'accueil est plus sympathique
★ Les spécialistes plus compétents
★ Les remises plus fortes (20 à 25 %)
Photo-Radio-Club
6, boulevard de Sébastopol - PARIS (IVᵉ)
Métro : Châtelet
Ouvert de 10 heures à 12 heures et de 13 heures à 19 heures
FERME DIMANCHE ET LUNDI

2 Semaines de vacances bleues entre ciel et mer
m/s CABO SAN VICENTE (18.000 tonnes)
construit en 1959 - entièrement climatisé

Départ de MARSEILLE le 23 Juillet - Retour à MARSEILLE le 6 Août
BARCELONE - MALAGA - PUNTA DELGADA (Açores) - FUNCHAL (Madère)
SANTA CRUZ DE TENERIFE (Canaries) - CASABLANCA - PALMA (Baléares)
Prix à partir de NF 990
Pour réservation et renseignements :
Toutes Agences de Voyages et aux Agents Généraux de la Compagnie
LUCIEN RODRIGUES - ELY. S.A.
22, rue Bergère, Paris 9ᵉ - Tél. : PRO. 76.95 (+)
5, rue Beauvau, Marseille - Tél. : 20.81.40 et 20.20.09
Croisière des Iles Atlantiques

LA TOILETTE « AU MASCULIN »

Le marché des produits de toilette pour hommes est, en France, en pleine expansion. En effet, si le chiffre d'affaires total de la parfumerie atteint actuellement plus de 70 milliards (d'anciens) francs par an, le marché « consommateurs mâles » représente environ 300 millions de (nouveaux) francs, soit près de 43 % du chiffre total. Une enquête fort sérieuse, avec interviews de groupe, tests, statistiques, etc., vient d'être menée sur le sujet : « L'homme à sa toilette ».

● La toilette de l'homme se décompose en trois phases bien distinctes : le « savonnage », le rasage, le « raffinage ».

● Si l'homme ne discute pas la compétence de sa femme quant au choix d'une pâte dentifrice, il se montre par contre tout à fait intransigeant dès que l'on pénètre dans « son domaine ». Si le fait de se raser est toujours qualifié de « corvée » par le seigneur et maître du logis, cette contrainte quotidienne le différencie du reste de la famille et affirme sa personnalité. C'est pourquoi il attache une importance énorme à la marque, à la présentation, à l'odeur de la crème qu'il emploie pour se raser, et aussi aux produits complémentaires : lotion destinée à éteindre le feu du rasoir, eau de Cologne qui parachève la toilette, etc.

Il achète en général ces produits lui-même et, une fois découverte la marque qui lui donne entière satisfaction, n'en change plus. Voici, à travers quelques interviews extraites de cette enquête, ce que l'homme, exigeant et fidèle, demande (ou refuse) à ses produits d'hygiène.

● Ils savent ce qu'ils aiment

● **Le sportif :**

(Bernard M..., 29 ans, tennisman et ingénieur) :

« Je me dépense beaucoup et j'ai souvent besoin d'être « rafraîchi » et stimulé. Je demande à mon eau de Cologne d'être très alcoolisée, tonique. Je veux que « ça pique ». De plus, j'aime les flacons stilligoutte pour pouvoir m'asperger... sans m'inonder. »

● **Le voyageur :**

(Vincent R..., 34 ans, passager régulier des grandes lignes aériennes, et « public relations ») :

« Le conditionnement est pour moi primordial. Mes « produits de toilette » personnels sont en effet, la plupart du temps, dans une valise ; je cherche, par conséquent, des flacons de forme pratique, plats et stables, des gros bouchons qui ne qui ne s'égarent pas, des capsules étanches incorporées. »

● **Le « patron » :**

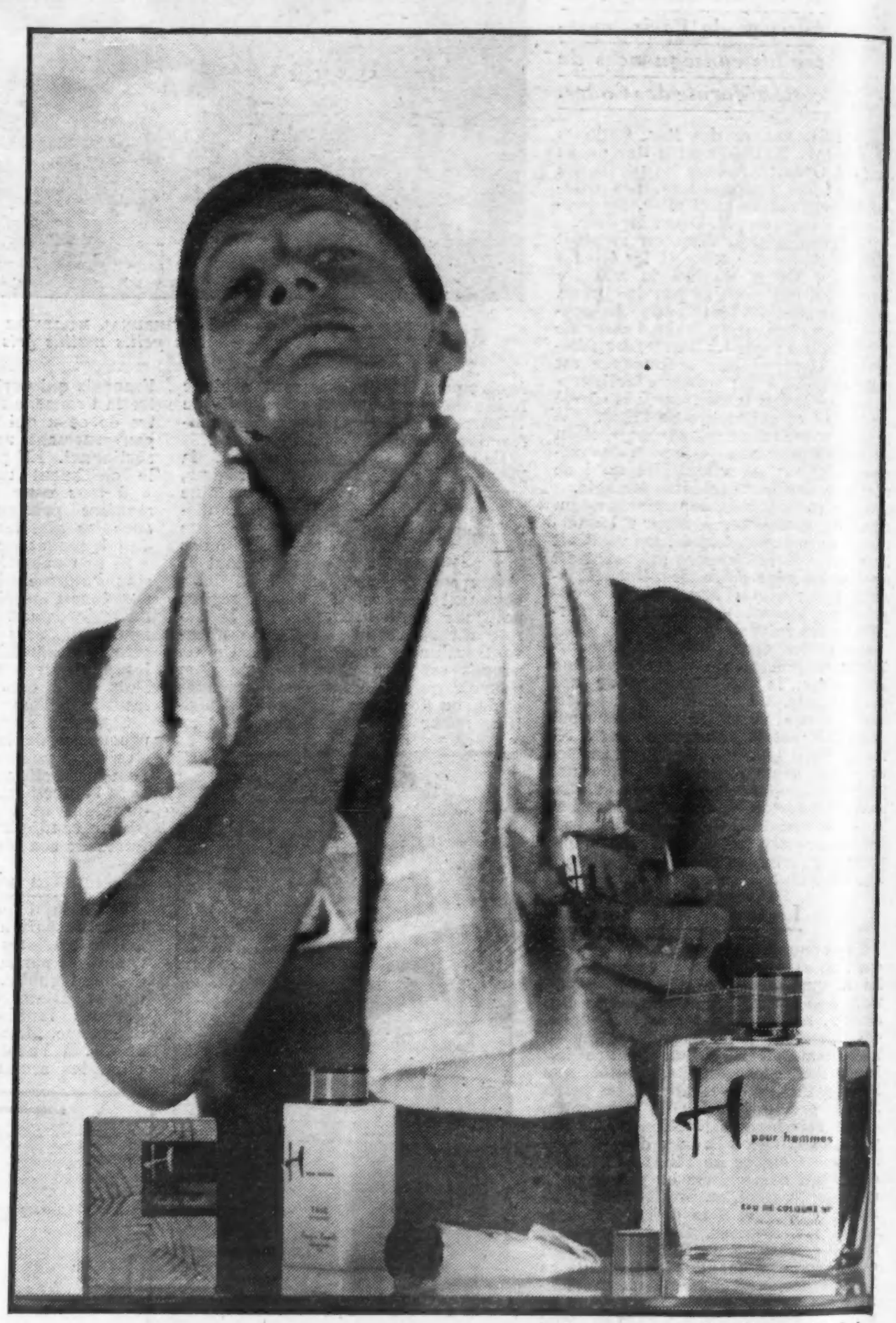
(Roger G..., 52 ans, industriel) :

« Je ne laisse à personne le soin d'acheter ce dont j'ai besoin pour ma toilette, mais j'ai horreur d'avoir à fouiller dans un rayon de parfumerie pour découvrir ma crème à raser ou ma lavande ; j'estime que les produits destinés aux hommes doivent bénéficier d'une présentation masculine, je dirai même « virile ».

● **Le professeur :**

(Alain D..., 34 ans, professeur) :

« Le mot « parfum » me met hors de moi ; un homme qui se parfume perd ses qualités d'homme. En outre, mon métier m'interdit formellement l'usage d'eaux de toilette trop... violentes. Vous imaginez mes élèves, se pinçant le nez derrière mon dos et chuchotant : « Le prof' sent la cocotte » ? C'est pourquoi j'apprécie surtout, dans les produits de toilette pour hommes, cette qualité : la discrétion. »



(Jean-Jacques Devis.)

« C'est net, frais, masculin. »

● Elles ont leur mot à dire

● **La mère de famille :**

(Claudine F..., 30 ans, 2 enfants) :

« Je ne vole jamais l'eau de Cologne de mon mari : j'aime qu'il ait son « style » bien à lui. Et puis, franchement : une véritable eau de Cologne pour homme, c'est trop masculin pour une femme ! ».

● **Le mannequin :**

(Cléo, 24 ans, cover-girl) :

« Un homme parfumé ? Quelle horreur ! C'est bon pour nous. Un homme doit sentir le « propre », le « soigné ». Donc : eau de Cologne à la fougère, ou discrète lavande after shaving : rien d'autre. »

Récapitulons : ● L'homme, dans la grande majorité des cas, répugne à utiliser un produit dont le nom ou le conditionnement présente des caractéristiques tant soit peu féminines.

● L'homme exige un climat favorable à ses achats, il veut avoir bonne conscience et reconnaître d'un coup d'œil, sur les rayons d'une pharmacie ou d'une parfumerie, *son* eau de Cologne, *sa* crème à raser.

● L'homme aime les odeurs fraîches, nettes, masculines.

C'est aussi ce que la femme apprécie le plus chez l'homme.

A partir de ces constatations, une gamme de produits de toilette exclusivement « pour hommes » a été mise au point. C'est la gamme « H pour hommes », dont la conception tient compte des exigences majeures exprimées dans l'enquête.

Savon de toilette, lotion-traitement pour cheveux (secs ou gras), pré-électric shave, after-shaving, crèmes à raser, eau de Cologne 90° (« Fougère Royale ») et lavande 90°, talc déodorant, etc., tout a été étudié longuement, testé par les utilisateurs, soumis au jugement de centaines de spécialistes.

— Les flacons stilligouttes sont plats, de forme angulaire, d'une élégance toute masculine.

— Les bouchons cylindriques, de couleur tabac ou vert-mousse, assurent une étanchéité parfaite.

— La présentation de chaque produit, sous chemise fougère, est d'une sobre distinction.

● Enfin et surtout, la senteur de tous les produits « H pour hommes » est discrète, tenace et « mâle » sans ambiguïté possible.

Cette page spéciale d'annonces est présentée par « H » pour Hommes.

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

(Dambier.)

Maison de campagne : Attention au coup de foudre (*Voir pp. II, III.*)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Cherché*** à savoir pourquoi les appareils à « air conditionné » très répandus aux Etats-Unis sont encore si rares en France. C'est naturellement parce qu'ils sont chers : un appareil d'une puissance d'un 1/2 CV (le minimum) capable de rafraîchir, de ventiler, de déshumidifier et d'assainir une pièce de dimensions moyennes vaut de 2.000 à 3.000 N.F. et il faut ajouter les frais d'installation (maçonnerie, puisqu'une prise d'air directe sur l'extérieur est nécessaire, et menuiserie pour encastrement de l'appareil), frais toujours chiffrés par un devis. Mais pour ce prix, on peut obtenir des appareils français très perfectionnés, fonctionnant sur courant force ou normal, avec plusieurs possibilités de réglage, thermostat, etc. qui rendent évidemment de grands services au bureau ou même chez soi dans certaines conditions de vie (Air Well, à Chatou, Seine-et-Oise. Tél. 966-50-50).

● ***Goûté*** un nouveau « beurre » de régime, d'origine exclusivement végétale et sans sel, recommandé aux personnes qui ne veulent pas grossir et à celles qui ont mal au foie. Pour la cuisine, ce produit est parfait. Sur une tartine, on peut regretter le vrai.

A noter pour les campeurs ou les hommes seuls à Paris l'été : le « Régilip » est présenté en boîte d'aluminium et se conserve indéfiniment. Mais une fois la boîte ouverte, il peut être consommé pendant deux mois.

(« Régilip ». En vente dans les pharmacies. 5,80 N.F. la boîte d'une livre environ).

● ***Trouvé*** un pyjama de bébé qui grandit en même temps que l'enfant. A première vue, la forme est classique : veste boutonnée sur une culotte à pieds. En réalité, la hauteur est réglable grâce à deux rangées de boutons « à la taille » placées l'une au-dessus de l'autre à une dizaine de centimètres d'intervalle. Les emmanchures à soufflets d'aisance ne tirent pas lorsque la carrure de l'enfant s'élargit, le col et les poignets à côtes fines ne serrent pas l'enfant qui grossit.

Existe en jersey indémaillable turquoise, poussin ou blanc (Pyjama Tidly Hoop, en vente à Paris : aux Galeries Lafayette, au Bon Marché et aux Magasins Réunis ; hors Paris : dans les succursales des Nouvelles Galeries et des Magasins Modernes. Prix 13,95 N.F. de 1 à 2 ans et 14,95 N.F. le 3 ans).

● ***Conseillé*** à des étudiants amateurs de voyages mais peu « argentés » de s'adresser aux Maisons internationales de la Jeunesse et des Etudiants, qui se chargent précisément de préparer des voyages de jeunes dans les meilleures conditions financières. Par exemple cette année, on peut aller passer une semaine à Venise pour 175 N.F. tout compris ou faire l'aller-retour Paris-le Pirée pour 330 N.F., tous les repas compris, ce qui n'est vraiment pas cher.

(M.I.J.E., 11, rue des Abbesses, Paris-18e).

● ***Adopté*** pour se désaltérer, les jours de grosse chaleur, le thé au jasmin. D'un goût beaucoup plus « frais » que le thé classique (surtout le Ceylan), il n'a pas besoin d'être sucré et il n'est pas ruineux, une très légère pincée par tasse est suffisante. (Thé Verlet, 256, rue Saint-Honoré, 3,30 N.F. les 100 grammes).

Semaine exceptionnelle
Collection
Robe de plein été
Coton et Tergal imprimés
à partir de 120 NF. chez
Pierre
Clarence
9, rue St-Florentin - PARIS
Robes prêtes à emporter.

MAISON

Attention au coup de foudre

● *Trente questions à se poser avant d'acheter une maison de campagne, grande ou petite.*

NEUF fois sur dix, c'est pendant les vacances que les citadins éprouvent le coup de foudre pour une maison des champs. Ils croient qu'une décision rapide est nécessaire pour ne pas manquer cette perle rare dont ils sont amoureux. Mais les occasions sont moins fréquentes qu'on ne le croit et une dépense de plusieurs milliers de nouveaux francs vaut qu'on y réfléchisse par deux fois avant de signer l'acte d'achat qui engage définitivement.

Les visites

Voici à l'intention des acquéreurs éventuels d'une résidence secondaire une liste des précautions préliminaires qui éviteront bien des surprises désagréables :

1° RENDRE VISITE AU NOTAIRE ET AU SECRÉTAIRE DE MAIRIE : le premier vous montrera le cahier des charges qui rend compte, en quelque sorte, de l'historique de la maison. Le second vous renseignera sur l'approvisionnement en eau de la commune et sur les charges communales.

2° CONSULTER UN ARCHITECTE, pour dépister les défauts de construction et s'assurer de l'état : du toit, des fondations, des murs, des cheminées, des gouttières, du sous-sol et du grenier. Les risques d'humidité, de termites, d'inondations, d'une cheminée qui fume, sont autant de pièges que vous découvrirez grâce à cette expertise, et autant de frais que vous économiserez dans l'avenir.

Le prix d'une expertise par un architecte est assez modique comparé au prix d'achat et de réfection d'une maison. Il est proportionnel au nombre de pièces, plus bien entendu les frais de déplacement. Pour cinq pièces on nous a indiqué qu'il fallait compter, très approximativement, 150 NF. On peut soit avoir recours à un architecte de la région, soit en faire venir un de Paris.

3° VISITER LA MAISON UN JOUR DE MAUVAIS TEMPS. Le soleil embellit tout ce qu'il touche et surtout les vieilles pierres. Une inspection minutieuse par temps de pluie vous permettra de remettre chaque charme à sa vraie place, et chaque tuile sur le toit.

4° FAIRE APPEL A UN GÉOMÈTRE. Il vous renseignera sur les multiples aspects de la mitoyenneté et les innombrables problèmes qu'elle peut poser. Ces problèmes, un profane ne saura jamais les résoudre seul.

Mal renseigné, le propriétaire risque des ennuis, voire des procès s'il ignore ses droits et ses devoirs quant à un chemin, un cours d'eau, un fossé, ou un mur mitoyens. Pour être heureux dans une maison de campagne, il faut vivre en paix avec ses voisins.

La liste des géomètres agréés et les tarifs peuvent être demandés à la Maison des Géomètres : 40, avenue Hoche, Paris (8e). Pour les personnes n'habitant pas Paris, écrire à cette adresse en joignant une enveloppe timbrée pour la réponse.

5° ENVISAGER LES TROIS ÉLÉMENTS DE BASE DU CONFORT MÉNAGER : l'eau, l'éclairage et l'alimentation en combustible pour le chauffage et la cuisine :

● L'EAU : est-elle fournie par la commune ? (dans ce cas la pression doit être suffisante pour alimenter une salle de bains). Est-il nécessaire de refaire les canalisations ? Faut-il prévoir une installation autonome avec puits et pompe ? (dans ce cas faire faire un devis approximatif par un artisan local, les frais dans ce domaine sont souvent très élevés). Comment est assurée l'évacuation des eaux polluées ? (le tout-à-l'égout est extrêmement rare en campagne). Les renseignements sur ce point sont fournis par le Génie rural du chef-lieu, service des eaux.

Rappelons que dans les cas, assez rares, où une fosse septique ne peut être installée, il existe pour le difficile problème des w.-c. des appareils à combustion chimique.

● L'ÉLECTRICITÉ : elle est disponible maintenant presque partout, mais si le courant n'est pas déjà installé dans la maison, envisager avec précision les frais d'arrivée de ligne.

● LE CHAUFFAGE ET LA CUISINE : peu de villages français possèdent de gaz communal (sauf dans la région du Sud-Ouest). On peut utiliser à sa place le charbon, le mazout, ou le butane (ou propane) (vérifier quelles sont les possibilités d'approvisionnement régulier du combustible choisi).

La vie douce

5° ENVISAGER UN CERTAIN NOMBRE DE PROBLÈMES, qui sans être absolument insurmontables, vous rendront la vie plus ou moins douce. En voici quelques-uns :

● LE BRUIT : attention au chemin de fer, aux routes, aux aérodromes, aux péniches.

● L'APPROVISIONNEMENT : en général presque tous les commerçants passent au moins deux fois par semaine avec des camionnettes. Mais vérifier la distance de la maison à la boulangerie ou à l'épicerie la plus proche.

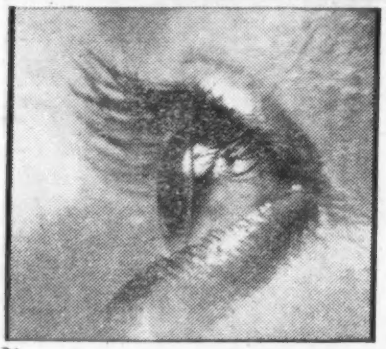
● LES TRANSPORTS : si vous ne possédez pas une voiture particulière, ou si vous avez de grands enfants, s'assurer que la station de cars ou de chemin de fer n'est pas trop éloignée.

● LA SÉCURITÉ : pour les enfants en bas âge, elle est indispensable. Le jardin est-il bien clos, ne cache-t-il aucun piège, etc. ?

● LES ORDURES MÉNAGÈRES : prises à domicile en ville, elles ne le sont pas automatiquement à la campagne. Se renseigner auprès de la mairie sur le système en vigueur dans la commune.

● LE TÉLÉPHONE : s'adresser au

POUR MIEUX VOIR... DES VERRES INVISIBLES



LA LENTILLE « PROFIL ».
Suivre les mouvements de l'œil.

45 % des Français et 50 % des Américains portent des lunettes.

Certains s'y habituent, d'autres ne s'y habituent pas. Tous en sont marqués physiquement et moralement au point d'être définis par des expressions du genre « une grande fille (ou un petit gros...) *à lunettes* ».

Et pourtant... depuis soixante ans déjà, presque toutes les paires de lunettes auraient pu quitter le nez de leurs propriétaires.

Avant 1900, les premiers verres de contact faisaient leur apparition, trente ans plus tard, leur adaptation en série commençait et, aujourd'hui, six millions de personnes (soit douze millions d'yeux) les utilisent.

A l'intention de tous ceux qui sont encore « *à lunettes* », voici onze questions qui leur permettront peut-être de « voir clair ».

QUI PEUT PORTER DES VERRES DE CONTACT ?

Tous ceux dont le défaut de vision nécessite une correction optique permanente, y compris ceux qui ne peuvent pas porter de lunettes.

QUI NE DOIT PAS PORTER DES VERRES DE CONTACT ?

Ceux pour qui certaines maladies oculaires et certaines allergies peu courantes constituent des contre-indications formelles.

QUELS SONT LES AVANTAGES DES VERRES DE CONTACT ?

— L'invisibilité totale.
— La restitution du champ visuel total.
— Les variations climatiques sont sans effet sur les lentilles : il ne s'y forme pas de buée et la pluie ne les « brouille » pas.
— La vue rectifiée est absolument *naturelle*.
— Enfin les verres de contact rendent possible la pratique des sports les plus violents.

QUI EN RETIRE LE MAXIMUM DE BÉNÉFICE ?

— Sur le plan médical : Les personnes atteintes d'une très forte myopie, celles dont la cornée est déformée et celles qui ont été opérées de la cataracte.
— Sur le plan pratique : Tous ceux dont le métier nécessite des mouvements brusques ou pour qui le port de lunettes constitue un sérieux handicap : plâtriers, vendeuses, artistes...

LES ENFANTS PEUVENT-ILS PORTER DES VERRES DE CONTACT ?

Les enfants s'habituent beaucoup plus vite aux verres de contact que les adultes. Ils en retirent un bienfait visuel et surtout psychique : leur faiblesse oculaire ne les tenant plus à l'écart des jeux violents.

LA MISE EN PLACE DES VERRES DE CONTACT EST-ELLE DIFFICILE OU PÉNIBLE ?

On apprend rapidement à poser les lentilles par un simple mouvement de doigts.

L'ACCOUTUMANCE EST-ELLE RAPIDE ?

Comme l'accoutumance à n'importe quel appareil de prothèse, elle varie selon les individus : certains auront besoin de quelques jours, d'autres de quelques semaines.

Les verres doivent être portés *tous les jours :* d'abord quelques heures et enfin toute la journée.

EXISTE-T-IL PLUSIEURS SORTES DE VERRES DE CONTACT ?

Tout dépend de la forme de l'œil. Dans le cas le plus courant le verre utilisé est une lentille dont le diamètre est inférieur à 1 cm. Elle tient par capillarité. Mais il est quelquefois nécessaire d'employer un verre scléral ventilé recouvrant toute la partie antérieure de l'œil. C'est le spécialiste qui en décide.

EST-IL NÉCESSAIRE DE CONSULTER UN DOCTEUR OCULISTE AVANT L'ACHAT ?

Cette précaution est indispensable : seul le docteur oculiste pourra déceler les troubles constituant des contre-indications.

PEUT-ON ESSAYER DES VERRES DE CONTACT ?

Les spécialistes de l'adaptation vous feront essayer gratuitement, sans engagemant, des verres de contact. Ce qui vous permettra de juger « en connaissance de cause ».

OU SE FAIRE ADAPTER DES VERRES DE CONTACT ?

Chez un opticien spécialisé tel que « Les Frères Lissac », qui mettent à votre service des techniciens formés pour l'adaptation des verres de contact, un matériel moderne, des méthodes longuement éprouvées et des verres et lentilles de haute précision.

En outre, « Les Frères Lissac » garantissent toutes leurs fournitures et assurent un service « après-adaptation » entièrement gratuit.

— A Paris : 114, rue de Rivoli ; 12, boulevard des Capucines.
— A Lyon : 37, rue de la République.
— A Bordeaux : 38, cours de l'Intendance.
— A Toulouse : 6, rue du Poids-de-l'Huile.
— A Saint-Etienne : 12, place de l'Hôtel-de-Ville.

Documentation et notice sur demande.

CHEZ UN OPTICIEN SPÉCIALISÉ.
La vision rectifiée est naturelle.

(COMMUNIQUÉ.)

(Archives.)

DEUX DRAGUEURS AU TRAVAIL (*).
L'audace de Popeye et la voiture de Papa.

bureau de poste de la commune ou si nécessaire à la Direction des P.T.T. du chef-lieu.

● **LE JARDIN : s'il est en friche, les frais sont souvent élevés pour le remettre en état. S'il est déjà domestiqué, quels seront les frais d'entretien mensuels, et qui pourra se charger de l'assurer ?**

On pourrait encore allonger cette liste. Mais si déjà vous répondez favorablement à toutes ces questions, alors n'hésitez pas, vous avez trouvé la maison de vos rêves.

HUMOUR

Un homme d'ambition douteuse

● ***Le « Guide du parfait dragueur » renseigne utilement les femmes sur les dangers qui les menacent.***

LE « Guide du parfait dragueur » vient de paraître (1). Si ces messieurs de l'Académie ne semblent pas encore s'être inquiétés de l'opportunité d'inscrire « dragueur » au dictionnaire, ce mot est cependant entré depuis peu (et depuis le film de J.-P. Mocky) dans la langue... et dans les mœurs.

Voici la définition du dragueur telle que Madame Express l'a relevée dans le « guide » : *le dragueur moderne est* (n. masc. sing.) *un homme d'ambition parfois douteuse, souvent suspect, mais toujours admirable et obstiné dans le travail, qui se rencontre particulièrement dans les grandes villes. Son but est avant tout de ramener dans ses bras la femme qui, primitivement, ne lui était pas destinée* ».

Voilà qui est net. Il est bien évident que le « guide », petit fascicule extrêmement documenté et technique, véritable bréviaire de la drague, n'a en aucun cas été écrit pour tomber entre les mains délicates d'une femme. Mais Madame Express, passant outre l'interdition de l'auteur, a tout de même jeté un coup d'œil curieux et indiscret sur ce livre qui a pour héros le mâle conquérant et pour victime souvent consentante *la femme*, jeune, moins jeune, sportive, étrangère, blonde ou mince.

Pour renseigner ses lectrices sur les « dangers » qui les menacent quand, innocemment, elles prennent le métro ou dégustent un jus de fruits dans un café, lorsqu'elles répondent au téléphone, vont acheter une baguette de pain ou « piquer une petite tête » dans une piscine un jour de canicule, Madame Express a pris le parti d'extraire du « Guide du parfait dragueur » certains passages qui, s'ils ne se révèlent pas utiles, auront au moins le mérite d'être distrayants.

1° Comment le reconnaître

● à son complet, qui est coupé à l'italienne, avec épaules tombantes, veste courte, pantalon tuyau de poêle

● à son arrogance, le dragueur s'estimant sinon irrésistible du moins charmeur.

● à la petite chaîne qu'il porte soit au poignet droit, soit autour du cou.

● à son parfum (viril), le dragueur aimant le samedi soir en particulier se parfumer pour prouver qu'il vient de prendre un bain.

● le dragueur doit avoir le punch de Robinson, l'audace de Popeye, la décontraction de Lemmy Caution, la voiture de son père, la cravate de son frère, la liste des amies de sa sœur, la distinction d'un ambassadeur slave...

2° L'art de « l'abordage »

« Une femme qui sent peser sur elle le regard d'un homme qui lui plaît humecte légèrement ses lèvres, modifie son comportement, joue nerveusement avec ses mains. »

(A bonne entendeuse, salut. Le dragueur est observateur.)

● il vaut mieux dire à une femme que l'on suit : *« Ne marchez pas si vite, je n'arrive pas à vous suivre »*. que *« Alors on se promène ? »*

(Organisé et sans complexes, le dragueur...)

● le dragueur peut se déguiser en touriste : *« Les femmes apprécient les hommes qui viennent de pays exotiques, de Tahiti, de Colomb-Béchar, de Colombie, d'Union Soviétique. »*

● un dragueur peut dire : *« J'aime la solitude, marcher sous la pluie, écouter du Mozart après minuit. »*

● un dragueur ne dit jamais : *« Prenez-vous un verre ? »*. *« Voulez-vous du feu ? »*. Il paie le verre, il offre le feu.

(Le dragueur a du savoir-vivre...)

3° La drague des rues

● la véritable drague ne peut être que pédestre.

● il faut éviter les vulgarités et les lieux communs, les *« tu viens, petite ? »* ou les *« j'aimerais tant vous connaître »* qui, généralement, amènent la femme ainsi interpellée à répondre : *« moi pas »*.

● l'abordage peut adopter une forme humoristique. Il est facile, à un passage clouté, de bondir près d'une femme et de lui dire : *« Vite, aidez-moi à traverser, j'ai peur... »* La femme ainsi sollicitée refusera rarement, parce quela méthode est inhabituelle. (Pour le moins).

4° La drague téléphonique

● le téléphone est pour le dragueur un outil de travail.

● le dragueur téléphonique est à la fois mystérieux, aimable, inquiétant, subtil, audacieux dans ses propos, distingué, amusant. Il doit, au téléphone, faire deviner la colère, les regrets, la passion, le désir, l'amour, la torture, l'inquiétude, l'espoir, l'attente.

Il doit par sa voix fasciner...

● les dragueurs téléphonistes s'entendent à affirmer qu'une femme qui répond à un rendez-vous pris par téléphone est déjà à demi conquise.

(A demi seulement...)

5° La drague motorisée

● la valeur du dragueur motorisé est proportionnelle au nombre de che-

→

(1) Ed. Pierre Horay, 170 pages, 8,40 NF.

(*) Photo extraite du film « Les Dragueurs ». A gauche : Charles Aznavour et Jacques Charrier.

—COMMUNIQUÉ—

L'Organisation Mondiale de la Santé et la carie dentaire

Après avoir chargé 7 experts internationaux d'étudier les effets du fluor dans la prévention de la carie dentaire, l'Organisation Mondiale de la Santé vient de rendre publiques les conclusions suivantes :

« La consommation d'une eau contenant environ 1 mg de fluor par litre exerce une nette action préventive contre la carie. La protection est maximum quand l'eau ainsi fluorée est consommée pendant toute l'existence ».

Notons à ce propos que l'eau de BADOIT est la seule eau minérale contenant cette dose idéale de fluor naturel. Faites donc boire BADOIT à vos enfants : ils auront ainsi, et pour toute la vie, des dents solides et sans carie.

BADOIT chaque jour... bonnes dents toujours !

PRÉNATAL
195 MAGASINS DE VENTE
TOUT POUR LA FUTURE MAMAN
TOUT POUR LE NOUVEAU-NÉ
●
A PARIS
103, RUE Sᵀ-LAZARE
39, RUE DE RIVOLI

Cahors
11 13, Bd St-MICHEL PARIS
présente
sa nouvelle chemisette PORTOFINO ville et sport
de coton …aité grand standing REPASSAGE SUPERFLU
création AMBASSADEUR Collection ÉTÉ 60

vaux vapeur contenus sous le capot de sa voiture.

● Tout dragueur auto doit savoir : emballer son moteur à l'arrêt, c'est une technique difficile. Il faut faire beaucoup de bruit en imitant l'impatience des coureurs automobiles...

Il est nécessaire de feindre l'énervement amusé à la découverte d'une contravention sur son pare-brise.

Il faut immédiatement laisser soupçonner la façon dont cette contravention « sautera » grâce à quelques amis « haut placés ».

Le dragueur peut dans de tels cas accentuer son avantage sur sa compagne en signalant son abnégation, en disant : «*Voyez, j'étais si pressé de vous voir* » en marchandant cette punition : « *Pour la peine, laissez-moi au moins...* » etc.

(Ne pas se laisser impressionner par ce chantage, une contravention ne coûte jamais que 10 N.F.)

6° De la danse...

● un dragueur ne danse jamais en fermant les yeux. C'est ridicule et dangereux. Une collision est toujours possible.

● la façon dont la femme qu'il fait danser dispose sa main est hautement significative pour le dragueur :

— Si elle tient à laisser pendre sa main gauche vers le sol, c'est qu'elle est un peu snob ;

— Si elle pose simplement la main gauche sur l'épaule de son cavalier, c'est qu'elle est indifférente ;

— Si elle pose la main sur la taille de l'homme qui la serre contre lui, c'est qu'elle ne tient qu'à une brève familiarité ;

— Si elle glisse sa main autour de l'épaule de son cavalier, c'est qu'elle va devenir tendre ;

— Si elle tient à poser la main sur le cou de son cavalier, c'est qu'elle est déjà conquise ;

— Si elle crispe la main sur le revers du veston de son cavalier, c'est qu'elle attend beaucoup de tendresse ;

— Si enfin, elle prend des deux mains la tête de son cavalier, c'est qu'elle est prête à beaucoup, beaucoup d'amitié...

(Madame Express n'a pas honte d'avouer qu'elle ignorait tout de ce « sémaphore » du tendre...)

7° Le week-end

● Le moyen le plus sûr d'inviter une fille à passer le week-end avec soi (et d'obtenir une réponse favorable), c'est de lui écrire :

— Chère amie (si vous venez de faire sa connaissance après l'avoir bousculée dans la rue).

— Chère Margaret (si vous avez déjà pris un verre avec elle).

— Chère Margy (si vous avez échangé un regard chargé de sous-entendus).

— Chérie (si vous l'avez embrassée).

Une fois le rendez-vous fixé, arrivez à l'heure si vous l'appelez seulement par son prénom.

— 5 minutes en retard si vous sentez que « ça collera ».

— 10 minutes si vous la tutoyez.

— 1/4 d'heure si vous lui dites « chérie » et qu'elle vous ait répondu : « je t'aime ».

(Haute stratégie et haute muflerie sont les deux mamelles de la drague...)

8° Quelques maximes

● une femme qui rit aux propos d'un dragueur est à demi conquise.

● une femme qui sourit pense à autre chose.

● dans les moments les plus tendres, n'embrassez pas la main ou les doigts de votre compagne. Cette pratique est réservée aux vrais amoureux.

● si une femme vous dit : « *Nous les femmes, on souffre trop quand on aime* », répondez-lui : « *les plus beaux chants d'amour ont été écrits par des hommes* » (et c'est vrai).

Et enfin :

● le vrai dragueur finira toujours par avoir les succès qu'on lui prête. (Il ne tient qu'aux femmes de ne pas être de ces « succès-là », c'est la grâce que Madame Express leur souhaite...)

RECETTES

● Cordon bleu

La gougère

250 gr. de farine.
125 gr. de beurre.
125 gr. de gruyère râpé.
4 œufs.
1/2 verre d'eau.
1 cuillerée à café de sel.
Préparation : 20 minutes.
Cuisson : 35 minutes environ.

Sur le feu, vous faites fondre le beurre dans l'eau salée. Quand l'eau bout, vous versez dedans la farine en 2 ou 3 fois et en tournant toujours. Retirez du feu quand vous avez une pâte homogène. A cette pâte, vous incorporez les jaunes d'œufs, puis les blancs battus en neige très ferme, et enfin le gruyère râpé. Mélangez bien.

Disposez en couronne sur une plaque graissée et faires cuire à four moyen pendant environ 35 minutes. La gougère se sert assez chaude, ou tiède, avec le thé. Avec les proportions indiquées, vous pouvez faire 8 belles parts.

● Cordon blanc

Tomates à la bordelaise

Pour 6 tomates :
1 gousse d'ail.
1 œuf dur.
200 gr. de champignons.
Persil.
Sel, poivre.
Chapelure.
Préparation : 20 minutes.
Cuisson : 15 minutes.

Vous partagez les tomates en deux, vous enlevez les pépins, salez, poivrez. Faites chauffer de l'huile dans la poêle quand elle est chaude, mettez-y les tomates (la face coupée à même l'huile). Laissez évaporer l'eau qui en sort. Rangez les tomates dans un plat à gratin. Recouvrez-les avec un hachis de persil, ail, champignons, œuf dur. Saupoudrez d'un peu de poivre et de chapelure fine, arrosez d'huile d'olive et faites gratiner.

SUZANNE ET HENRIETTE.

MODE

Les imprimés « à la Buffet »

● *Cet été, le noir et le blanc deviennent des couleurs...*

L'ENQUETE que nous avons menée la semaine dernière dans les magasins a été formelle : les imprimés abstraits, noir et blanc, viennent en tête des tissus d'été.

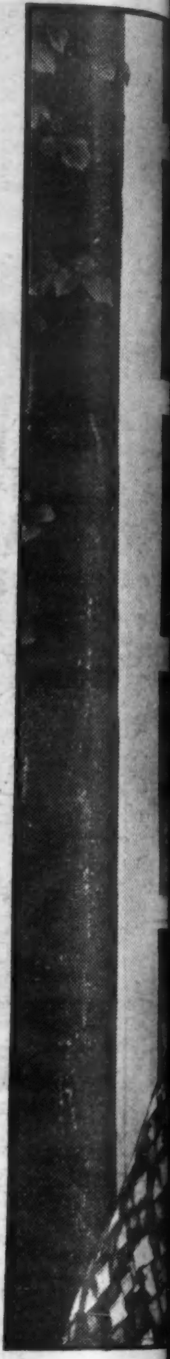
Cette tendance prouve que les femmes conservent, dans une circonstance aussi frivole que l'acquisition d'une robe légère, la tête froide, et ne se laissent pas entraîner uniquement par leurs envies. Dans les boutiques, le scénario est, en effet, à peu près le même chaque fois : une dame entre, essaye en premier une robe blanche ou de couleur très claire, réfléchit, constate : « *Evidemment, c'est très joli, mais c'est très salissant, et si jamais il ne fait pas un temps magnifique cet été, j'aurai l'air un peu ridicule en robe blanche. Vous n'auriez pas quelque chose d'un peu moins provocant... dans les noirs et blancs par exemple ?* » Et c'est ce dernier numéro qu'elle emporte.

La raison rejoint ici le goût. Cette catégorie de tissus « à la Buffet », aux dessins linéaires, ont été particulièrement réussis cette saison. Quelles sont leurs principales qualités ?

● Distingués et discrets, ils passent partout. Habillés quand on les accompagne d'accessoires noirs, ils demeurent parfaitement estivaux en compagnie de chaussures, de sacs ou de gants de couleurs vives. (Attention aux accessoires blancs, ils sont d'un effet un peu facile et demandent à être toujours impeccables.)

(Dambier.)

ECOSSAIS FONDU GRIS ET NOIR.
En variant les accessoires.



● Abstraits et fo... quent pas, on se l... quent beaucoup moi... de tissu, que des d... en particulier des b... dont on épuise très ... D'autre part, pour ce... une silhouette parfa... abstraits estompent ... tôt qu'ils ne les sou...

● Peu salissants ... (le noir et le blanc so... des couleurs grand ... mandent pas un en... Attention, cependan... comportent souvent ... rements blancs. Ceux... sent beaucoup plus ... vérifier qu'ils soient ... pouvoir les laver à p... très commode : pos... qui permettent de ne ... la robe quand l'un ... cours de nettoyage (s... pour les cols durs, ... demandant au moin... pour les empeser).

Nous avons photog... maine trois bons mod... mais on en trouve ... tous les magasins.

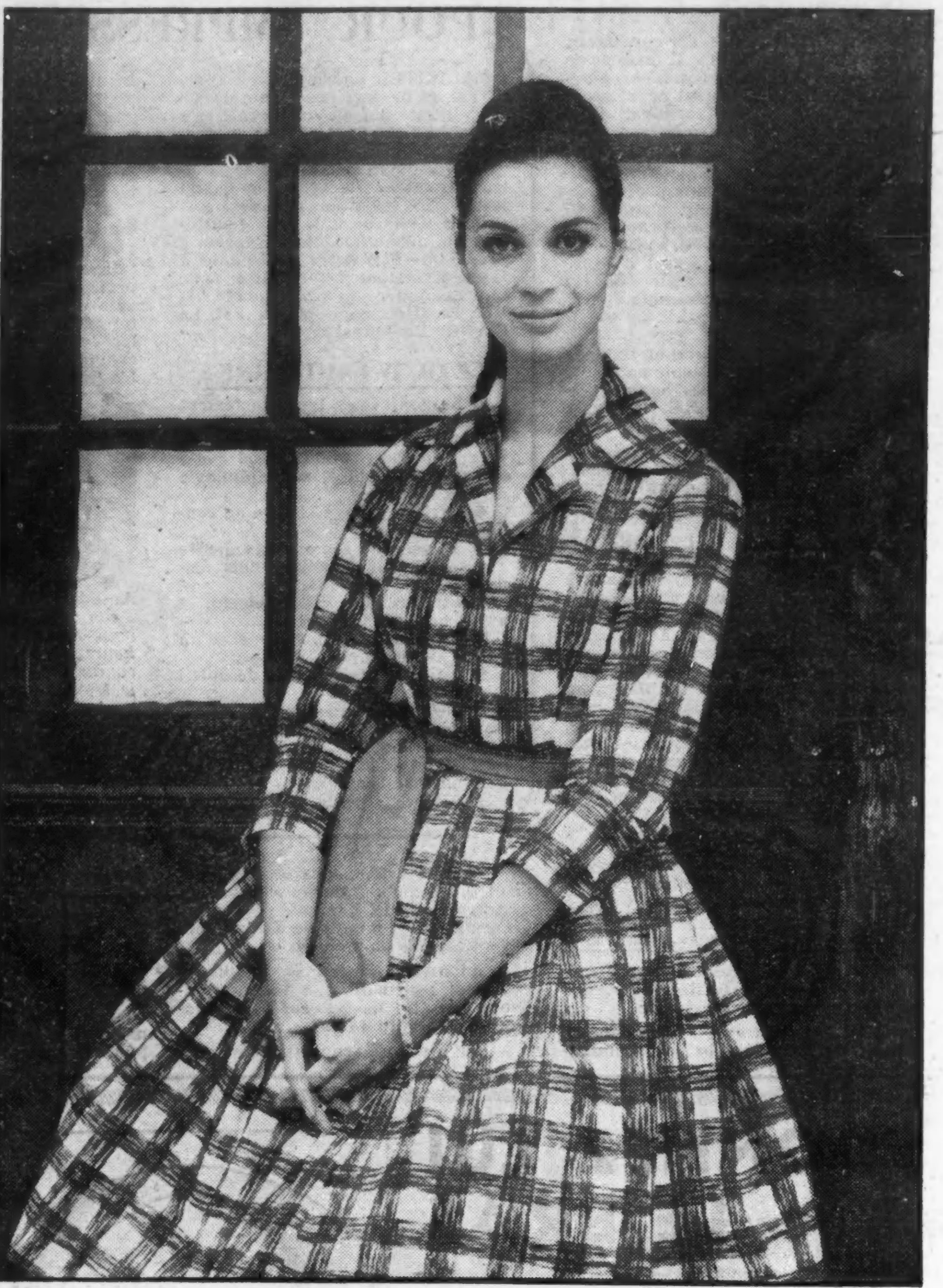
● En popeline im... reaux, robe-chemisier... pée à la taille, jupe ... repassés. Manches au... par un poignet bouto... sier. Ceinture de coule... turquoise, jaune, etc.)... 20, rue Tronchet). (V...

● En satin de coto... trait, coupée à la tail... à plis, faux boutonna... pressions. Col et poign... donnés. 89 N.F. (Mad... chet.) (Voir photo n° 2...

libre
AUTOMOBILISTES
pour réussir vos vacances
UNE SEULE FORMULE
AUTO TOURISME
Le dépliant vous permettant de bâtir vous-même votre voyage et d'en calculer le prix exact vous sera envoyé gracieusement par
CIT ORGANISATION INTERNATIONALE DE VOYAGES
PARIS - 3, Boulevard des Capucines - Lic. n° 18
CANNES • LILLE • LYON • MARSEILLE • NICE

(Dambier.)

SATIN DE COTON ABSTRAIT.
Se méfiant du blanchisseur.



(Dambier.)

POPELINE A CARREAUX.
En choisissant des dessins linéaires.

● En popeline écossaise gris et noir, boutonnage dans le dos, plastron rond à plis creux cousus. Manches 3/4. Tuyauté d'organdi blanc garni au décolleté bateau et aux poignets. 265 N.F. (Française, 31, rue François-Iᵉʳ). (Voir photo n° 1).

Toutes ces robes sont vendues avec un jupon de crin. Mais attention, ils sont souvent trop rigides et élargissent facilement les hanches.

ORIENTATION

Le dur métier de secrétaire

● *Les patrons sont exigeants, la formation longue, mais les débouchés nombreux.*

EN juin s'ouvre la grande période de brassage des emplois qui va durer jusqu'en novembre. Les écoles déversent leurs flots de jeunes initiés ; chacun part ou repart à la poursuite du parfait patron ou de l'employé modèle.

Nous avons voulu faire le point dans le secteur du secrétariat où les débouchés demeurent très importants, les candidatures nombreuses, et les possibilités très intéressantes, mais où, semble-t-il, la demande ne donne pas toujours satisfaction à l'offre.

Un oiseau rare

La bonne secrétaire est-elle un oiseau rare ? Cette question, nous l'avons posée aux employeurs (puisqu'il est bien connu que la fonction crée l'organe) puis aux postulantes, enfin à leurs professeurs. Voici le point de vue des partis en présence :

● L'EMPLOYEUR : trouve facilement une sténodactylo ayant de bonnes connaissances techniques suffisantes mais difficilement une vraie secrétaire sachant allier un bon niveau de culture générale à des qualités d'ordre, d'organisation, une loyauté absolue envers son patron à des réflexes rapides et à une mémoire excellente.

● L'EMPLOYÉE : reconnaît qu'elle n'est pas toujours suffisamment préparée à son travail mais pense que l'école donne seulement une formation de base, et que le patron devrait souvent être un peu plus patient et admettre comme indispensable une courte période d'adaptation et de formation professionnelle à l'intérieur de l'entreprise.

Ne demande qu'à se perfectionner.

● LES PROFESSEURS : admettent en général que leurs élèves savent des tas de choses, mais connaissent souvent mal le français, ou la géographie (au niveau du brevet élémentaire, on voit des élèves mettre le Pakistan dans les Pyrénées, et poster des lettres rue Sadique-Arnot) et qu'il leur faudra beaucoup travailler pour devenir de bonnes professionnelles.

Les chiffres sont d'ailleurs éloquents et montrent bien que trop de jeunes filles sont encore mal ou incomplètement préparées à leur travail futur. Sur environ 100.000 élèves inscrits dans les divers établissements préparant aux emplois de bureau, une minorité chaque année obtient les diplômes de fin d'étude.

Examens	*Candidats présentés*	*candidats reçus*
C.A.P. emplois de bureau	57.336	30.204
B.E.C. 1ᵉʳ degré (toutes options)	16.290	6.865
B.E.C. 2ᵉ degré (toutes options)	3.079	1.964
Brevets de techniciens du secrétariat (1958)	457	212

(Statistiques de 1957, communiquées par le C.E.R.DE.T., 41, rue Gay-Lussac.)

Il est juste d'ajouter que le niveau de l'enseignement technique est un niveau élevé, et qu'un certain nombre de celles qui n'auront pas été reçues donneront cependant toute satisfaction à l'employeur. Mais combien d'autres, en revanche, se seront contentées d'une formation ultra-rapide qui leur vaudra bien des déboires.

Le secrétariat est donc un métier, complexe, difficile, qui réclame des hommes et des femmes capables de s'adapter vite à des situations et des outillages nouveaux. C'est un métier intéressant, comportant des reponsabilités, convenant parfaitement au tempérament féminin, dont les nombreuses spécialisations peuvent attirer aujourd'hui les esprits les plus divers.

La formation

Pour parvenir à une véritable qualification, plusieurs voies sont ouvertes, à tous les niveaux.

● FINS D'ÉTUDES PRIMAIRES OU FIN DE 5ᵉ :

— Entrée au centre d'apprentissage section commerciale ; à Paris et dans

→

quelques grandes villes, sur concours ; ailleurs avec le C.E.P. Il existe de nombreuses écoles privées. L'enseignement est un enseignement court sanctionné par le C.A.P. (certificat d'aptitude professionnelle).

— Entrée en 4ᵉ de cours complémentaire commercial, de collège technique ou d'école nationale professionnelle (recrutement sur concours). L'enseignement vise à former des techni[illegible] du secrétariat. Prépare au C.A.P. [illegible]is aussi au brevet d'enseigne[illegible]ommercial complet (B.E.C.) en 5 [illegible] d'études au minimum.

● **Fin de 3ᵉ ou B.E.P.C. :**

— Entrée (sur concours) en seconde de collège technique, d'école nationale professionnelle. Les très bonnes élèves parviennent au B.E.C. 1ᵉʳ degré en deux ans.

— Entrée dans une école privée (les frais de scolarité avoisinent en général environ 1.200 N.F. par an).

● **Avec le baccalauréat :**

— Entrée dans les classes de formation de techniciens du secrétariat des écoles nationales professionnelles des collèges techniques, des sections techniques du second degré sur concours, parfois sur titres. Assez rares il y a quelques années, ces sections sont aujourd'hui plus nombreuses ; on en trouve notamment à Lille, Lyon, Bourges, Creil, Marseille, Bordeaux, Besançon, Metz, Strasbourg, Toulouse, etc. Normalement cette formation conduit en 2 ans à l'obtention du brevet de technicien (une mention complémentaire secrétariat de direction peut être ensuite obtenue).

— Entrée dans une école privée.

— Hautes études commerciales, jeunes filles (concours d'entrée chaque année fin septembre).

● **Pour les vocations tardives :**

Il existe de trop rares centres de formation professionnelle des adultes qui rendent de grands services :

— Au niveau brevet : formation en 6 mois de sténodactylo corespondancière (âge 17 à 35 ans) avec enseignement intensif du français et 8 heures de travail effectif par jour.

Formation en 6 mois de dactylo facturière (âge de 35 à 45 ans).

— au niveau du bac ou du brevet supérieur : formation en 8 mois à mi-temps de la dactylo-correspondancière (âge limite 45 ans).

— au niveau licence (titulaires de licences droit, langues, ou équivalent et capacitaires en droit).

Formation en 9 mois à temps complet de secrétaires de direction.

● **Pour les isolées** : Celles qui travaillent déjà pourront naturellement bénéficier de cours par correspondance ; le Centre national d'enseignement par correspondance 60, boulevard du Lycée à Vanves, prépare notamment au C.A.P. de sténodactylo et d'aide-comptable, au B.E.C. 1ᵉʳ et 2ᵉ degré, au brevet de technicien du secrétariat.

Les salaires

Naturellement les rémunérations des secrétaires varient beaucoup suivant les qualifications... et les branches d'activité (tout le monde sait

POUR IMPRESSIONNER LE DIRECTEUR

SOLLICITER un emploi, en général, et de secrétaire, en particulier, n'est jamais un « métier » agréable. Il faut plaire, vite et bien, à un patron dont le sens critique est évidemment exacerbé, se montrer au mieux de sa forme quand la timidité est à son paroxysme.

Pour venir en aide aux « postulantes » néophytes, Mme Express a dressé une liste de ce qu'il faudrait faire, et surtout ne pas faire, pour impressionner favorablement les « M. Le Directeur » ou les « M. Le Chef du Personnel ».

CE QU'IL FAUT FAIRE :

● Se conformer très exactement à l'annonce (si l'on répond à une annonce). Envoyer un curriculum vitæ complet, manuscrit si cette clause est spécifiée, la graphologie étant à la mode.

● Arriver, très, à l'heure au rendez-vous fixé.

● Y arriver seule (sans petite « copine », sans enfants, sans maman).

● Etre habillée correctement, et avant tout proprement.

● Se munir d'un stylo et d'un carnet de notes.

● Enlever ses lunettes de soleil (s'il y a du soleil).

● Mettre ses lunettes (si l'on est myope). Rien de plus déshonorant que de trébucher sur le tapis en entrant ou de sortir par le placard, à l'issue de l'entrevue.

● Attendre que le patron : tende la main, fasse signe de s'asseoir, pose une question.

● Surveiller ses mains ; pas d'ongles rongés, pas de vernis écaillé, pas de craquements arthritiques et ostentatoires (même en cas d'extrême nervosité).

● Avoir un mouchoir (le trac donne envie de renifler).

● Si un essai immédiat de dactylographie est exigé, ne pas être prise de panique. Se mettre à l'aise, enlever son manteau, ou sa veste (et évidemment ses gants), s'installer confortablement et ne pas craindre de se renseigner sur le fonctionnement de la machine.

● Se documenter *avant* sur les tarifs en vigueur ; si la proposition de salaire semble insuffisante, avoir le courage de le dire. Se sous-estimer n'est pas une qualité.

CE QU'IL NE FAUT PAS FAIRE :

● Raconter sa vie. Ne tomber ni dans le style « Deux Orphelines » : *« J'ai trois personnes à nourrir, je vous en supplie, j'ai eu des malheurs... »*, ni dans le genre XVIᵉ arrondissement : *« Vous savez, moi, je travaille pour arrondir mon argent de poche et pour payer mon essence... »*

● S'affubler d'une jupe trop étroite et d'un décolleté suggestif.

● Croiser haut les jambes ou poser ses pieds « en dedans », deux « signes » contraires mais également négatifs.

● Se parfumer outrageusement.

● Allumer une cigarette sans y avoir été invitée.

● Sortir tous ses bijoux (vrais ou faux).

● Arriver avec une multitude de paquets (filet à provisions, bouquet de fleurs...).

● Se doper avant l'entretien (café, « petit verre », maxiton ou autre).

● Critiquer agressivement la maison que l'on vient de quitter.

● Regarder l'heure pendant l'entretien.

● Ponctuer toutes ses phrases de « oui, Monsieur le Directeur. Non, Monsieur le Directeur » ; « Monsieur », suffit amplement.

● Employer des mots d'argot ou des formules familières, du genre : *« O.K., ça marche, je m'en fous... »*

● Se montrer indiscrète et loucher ostensiblement sur la photo placée à côté du sous-main du directeur : *« C'est votre fille ?... »*

● Tripoter les bibelots qui se trouvent sur le bureau, jouer avec la règle (et la laisser tomber).

● Fouiller frénétiquement dans son sac pour dénicher un stylo, ne pas le trouver et finalement emprunter celui de l'employeur... éventuel.

● Tricher sur son âge.

● Bluffer sur sa « force » de frappe ou sa vélocité sténographique — le premier test aura raison de ces mensonges... inutiles.

DONNEZ LUI LE BRAS

IL n'y a aucune raison pour donner le bras à n'importe qui... Ce principe étant bien ancré au cœur de chaque femme, elle met le plus grand soin à choisir son sac à main, auquel elle doit donner le bras chaque jour.

Psychologiquement, le sac est une véritable projection de la personnalité féminine parce que :

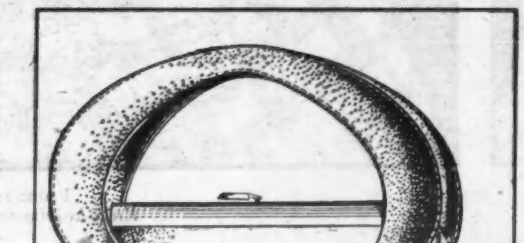
1) Une femme veut être fière de son sac, symbole de son élégance.

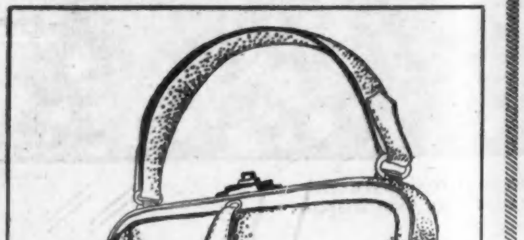
2) Le sac est une sorte de souffre-douleur sur lequel les femmes se vengent de leurs multiples occupations : il est souvent rempli à éclater, ce qui n'est d'ailleurs pas recommandé pour la santé du sac. Son fermoir est manipulé un nombre de fois incalculable chaque jour ; et il sort par tous les temps.

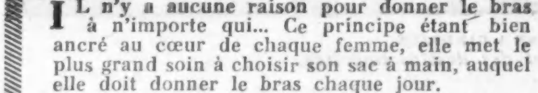
3) Dans son sac, une femme porte (et cache) tous ses petits trésors.

Une révolution : le « Véripor »

En fait, le sac doit être :







● de belle qualité, nouveau et pas fragile : grâce à une nouvelle peausserie, le « Véripor », que vient de mettre au point un des plus importants tanneurs français, les Tanneries de Pont-Evêque, déjà créatrices l'an dernier de la « Marcassine » pour les chaussures.

C'est une véritable révolution dans le domaine de la tannerie : pour la première fois on a obtenu le « grain porc » dans des teintes même les plus claires, aussi variées que celles de l'agneau ou du box.

● Le « Véripor » est lavable, il peut donc être choisi en couleur « tendre ».

● Les Galeries Lafayette se sont assuré l'exclusivité de plusieurs des modèles réalisés dans cette peausserie par les Etablissements Dofan, le plus grand fabricant français. Or, chacun sait que les Galeries Lafayette vendent des produits de classe, toujours le meilleur marché possible.

Tanneries de Pont-Evêque + Dofan + Galeries Lafayette = la garantie maximum pour un sac de qualité.

Dofan est la première marque française : de ses usines de Paris et de Grenoble (plus de 700 ouvriers qui travaillent avec le « fini » des artisans car on ne fabrique pas un sac comme on tourne des boulons) sortent de 3000 à 3500 sacs par jour.

Grâce à cette production de qualité, Dofan vend aussi bien en France qu'aux U.S.A., en Allemagne, au Canada, en Suisse, dans les pays nordiques, etc.

Voici trois modèles particulièrement réussis (et choisis parmi beaucoup d'autres) qui existent dans les coloris de l'automne 1960 : mouette, dune, chanterelle, whisky, porto, saule et blanc.

— A BAVOLET : modèle habillé, trois grandes poches dont une avec fermeture à glissière et poche intérieure. Doublure ottoman gris (dessin n° 1).

— A DOUBLE POIGNÉE : modèle en largeur, fermoir doré prolongé tout le long du sac, trois poches intérieures. Doublure peau ton sur ton (dessin n° 2).

— A POIGNÉE CLASSIQUE : modèle rectangulaire, fermoir doré à « poussoir » et tirette. Trois poches intérieures. Doublure peau ton sur ton (dessin n° 3).

(COMMUNIQUÉ.)

que le pétrole paie mieux que la métallurgie). Dans le secteur privé, une sténodactylo correspondancière débute aux environs de 450 N.F. par mois. La connaissance effective de langues vivantes permet de prétendre dès le départ à des situations améliorées (l'anglais, l'allemand actuellement très demandé, demeurent les langues les plus prisées).

Une secrétaire de direction qualifiée débute aux environ de 600, 700 N.F., mais elle peut atteindre rapidement si elle est capable 800 à 1.000 N.F. par mois. Pour une entreprise de petite ou de moyenne importance, bien payer une excellente secrétaire c'est faire le meilleur des investissements.

Les spécialisations

Enfin, dans cette profession aux multiples visages, les nombreuses spécialisations existant aujourd'hui permettent aux esprits les plus divers de donner leur maximum :

— Secrétaires de direction, traductrices, pour les fortes en langues.

— Secrétaires de direction juridiques pour les amateurs de droit.

— Secrétaires commerciales.

— Secrétaires médicales (pour les titulaires du brevet d'enseignement social).

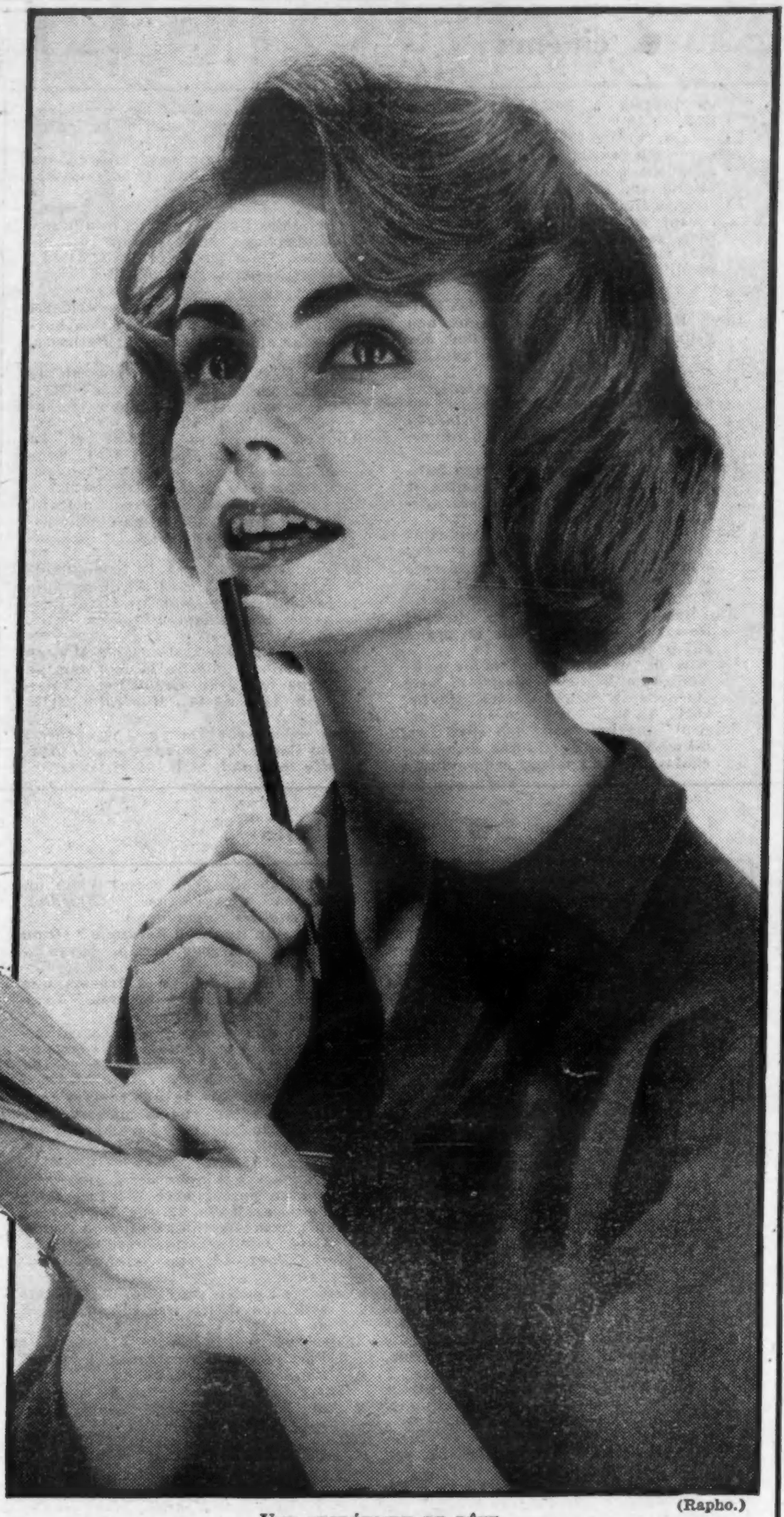
— Sténotypistes pour les très rapides.

— Assistantes d'ingénieurs pour les scientifiques (préparation en 2 ans à partir du bac math-élém., en 3 ans à partir du bac sciences expérimentales).

— Secrétaires volantes, payées à l'heure, pour celles qui aiment le changement, ont l'esprit rapide et préfèrent les « coups de feu » au travail trop réguliers.

— Hôtesses d'accueil pour les dynamiques, certaines écoles ont une section spéciale où l'on apprend à ces charmantes personnes à allier sourire et efficacité.

Au fait, ne serait-ce pas là ce qu'on attend de toute secrétaire ?



(Rapho.)

UNE SECRÉTAIRE DE RÊVE.
Se sous-estimer n'est pas une qualité.

SANTÉ

Travail et maternité

● Une mère célibataire sur quatre a un enfant prématuré.

« *LE poids de l'enfant d'une femme qui s'est reposée deux ou trois mois durant sa grossesse est supérieur d'au moins 300 grammes à celui de l'enfant d'une femme qui a travaillé debout jusqu'à son accouchement.* »

Cette phrase est extraite d'une note présentée par le professeur Pinard à la Faculté de Médecine le 26 novembre 1895. On voit que le problème de l'influence sur la grossesse de l'activité professionnelle de la femme enceinte préoccupe depuis longtemps les obstétriciens. Il vient d'être repris de façon rigoureuse dans la « Revue d'Hygiène et de Médecine sociale ». Il ressort de l'enquête réalisée par deux grands spécialistes dans les services d'une grande maternité parisienne que *le travail de la femme enceinte est une cause incontestable de prématurité.*

Il convient de préciser au départ que :

1° On considère comme prématuré, un nouveau-né pesant 2,5 kg ou moins de ce poids.

2° Ne sont retenus que les cas de prématurité qui n'ont pas de cause médicale (par exemple affection aiguë ou chronique pendant la gestation, incompatibilité rhésus, toxémies gravidiques, obésité, diabète, etc.) où la femme met au monde un enfant inférieur à la normale sans qu'on puisse en trouver les raisons ni dans ses antécédents ni dans son état de santé.

Ceci posé, les principales conclusions des enquêteurs sont les suivantes :

● DAVANTAGE DE PRÉMATURÉS CHEZ LES TRAVAILLEUSES : Les chiffres globaux de l'enquête mettent en évidence un taux de 8,8 % d'enfants prématurés chez la femme qui travaille contre 5,1 % chez la femme sans profession.

● LE TRAVAIL DEBOUT EST LE GRAND RESPONSABLE : Le pourcentage de prématurés croît avec le temps de travail au cours de la grossesse. Chez les femmes n'ayant travaillé que pendant les six premiers mois : 18 % (24 % dans une enquête anglaise) ; ce chiffre augmente de plus de la moitié pour les femmes qui prolongent leurs activités au-delà du sixième mois : 40 % (42 % pour les auteurs anglais).

Le travail debout est dans ce cas le grand responsable de la prématurité (69 %).

● DAVANTAGE D'AVORTEMENTS : Les avortements représentent, quelle qu'en soit la cause, un pourcentage plus important chez la femme qui travaille.

Travailleuses : 10,09 %, contre sans profession : 8,5 %. Le maximum d'accidents se situe à la troisième grossesse chez les femmes qui travaillent et à la quatrième chez les femmes sans profession.

● SALAIRES ET ÉLOIGNEMENT : Les accidents de prématurité sont plus fréquents chez la femme qui travaille avec un petit salaire et chez celles qui habitent loin de leur lieu de travail et sont obligées d'emprunter quotidiennement des moyens de transport, train, autobus, métro.

● LES MÈRES CÉLIBATAIRES SONT LES PLUS DÉFAVORISÉES : Comme le simple bon sens permet de s'y attendre, on trouve le plus fort pourcentage de prématurés chez les femmes célibataires qui travaillent (outre la fatigue physique et le salaire unique souvent insuffisant, il semble selon une enquête d'auteurs italiens, intitulée : « Causes Psychiques de l'Accouchement Prématuré », que l'inquiétude due à leur position sociale anormale joue un rôle important dans les accidents à la naissance). Quoi qu'il en soit, chez les mères célibataires — qui représentent 19,6 % de l'ensemble des femmes ayant une activité professionnelle — le chiffre des prématurés est de : 29,5 % à la première grossesse, 20 % à la deuxième grossesse, 25 % à la troisième.

Il est bien évident que la femme célibataire qui travaille représente l'élément le plus défavorisé de toutes les femmes exerçant une activité professionnelle, car elle réunit toutes les conditions défavorables au bon déroulement d'une grossesse : inquiétude, chagrin, fatigue, souci, ressources et confort souvent insuffisants. C'est l'exemple extrême d'un phénomène général : la fatigue de la femme enceinte retentit sur l'enfant qu'elle porte.

HAUSSMANN COATS
SOLDE
ses
Manteaux, Tailleurs, Imperméables
Vêtements de peau, Robes, etc.
Jeudi 16 et jours suivants
109, boul. Haussmann
(Saint-Augustin) ANJ. 15-35

E Oxeda
recherche beaux bijoux
anciens et modernes
et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPERA : 65-68 - RICHELIEU : 81-80

FUTURES MAMANS
chez
Maman Boutique
8, rue Chauveau-Lagarde
(place de la Madeleine) - ANJ. 32-58
Des modèles jeunes et seyants dans des tissus couture
Parking gratuit - Ouvert sans interruption de 10 h. à 19 h. sauf lundi

Ellion
ENSEMBLES
SACS ET CHAUSSURES
VOYAGE
61, Avenue Victor-Hugo
Paris - Klé. 08-49.

MESDAMES... MESSIEURS
Créateur de la Retouche
SILHOUETTE-SERVICE
49, rue de la Victoire - TRI. 14-82
remet vos anciens vêtements au goût du jour
Rayon messieurs

POLOS ET CHEMISES 1960
en alpaga
ERAM

A voir, à écouter, à savoir

● cinéma

NOUVEAU

L'Amérique insolite : vue par la caméra indiscrète de François Reichenbach. (Voir p. 39.) (*Marivaux*, RIC. 83-90 ; *Colisée*, ELY. 29-46.)

Temps sans pitié : d'un metteur en scène dont on parle beaucoup, Joseph Losey, une tragédie policière à la fois brutale et subtile. Se garder des courts métrages. (Voir p. 39.) (*Cinéma d'Essai-Caumartin*, OPE. 81-50.)

Dialogue des carmélites : le martyre de 16 religieuses pendant la Révolution. Le texte original de Bernanos fidèlement porté à l'écran. (*Richelieu - Gaumont*, GUT. 56-70 ; *Ambassade*, ELY. 19-08.)

Les Jeux de l'amour : charmante et gaie, une comédie française de rythme américain. (*Vivienne*, GUT. 41-39 ; *Balzac*, ELY. 52-70 ; *Helder*, PRO. 11-24 ; *Scala*, PRO. 40-00.)

Jamais le dimanche : une comédie tournée en Grèce par Jules Dassin, avec Melina Mercouri, prix d'interprétation à Cannes. (*Avenue*, ELY. 49-34 ; *Lord-Byron*, BAL. 04-22.)

Moderato Cantabile : Madame Bovary 1960. Le roman de Marguerite Duras porté à l'écran par Peter Brook, avec Jeanne Moreau, prix d'interprétation à Cannes. (*Vendôme*, OPE. 97-52 ; *Studio Prblicis*, BAL. 76-23 ; *Marbeuf*, BAL. 47-19.)

Mines de rien : pour les amateurs de burlesque, un W. C. Fieids inédit. Et deux excellents courts métrages : un « Woody Woodpecker » et « Trêve jusqu'à 5 heures ». (*Pagode*, INV. 12-15.)

La Dolce Vita : le nouveau Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument. (*Marignan*, ELY. 92-82.)

La Grande Guerre : celle de 1914. Décevant pour un Lion d'Or de Venise, mais l'œil et la main d'un vrai metteur en scène : Mario Monicelli. (*Plaza*, OPE. 74-55.)

RECENT

Come Back Africa : vécue sous nos yeux, la tragique condition des Noirs d'Afrique du Sud. (*Studio 28*, MON. 36-07.)

A bout de souffle : le romantisme désespéré de l'époque traité par un jeune metteur en scène. (*Cinévog Saint-Lazare*, TRI. 77-44 ; *Miramar*, DAN. 41-02.)

Jazz a New Port : un reportage étincelant sur un festival réunissant les plus grands noms du jazz. (*Ciné-Panthéon*, ODE. 15-04.)

Soudain l'été dernier : du Grand-Guignol intellectuel. Une histoire extravagante contée par Tennessee Williams et Joseph L. Mankiewicz. (*Calypso*, GAL. 10-68.)

Rio Bravo : un western de Howard Hawks qui vous emporte au grand galop. (*Floride*, PRO. 63-40.)

La soif du mal : sur un thème policier, Orson Welles orchestre la lutte éternelle du Bien et du Mal. (*Celtic*, ODE. 47-62.)

Johnny Guitare : pour les amateurs, un western déjà classique, signé Nicholas Ray. Au même programme : **Marty :** le boucher de Brooklyn, néoréalisme à l'américaine. (*Studio Parnasse*, DAN. 58-00.)

Ordet : évoqué par Carl Dreyer, un miracle de la foi. (*Noctambules*, ODE. 42-34.)

Du rififi chez les hommes : tourné par Jules Dassin, le plus minutieux cambriolage de l'histoire du cinéma. (*Quartier-Latin*, DAN. 84-65 ; *Montparnasse*, DAN. 65-13.)

ANCIEN

La Grande Epoque : l'âge d'or du burlesque américain. (*Studio Parnasse*, DAN. 58-00.)

Citizen Kane : en version intégrale, le chef-d'œuvre d'Orson Welles (1941), qui a bouleversé le cinéma. (*Bonaparte*, DAN. 12-12.)

Rashomon : quatre témoins et un crime. Le film qui, en 1951, nous fit connaître le cinéma japonais. (*Studio de l'Etoile*, ETO. 19-93.)

L'inconnu du Nord-Express : un train, deux hommes, un crime et un suspense signé Hitchcock. (*Champollion*, ODE. 51-60.)

Belles de nuit : sous la baguette de René Clair, Gérard Philipe, Gina Lollobrigida et Martine Carol. (*Cinéma des Champs-Elysées*, ELY. 61-70.)

Remorques : le couple Gabin-Morgan dans un drame de la mer mis en scène par Jean Grémillon. (*Ranelagh*, AUT. 64-44 ; *Montcalm*, MON. 82-12.)

Vous ne l'emporterez pas avec vous : un Capra de la bonne époque. (*Studio Bertrand*, SUF. 64-66.)

● théâtre

Bertolt Brecht, par le Berliner Ensemble : « Vie de Galilée », les vendredi 17, samedi 18. — « Mère Courage », le lundi 20. (*Théâtre des Nations.*) (Des écouteurs diffusant une traduction simultanée sont disponibles au théâtre Sarah-Bernhardt.)

Le Balcon : dans une « maison d'illusions », le magicien Jean Genet. (*Gymnase.*)

Le Jeu de l'Amour et du Hasard : l'éternelle jeunesse de Marivaux. Un spectacle frais comme un jeu, tendre comme l'amour. (*Athénée.*)

Chateau en Suède : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre. Une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier.*)

Les Trois Sœurs : le chef-d'œuvre de Tchékov, admirablement servi par Sacha Pitoëff. (*Mathurins.*)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis « Le Mal court ». (*La Bruyère.*)

● télévision

Jeudi 16 juin, a 22 h. 10 : « En français dans le texte », une émission de Louis Pauwels, Jacques Mousseau et Jean Feller ; au sommaire : Pierre Daninos donne sa définition de l'humour, Léo Ferré parle de la poésie et de la chanson, etc.

Vendredi 17 juin, a 22 h. 5 : « Les secrets des chefs-d'œuvre », une émission de Madeleine Hours, présentée par Jean Thévenot. Le Retable de Besançon (1350) « illustrera » l'un des aspects les plus importants du rôle du laboratoire du musée du Louvre : la préservation et la restauration des chefs-d'œuvre.

Samedi 18 juin, a 21 h. 20 : « Le Bataillon du Ciel » (1re époque). Le film d'Alexandre Esway (scénario et dialogues de Joseph Kessel) retrace l'épopée d'un commando de parachutistes des Forces Françaises Libres. Avec Pierre Blanchar, René Lefevre, Raymond Bussière, etc.

Dimanche 19 juin, a 17 h. 20 : « Le Bataillon du Ciel » (2e époque).

Dimanche 19 juin, a 19 h. : « Concert » de l'Orchestre National de la R.T.F. placé sous la direction de Maurice Le Roux. Au programme : « Sérénade » de Darius Milhaud et « Prélude à la mort d'Isolde » de Wagner. Réalisation : Jean-Paul Carrère.

Dimanche 19 juin, a 20 h. 50 : « Liberty Bar », d'après le roman de Georges Simenon. Le commissaire Maigret fait son entrée à la Télévision avec Louis Arbessier, Mathilde Casadesus, Yves Barsacq, etc. Réalisation : Jean-Marie Coldefy.

Lundi 20 juin, a 20 h. 35 : « Noix de coco », un film de Jean Boyer, d'après la comédie de Marcel Achard, avec Raimu, Michel Simon, Marie Bell, etc.

Mardi 21 juin, a 20 h. 35 : « Les cinq dernières minutes », l'émission policière de Claude Loursais, avec Raymond Souplex dans le rôle de l'inspecteur Bourrel, et Elina Labourdette, Anna Gaylor, Raymond Gerôme, Blanchette Brunoy, etc.

● festivals

Nuits de Bourgogne : comme chaque année depuis six ans, une importante série de manifestations artistiques se déroulent depuis le 10 juin et jusqu'au 20 août dans les principales « cités » bourguignonnes. (*Dijon, Autun, Vézelay, Châteauneuf, Beaune, etc.*)

Samedi 18 juin, a 21 h. 15 : « Barbe-Rouge », de Michel Parent, avec Jean Le Poulain, Hélène Sauvaneix, Madeleine Chervanne, etc. Mise en scène de René Clermont. (*Cour de Bar du Palais Ducal de Dijon.*)

Pendant toute la durée du festival, exposition, à l'église Saint-Philibert de Dijon, des toiles monumentales d'Yves Corbassière.

Ce supplément pratique a été réalisé par :

Christiane Collange

avec la collaboration de :

Nicole Béhar, Jean-François Chabrun, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Suzanne Havas, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Paulette Krauss, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

Mmé Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

● expositions

Poussin : le plus grand peintre français d'avant le XIXe siècle. (*Musée du Louvre, entrée porte Denon.*)

Réserves : sept salles bourrées jusqu'au plafond de chefs-d'œuvre jusqu'alors gardés dans les greniers. (*Musée du Louvre, entrée près de Saint-Germain-l'Auxerrois.*)

Degas : le maître à danser de l'impressionnisme. (*Durand-Ruel, 37, avenue de Friedland.*)

Rouault : vue générale sur les « paysages mystiques » de cet immense peintre. (*Creuzevault, 9, av. Matignon.*)

Laurens : à portée de la main, les œuvres d'un des plus grands sculpteurs et dessinateurs de ce temps. (*Claude Bernard, 5, rue des Beaux-Arts.*)

Maitres provençaux du XIXe siècle : une époque qui est aussi une région de l'esprit. (*Lespert, 22, rue Royale.*)

Peinture naive : anthologie du douanier Rousseau à nos jours. (*Maison de la Pensée, 2, r. de l'Elysée.*)

Adam : bronzes et dessins, les formes du monde moderne. (*La Hune, 170, boulevard Saint-Germain.*)

Andreia : à la frontière de l'abstrait et du réalisme, une écriture épique. (*Bosc, 6, avenue Delcassé.*)

Bultman : le charme des forêts vierges à l'état brut. (*Stadler, 51, rue de Seine.*)

Caly : poésie du décorativisme. (*Bonaparte, 15, rue Bonaparte.*)

Cardinali : un nouveau venu d'Italie dont on reparlera. (*Anfora, 15, rue Saint-Louis-en-l'Ile.*)

Debré : le meilleur, sans doute, des jeunes pour qui la peinture est un idéal absolu, sans cesser d'être un moyen d'expression. (*Knœdler, 22, rue des Capucines.*)

Doucet : un Bonnard héroïque ? (*Dina Vierny, 36, rue Jacob, jusqu'au 20 juin.*)

Gallet : le monde vu à travers une grille de couleurs tendres. (*Badinier, 1 rue Laffitte.*)

Kœnig : une réussite très exceptionnelle dans le domaine du « lyrisme de l'étendue ». (*Arnaud, 34, rue du Four.*)

Laubiès : dix ans de néo-romantisme. (*Schœller, 31, rue Miromesnil.*)

Lepape : magie du « trompe-l'œil ». (*Péristyle, 45, rue La Boétie, jusqu'au 18 juin.*)

Lersy : des « symphonies » picturales qui se posent avec élégance dans l'espace. (*Motte, 22, rue Bonaparte.*)

Paklikowska-Winnicka : quand la matière crée ses propres paysages. (*Lambert, 14, rue Saint-Louis-en-l'Ile.*)

Vemaere : poésie de l'impressionnisme sentimental. (*Quatre saisons, 59, r. de Grenelle.*)

Zao Wou-Ki : la Chine à l'heure de Paris. (*Galerie de France, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.*)

Zack : tard venu à l'art dit « informel », il y excelle cependant. (*Massol, 12, rue La Boétie.*)

Zora Staack : un certain « cubisme » libéré » donne à ses tableaux la grâce et la solidité des compositions heureusement humanisées. (*Galerie Hautefeuille, 3, rue Hautefeuille.*)

Peinture actuelle : excellent panorama présenté à l'occasion de l'ouverture d'une nouvelle galerie. (*Le Fleuve, 91, avenue de l'Opéra.*)

ANDRE WEIL
26, avenue Matignon
BRASILIER
17 au 30 juin

GALERIE LOUISE LEIRIS
PICASSO
45 Gravures sur linoléum
15 juin au 13 juillet

GALERIE DE L'ODEON
11, rue de l'Odéon
LERICHE
17 au 30 juin

GALERIE DINA VIERNY
36, rue Jacob — PARIS (6e) — LITtré 23-18
DOUCET
PEINTURES RECENTES

Galerie Internationale d'Art contemporain
253, rue Saint-Honoré
POMPES ET SUPPLICES
dans l'ancienne France par
MATHIEU

GALERIE ARNAUD
J. F. KOENIG
JUIN
34, rue du Four

LA DEMEURE - 30, rue Cambacérès
C. d'ESTIENNE
TAPISSERIES
Ardoises gravées et dessins - 8-26 juin

Peintres du XXème Siècle
Directeur : Léon AYMONIER
162, Boulevard Haussmann - PARIS (8e) — WAG. 35-69
Exposition
lucien génin
Du 10 au 30 Juin 1960

GALERIE CHARPENTIER
DUNOYER de SEGONZAC
Exposition interrompue pendant les ventes publiques
Réouverture le samedi 25 juin
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

GALERIE BEAUVAU
FRAGONARD
ET LES MAITRES ITALIENS
CINQUANTE-QUATRE DESSINS INEDITS DES ANNEES 1760-61
AU PROFIT DE LA SOCIETE DE L'HISTOIRE DE L'ART FRANÇAIS
15 juin-1er juillet - 6, rue des Saussaies (près pl. Beauvau)

LE JOUR LE PLUS LONG DU SIÈCLE

EXCLUSIF

(Les secrets de l'opération Overlord)

Derrière l'inextricable jungle de défenses bétonnées et de champs de mines du Mur de l'Atlantique, plus d'un demi-million de soldats allemands puissamment retranchés, sous les ordres du feld-maréchal Erwin Rommel, attendent l'assaut allié.

Rommel a noté dans son journal : « La guerre sera gagnée ou perdue sur ces plages... et les premières vingt-quatre heures seront décisives. Ce sera, pour les Alliés comme pour l'Allemagne, le jour le plus long. »

Le 1er juin 1944, les services de renseignements allemands captent la première partie d'un message qui doit avertir la Résistance française d'un débarquement prochain. Rommel juge, cependant, que les Alliés n'attaqueront pas avant deux ou trois semaines. Le matin du 4 juin, il part en permission pour l'Allemagne voir Hitler.

La colossale opération Overlord, dans le secret de l'état-major allié à Londres, est sur le point de démarrer.

« L'Express » publie, en exclusivité, le récit extraordinaire de ces 24 heures historiques, établi après dix ans de recherches par le journaliste américain Cornelius Ryan. « Le jour le plus long » paraîtra en juillet aux éditions Robert Laffont. Le producteur Raoul J. Levy a acquis les droits cinématographiques du livre pour réaliser un film qui sera tourné à partir du mois de mars 1961 avec la coopération des gouvernements français, anglais et américain.

(Holmès.)

WINSTON CHURCHILL ET DWIGHT EISENHOWER APRÈS UNE CONFÉRENCE DE TRAVAIL.
« Je n'aime pas ça, mais voilà... nous n'avons pas le choix. »

LE capitaine de frégate George D. Hoffman qui, à 33 ans, commandait le destroyer « USS Corry », contemplait à la jumelle l'interminable colonne de navires qui labouraient régulièrement les eaux de la Manche, derrière lui. Il lui paraissait invraisemblable qu'ils fussent déjà parvenus si loin sans avoir essuyé la moindre attaque. Ils étaient à l'heure et suivaient la route prévue. Le convoi avançait lentement, à moins de quatre nœuds, suivant une route sinueuse, et avait couvert plus de quatre-vingts milles depuis l'appareillage de Portsmouth, la nuit précédente. Mais à présent, Hoffman s'attendait à du vilain, d'une minute à l'autre, attaque aérienne ou sous-marine, ou les deux à la fois.

Vous en êtes sûr ?

Hoffman admirait le spectacle. Evaluant les intervalles entre les navires et en connaissant le nombre, il calcula que la queue de ce défilé fantastique devait encore se trouver en Angleterre, dans la rade de Plymouth.

Et il existait bien d'autres convois semblables. Des dizaines d'autres devaient avoir appareillé en même temps que celui-ci, ou quitteraient l'Angleterre ce jour-là. Dans la nuit, ils convergeraient vers l'estuaire de la Seine. Au matin, une incroyable flotte de cinq mille navires paraîtrait au large des plages de Normandie.

Le commandant du « Corry » avait espéré voir d'autres convois à ses côtés, ce matin-là, mais la Manche semblait lui appartenir. Cependant, il ne s'inquiétait pas. Dans les parages, tout près, supposait-il, d'autres convois de la Force U ou de la Force O, se dirigeaient aussi vers la Normandie.

Soudain, sur la passerelle, le téléphone sonna. Un des officiers de pont tendit le bras mais Hoffman, qui était plus près de l'appareil, décrocha. Il écouta quelques instants, puis demanda :

— Vous en êtes sûr ? Le message a-t-il été répété ?

Hoffman écouta encore un peu, puis raccrocha. Incroyable : le convoi tout entier devait regagner l'Angleterre — et sans raison donnée. Que se passait-il ? Le débarquement était-il annulé ?

Comme il se trouvait en tête, Hoffman avait d'abord à s'occuper des dragueurs à plusieurs milles devant lui. Il ne pouvait les contacter par radio, puisque le silence absolu était prescrit.

— En avant toute ! commanda-t-il. Rejoignez les dragueurs ! Armez le projecteur !

Tandis que le « Corry » augmentait de vitesse, Hoffman se retourna et vit derrière lui les destroyers changer de cap et évoluer sur les flancs du convoi. Puis, à grand renfort de signaux lumineux, ils s'attaquèrent à la tâche monumentale de faire virer le convoi cap pour cap. Soucieux, Hoffman se dit qu'ils se trouvaient dangereusement près des côtes de France — trente-huit milles à peine. Ne les avait-on pas déjà repérés ? Seul un miracle pouvait dissimuler la difficile évolution à l'attention de l'ennemi.

Des vagues de deux mètres

Dans l'immense bureau des opérations, au quartier général naval allié de Southwick House, aux environs de Portsmouth, on attendait le retour des convois.

La vaste salle, haute de plafond, tapissée de papier blanc et or, bourdonnait d'une intense activité. Une gigantesque carte de la Manche recouvrait tout un mur. A chaque instant, deux auxiliaires féminines, des WREN, juchées sur des escabeaux mobiles, changeaient de place sur la carte des petits repères colorés, marquant la position des navires qui faisaient demi-tour. Les convois devaient non seulement évoluer sous le nez de l'ennemi, et revenir à travers des eaux minées, mais faire face à un autre danger : le gros temps. Pour les lourds bâtiments chargés d'hommes et de matériel, lents et difficiles à manier, une tempête pouvait être désastreuse. La brise soufflait déjà

→

dans la Manche à plus de cinquante kilomètres-heure, la mer se creusait et les vagues atteignaient près de deux mètres. Et la météo annonçait une aggravation des conditions atmosphériques.

La carte révélait, de minute en minute, le retour ordonné des convois. De longues files de repères remontant la mer d'Irlande, s'aggloméraient au voisinage de l'île de Wight, s'entassaient dans les divers ports et bases navales de la côte sud-ouest d'Angleterre. Beaucoup mettraient certainement toute la journée pour regagner le port.

« Peau-Rouge sur le Missouri »

Le dimanche matin, dans la petite ville de Leatherhead, Surrey, un professeur de physique de cinquante-quatre ans, mince et fluet, promenait son chien. Leonard Sidney Dawe était un homme tranquille et discret, parfaitement inconnu, en dehors d'un petit cercle d'amis. Il jouissait cependant d'un vaste public qui dépassait de loin celui d'une vedette de cinéma. Tous les jours, près d'un million de lecteurs se débattaient avec le problème de mots croisés qu'il composait, avec son ami Melville Jones, un autre professeur, pour le « Daily Telegraph » de Londres.

Dawe aurait été stupéfait d'apprendre que, depuis le 2 mai, il faisait l'objet d'une enquête discrète et approfondie de la part du service de contre-espionnage de Scotland Yard, le M.I.5. Pendant un mois, ses problèmes avaient inquiété et terrifié bien des états-majors du haut commandement allié.

Quand il revint de sa promenade, deux hommes l'attendaient. Dawe, comme tout le monde, avait entendu parler du M.I.5, mais que pouvait-on bien lui vouloir ?

— *M. Dawe,* dit l'un d'eux dès le début de l'interrogatoire, *au cours du mois dernier, un certain nombre de mots-codes hautement confidentiels sont apparus dans les mots croisés du « Telegraph », des mots concernant une certaine opération alliée. Pouvez-nous nous dire ce qui vous a poussé à les utiliser — et où vous les avez obtenus ?*

Avant que Dawe, stupéfait, pût répondre, l'agent du M.I.5 tira une liste de sa poche et poursuivit :

— Nous aimerions particulièrement savoir comment vous en êtes venu à choisir ce mot.

Il posa son doigt sur la liste. La grille de compétition du « Telegraph », en date du 27 mai, comprenait la définition suivante (qui faisait allusion au mot précédent) : « *Mais ce puissant personnage en a parfois volé.* » Il faut croire que ces paroles obscures pouvaient être comprises des admirateurs de Dawe. La réponse, parue dans le « Telegraph » de l'avant-veille, 2 juin, était « *Overlord* » (haut seigneur féodal). Or, « *Overlord* » était l'appellation en code de tout le plan d'invasion alliée.

Dawe ne savait pas du tout de quelle opération ces hommes voulaient parler. Ces questions l'étonnèrent et l'indignèrent même. Il répondit qu'il ne pouvait pas expliquer pourquoi ni comment il avait choisi ce mot-là. Il fit remarquer que ce mot se retrouvait souvent dans les livres d'histoire.

Les deux agents du M.I.5 parcoururent leur liste, sous les yeux myopes du professeur ahuri. Dans le problème du 2 mai, la réponse à la définition : « *Un parmi 48* » (17 horizontal) était « *Utah* » (Etat d'Amérique du Nord). La réponse au 3 vertical, du 22 mai, « *Peau-Rouge sur le Missouri* », était « *Omaha* ».

Une erreur d'enveloppe

Le problème du 30 mai contenait cette définition (11 horizontal) : « *Suscite des révolutions de nursery* » et la réponse était «*Mulberry*» (Une célèbre ronde enfantine fait tourner les enfants autour du buisson de mûres, ou *mulberry-bush*). Or, « *Mulberry* » désignait en code deux ports artificiels qui devaient être mis en place au large des plages de débarquement. Et la solution du 15 vertical, dans le problème du 1er juin, « *Il partage son royaume avec Britannia* », était « *Neptune* », la désignation en code de l'ensemble des opérations navales du débarquement.

Dawe ne put donner aucune explication au choix de ces mots. D'ailleurs, fit-il observer, ces problèmes pouvaient avoir été composés six mois plus tôt. Existait-il une explication ? Dawe ne put en offrir qu'une : une série de coïncidences fantastiques.

Il y avait eu d'autres alertes terrifiantes. Trois mois plus tôt, à la poste centrale de Chicago, un gros paquet mal enveloppé s'était ouvert sur la table du tri, révélant une liasse de documents suspects. Douze postiers au moins purent en prendre connaissance : il s'agissait d'une opération baptisée « *Overlord* ».

Les agents du contre-espionnage envahirent la poste. On interrogea les trieurs, puis on leur enjoignit d'oublier ce qu'ils avaient vu. Ce fut ensuite le tour de la destinataire : une jeune fille parfaitement inoffensive. Elle fut incapable de dire pourquoi ces papiers lui étaient adressés mais elle reconnut l'écriture de l'étiquette ; c'était celle de son frère, un jeune sergent tout aussi inoffensif, appartenant au quartier général américain de Londres. Il s'était trompé d'enveloppe et avait envoyé le paquet par erreur à sa sœur.

Ce petit incident aurait pu prendre des proportions gigantesques, si l'état-major suprême des Alliés avait su que le service de renseignements allemand, l'Abwehr, avait déjà découvert la signification du mot-code « *Overlord* ». Un de ses agents, un Albanais nommé Dellio, plus connu sous le nom de Cicéron, avait fait parvenir le renseignement à Berlin en janvier. Au début, Cicéron avait appelé le plan « Overlock », mais il avait rectifié par la suite. Et Berlin avait toute confiance en Cicéron, qui travaillait comme valet de chambre à l'ambassade britannique en Turquie.

Mais Cicéron fut incapable de découvrir le grand secret d'Overlord : le lieu et la date du Jour D. Le secret fut si scrupuleusement gardé que, jusqu'à la fin d'avril, à peine quelques centaines d'officiers alliés le connurent.

Le cirque ambulant

Au fond d'un bois ruisselant de pluie, à trois kilomètres du Q.G. naval de Southwick House, l'Américain qui avait à prendre la grave décision de lancer l'attaque luttait avec son problème et tentait de se détendre dans sa roulotte modestement aménagée. Bien qu'il eût pu s'installer plus confortablement dans l'immense demeure de Southwick, Eisenhower avait refusé. Il voulait se rapprocher le plus possible des ports où ses troupes s'embarquaient. Quelques jours auparavant, il avait fait édifier un petit quartier général de campagne — quelques tentes pour son état-major réduit et plusieurs roulottes, dont la sienne, qu'il appelait son « cirque ambulant ».

La roulotte d'Eisenhower, une longue remorque basse ressemblant assez à un camion de déménagement, comportait trois petits cagibis, servant de chambre, de bureau et de petit salon. Il y avait en plus une minuscule cuisine, un petit standard téléphonique, des « commodités » à fosse chimique et une plate-forme arrière vitrée. Seule, sa chambre paraissait habitée. Elle était le reflet de sa personnalité. Il y avait une pile de romans du Far-West près de sa couchette et deux photos encadrées : celles de sa femme, Mamie, et de son fils de vingt et un ans, John, en uniforme de cadet de West Point.

De cette roulotte, Eisenhower commandait à près de trois millions de soldats alliés, dont plus de la moitié étaient américains : environ un million sept cent mille soldats, marins, aviateurs et gardes-côtes. Les forces britanniques et canadiennes atteignaient un million d'hommes et le reste était formé par les contingents de Français Libres, de Polonais, de Tchèques, de Belges, de Norvégiens et de Hollandais. Jamais, au cours de l'Histoire, un Américain n'avait commandé tant d'hommes appartenant à tant de nations diverses, ni assumé d'aussi lourdes responsabilités.

Dans la chambre d'Eisenhower, près de la couchette, il y avait trois appareils téléphoniques de première importance et de couleurs distinctes. Le rouge était réservé aux communications urgentes avec Washington, le vert était directement branché avec la résidence de Churchill au 10 Downing Street et le noir le mettait en communication avec son brillant chef d'état-major, le général Walter Bedell Smith, le Q.G. et les autres généraux du haut commandement allié.

Quatre mois plus tôt, dans la note qui lui accordait l'autorité suprême, les grands chefs d'état-major de Washington lui avaient détaillé sa mission en un seul paragraphe succinct : « *Vous débarquerez sur le continent européen et, en liaison avec les autres Nations Unies, engagerez des opérations pour atteindre le cœur de l'Allemagne et détruire ses forces armées...* »

Les préparatifs de ce débarquement sur lequel le monde entier comptait, duraient depuis plus d'un an.

Entreprise colossale ! Avant même que le plan eût pris sa forme définitive, un raz de marée incroyable d'hommes et de matériel déferla sur l'Angleterre. Il y eut bientôt tant de soldats américains dans les villes et les villages de Grande-Bretagne qu'ils dépassèrent en nombre les autochtones. Les cinémas, les hôtels, les restaurants, les « pubs » anglais furent envahis brusquement par des troupes venues de tous les Etats d'Amérique du Nord.

Une arme nouvelle : la fusée

Des terrains d'aviation poussèrent un peu partout. Pour une aussi importante offensive aérienne, cent soixante-trois bases supplémentaires durent être construites, si bien que cela devint un sujet de plaisanterie chez les aviateurs des 8e et 9e Forces aériennes qui prétendaient que l'on pouvait aller du nord au sud et de l'est à l'ouest de l'Angleterre sans même avoir besoin de décoller. Les ports étaient embouteillés. Une flotte de près de neuf cents navires commença de se rassembler, depuis les cuirassés jusqu'aux vedettes. Les convois arrivaient en si grand nombre qu'au printemps, ils avaient déjà apporté près de deux millions de tonnes de vivres et de matériel, au point que l'on dut poser deux cent cinquante kilomètres de nouveaux rails pour les transporter.

En mai, le sud de l'Angleterre ressemblait à un gigantesque arsenal. Des piles de munitions se dissimulaient dans les bois et les forêts. Sur les landes, capot contre pare-chocs, s'étiraient d'interminables files de véhicules, chars, half-tracks, automitrailleuses, autos blindées, camions, jeeps, ambulances... Il y en avait plus de cinquante mille. Les champs étaient couverts d'obusiers, de canons antiaériens, de monceaux de pièces détachées et de matériel préfabriqué, depuis les huttes Nissen jusqu'aux pistes d'atterrissage, de bulldozers et d'excavatrices. Les entrepôts regorgeaient de vivres, d'habillement et de médicaments, depuis les pilules contre le mal de mer jusqu'aux vingt-quatre mille lits d'hôpital. Mais le spectacle le plus impressionnant était celui des vallées pleines de longues colonnes de matériel ferroviaire : près d'un millier de locomotives toutes neuves, vingt mille wagons-citernes et wagons de marchandises, destinés à remplacer le matériel français détruit.

Il y avait aussi d'étranges engins de la guerre moderne. Des chars capables de flotter, d'autres chargés d'énormes rouleaux de lattes qui serviraient à franchir les fossés antichars ou à escalader les murs, d'autres équipés à l'avant d'immenses fouets en chaînes pour battre le sol et faire exploser les mines. Il y avait des bateaux plats, garnis d'une forêt de tuyaux pour lancer la dernière en date des armes nouvelles : la fusée.

La chose la plus extraordinaire était sans doute les deux ports artificiels destinés à être remorqués jusqu'aux plages de Normandie, véritables miracles de technique et d'ingéniosité, l'un des grands secrets de l'opération Overlord. Ces ports, appelés « Mulberries », comprenaient d'abord un brise-lames extérieur, constitué par d'énormes flotteurs d'acier. Puis venaient cent quarante-cinq caissons en béton de diverses tailles, prévus pour être immergés bord contre bord, pour former une jetée intérieure. Le plus grand de ces caissons contenait des abris pour l'équipage et des pièces antiaériennes. A le voir derrière ses remorqueurs, on eût dit un immeuble de cinq étages couché sur le flanc.

La lune et la marée

Sur ces rades artificielles, des cargos aussi importants que les Liberty-ships déchargeraient leur cargaison dans des chalands faisant la navette entre la plage et le port. Les bâtiments de plus faible tonnage déchargeraient les leurs directement sur des appontements d'acier où attendaient des camions pour les transporter à terre par de longues estacades flottantes. Au-delà des « Mulberries », soixante blocs en ciment constitueraient un brise-lames supplémentaire. Chacun de ces ports, une fois en place, aurait la superficie de celui de Douvres.

Pendant tout le mois de mai, hommes et matériel gagnèrent les ports et les points d'embarquement.

En une nuit, ou guère plus, des cités entières de huttes Nissen et de tentes surgirent du sol le long du littoral, pour recevoir les hommes qui ne cessaient d'affluer. Ils dormaient dans des couchettes à trois et quatre étages. Les douches et les feuillées se trouvaient bien souvent assez loin et les hommes faisaient la queue pour y accéder. Les files d'affamés, à l'heure des repas, atteignaient parfois plus d'un kilomètre. Les régiments étaient si nombreux qu'il fallut cinquante quatre mille hommes dont quatre mille cinq cents cuisiniers, rien que pour le service des installations américaines. Dans la dernière semaine de mai, les hommes commencèrent à s'embarquer avec le matériel. L'heure n'allait plus tarder à sonner.

Les chiffres dépassaient l'imagination ; de telles forces paraissaient invincibles. Et cette arme incroyable — la jeunesse avec toutes les ressources du monde libre — attendait la décision d'un seul homme : Eisenhower.

Pendant presque toute la journée du 4 juin, Eisenhower resta seul dans sa roulotte. Ses officiers et lui avaient fait tout ce qui était concevable afin que la réussite pût être atteinte avec le plus faible sacrifice de vies humaines. Désormais, après des mois de préparation minutieuse, tant politique que militaire, l'opération Overlord était à la merci des éléments.

Eisenhower se trouvait devant un terrible dilemme. Le 17 mai, il avait décidé que le Jour D ne pouvait être choisi qu'entre trois jours de juin, le 5, le 6 ou le 7. Pendant ces trois jours seulement, deux facteurs favoriseraient le débarquement : un lever de lune tardif et, peu après l'aube, une marée basse.

L'infanterie aéroportée et les parachutistes, quelque dix-huit mille hommes appartenant aux 101e et 82e divisions américaines et à la 6e division britannique, conduiraient l'assaut. Ils auraient besoin d'un clair de lune, mais, pour préserver l'effet de surprise, il fallait qu'ils arrivassent au-dessus de leurs zones par nuit noire. Un lever de lune tardif était donc indispensable.

Dix chances contre une

Le débarquement par mer devait s'effectuer à marée basse, pour que les obstacles de Rommel fussent visibles. L'horaire de l'opération tout entière dépendait de cette marée. Enfin, un calme plat était nécessaire. Sans compter le danger que représenterait pour les navires une mer creuse, le mal de mer risquait de mettre de nombreux hommes hors de combat, avant même qu'ils eussent posé le pied sur la terre ferme. Un vent du large soufflant à faible altitude était également souhaitable, afin de dégager les plages de la fumée et de rendre les cibles bien visibles.

Au G.Q.G. allié, personne n'osait espérer des conditions atmosphériques parfaites, Eisenhower moins que tout autre. Mais, d'après les experts, il y avait dix chances contre une pour que la Normandie offrît en juin même le minimum requis. En ce dimanche orageux, tandis qu'Eisenhower, seul dans sa roulotte, examinait toutes les possibilités, les chances contraires semblaient prendre des proportions astronomiques.

Parmi ces trois jours favorables au débarquement, Eisenhower avait choisi le 5, afin que, si un retard survenait, il pût lancer l'offensive le 6. Mais s'il donnait l'ordre de débarquer le 6 et qu'il fût encore obligé de l'annuler, la nécessité de ravitailler certains navires en combustible empêcherait de lancer l'offensive le 7. Eisenhower pourrait alors, soit remettre le débarquement au 19 juin, date à laquelle la marée serait de nouveau favorable mais non la lune, soit attendre le mois de juillet. Mais ce retard interminable, devait-il dire plus tard, « *lui faisait trop mal au cœur* ».

L'éventualité d'un aussi long ajournement terrifiait tellement l'entourage d'Eisenhower que ses officiers les plus prudents étaient prêts à risquer l'atta-

Des milliers de navires de débarquement s'entassent a Southampton.
Le général Hans von Salmuth : « Je suis un trop vieux singe pour m'exciter là-dessus ».

(Holmès.)

que le 8 ou le 9. Ils ne voyaient pas comment plus de deux cent mille hommes, entraînés et chapitrés, pouvaient être tenus isolés et enfermés pendant des semaines sur des bateaux, dans des camps ou des terrains d'aviation sans que le secret de l'offensive ne filtrât.

Dans le jour baissant, le commandant suprême venait de temps en temps sur le seuil de sa roulotte et levait les yeux vers les gros nuages bas qui écrasaient la cime des arbres. Parfois, il sortait et marchait de long en large dans la clairière, fumant sans arrêt, les mains dans les poches, *« courbé sous le poids des soucis...* selon le mot d'un journaliste américain, *comme si chacune des quatre étoiles sur ses épaules pesait une tonne ».*

24 heures de beau temps

Peu avant neuf heures et demie, les officiers d'état-major et leurs aides de camp se réunirent dans la bibliothèque de Southwick House, grande pièce confortable contenant une longue table recouverte de drap vert, quelques fauteuils profonds et deux canapés.

Les officiers discutaient à mi-voix, par petits groupes. Près de la cheminée, le général Bedell Smith, chef d'état-major d'Eisenhower, s'entretenait avec le maréchal de l'Air Tedder, grand fumeur de pipe. Assis à côté d'eux, on reconnaissait le bouillant amiral Ramsay, commandant naval interallié et, tout près, le maréchal de l'Air Leigh-Mallory, commandant des forces aériennes. Le général Smith se rappelle qu'un seul des officiers n'était pas en uniforme : Montgomery, toujours aussi sec, chargé de diriger l'offensive au Jour D, qui portait un pantalon de velours côtelé et un chandail à col roulé. C'étaient ces hommes qui transmettraient l'ordre d'attaquer quand Eisenhower le donnerait. Pour le moment, ils attendaient.

A neuf heures et demie précises, la porte s'ouvrit. Eisenhower parut, impeccable dans son battle-dress vert foncé. Son célèbre sourire ne passa qu'un instant sur son visage quand il salua ses vieux compagnons, mais un masque soucieux le remplaça bien vite, dès qu'il entama la conférence. Tout préambule était superflu. Chacun connaissait la gravité de la décision qu'il fallait prendre. Aussi, les trois météorologistes de l'opération *« Overlord »* entrèrent tout de suite, précédés par leur chef, le group-captain (colonel) J. N. Stagg, de la Royal Air Force.

Le silence se fit quand Stagg commença son exposé. Il donna un rapide résumé des conditions atmosphériques au cours des dernières vingt-quatre heures, puis dit très calmement :

— Messieurs... la situation se développe très vite... de façon inattendue...

Il expliqua qu'un nouveau front atmosphérique se dirigeait vers la Manche et pouvait, dans quelques heures, éclaicir provisoirement la zone de débarquement. Ces conditions améliorées dureraient toute la journée du lendemain et se poursuivraient dans la matinée du 7 juin. Ensuite, le temps se détériorerait de nouveau. En bref, il annonçait à Eisenhower qu'il pourrait compter sur une période de temps relativement beau *pour un peu plus de vingt-quatre heures.*

Pendant un quart d'heure, Eisenhower et ses officiers délibérèrent. L'amiral Ramsay insistait sur l'urgence de la décision à prendre. Les convois américains destinés aux plages d'Omaha et d'Utah sous les ordres du contre-amiral A.G. Kirk devaient recevoir des ordres dans une demi-heure, pour que l'opération Overlord pût avoir lieu le mardi.

Eisenhower prit alors l'avis de ses subordonnés, un par un. Le général Smith pensait que l'offensive devait être lancée le 6 — c'était un coup de dés, mais il fallait le tenter. Tedder et Leigh-Mallory craignaient tous deux que le plafond bas et les nuages annoncés n'empêchassent l'aviation d'opérer efficacement. A leur avis, c'était « risqué ». Montgomery s'en tenait à la décision qu'il avait prise la veille, quand le Jour J, 5 juin, avait été retardé.

— *Moi,* dit-il, *je suis d'avis d'y aller.*

Les nerfs à vif

La parole revenait à Ike. Le moment était venu pour lui de prendre la décision définitive, et seul. Il y eut un long silence, pendant qu'il pesait le pour et le contre. Le général Smith, qui l'observait, fut frappé par « l'isolement et la solitude » du commandant suprême, assis, les mains croisées sur la table, tête basse. Des minutes s'écoulèrent, certains disent deux, d'autres cinq. Enfin, Eisenhower leva un visage aux traits tirés, et murmura lentement :

— *Je suis persuadé que nous devons donner l'ordre... Je n'aime pas ça, mais voilà... Il me semble que nous n'avons pas le choix.*

Eisenhower se leva. Il paraissait épuisé, mais la tension avait à peu près disparu de son visage. Six heures plus tard, au cours d'une brève réunion pour examiner les derniers rapports météo, il confirmerait la décision désormais arrêtée en principe : mardi 6 juin serait le Jour J.

La nuit tomba ; dans toute l'Angleterre, les armées d'invasion attendaient. Enervés par des mois d'entraînement intensif, les hommes étaient fin prêts et le retard leur mettait les nerfs à vif.

Un coup de blanc d'Espagne

Les plus chanceux étaient ceux qui se trouvaient à bord des grands navires de guerre ou des transports, dans les aéroports et les ports d'embarquement. Ils étaient entassés les uns sur les autres, mais au sec, au chaud et bien nourris. Il en allait tout autrement pour les soldats des bateaux de débarquement à fond plat qui tiraient sur leurs chaînes dans presque chaque port. Certains s'y trouvaient depuis plus de huit jours. Ces bâtiments étaient surpeuplés et nauséabonds, les hommes incroyablement mal installés. Pour eux, la bataille commençait bien avant le départ d'Angleterre. C'était une lutte constante contre la nausée et le mal de mer. La plupart se rappellent encore aujourd'hui l'odeur de ces bateaux, un relent de mazout, de cabinets bouchés et de vomissure.

Le sergent Keith Bryan, de la 5e Brigade Spéciale du 5e Génie, se souvient que son chaland, le « LCT 97 » (1), était tellement surpeuplé que les hommes se marchaient dessus ; le roulis était tel que ceux qui avaient eu la chance d'obtenir une couchette pouvaient à peine y rester. D'après le sergent Morris Magee, de la 3e division canadienne, les mouvements de son bateau étaient *« pires que ceux d'une périssoire au milieu du lac Champlain ».* Il était si malade qu'il ne pouvait même plus vomir.

Mais les hommes qui souffrirent le plus pendant cette période d'attente furent ceux des convois rappelés. Durant toute la journée, ils avaient été ballottés sur les eaux tumultueuses de la Manche. Trempés, épuisés, ils se cramponnaient tristement aux rambardes des lourds bâtiments qui venaient jeter l'ancre un à un.

A bord du « LCT 408 », le moral était très bas. L'équipage des garde-

côtes était convaincu que le faux départ n'était qu'une manœuvre de plus. Le deuxième classe William Joseph Phillips, de la 29e division d'infanterie, essayait de les réconforter en prédisant d'un air solennel :

— Cette unité ne verra jamais un combat. Nous sommes en Angleterre depuis si longtemps qu'on fera appel à nous quand la guerre sera finie. Et ce sera pour aller donner un coup de blanc d'Espagne aux falaises de Douvres !

A partir de minuit, pourtant, les vedettes des garde-côtes et les destroyer s'attaquèrent à la tâche herculéenne de rassembler à nouveau les convois. Cette fois, il ne serait plus question de faire demi-tour.

Un peu avant vingt et une heures, le lundi 5 juin, une douzaine de petits bateaux apparurent au large des côtes françaises. Ils progressaient lentement à l'horizon, si près du rivage que leurs équipages pouvaient nettement voir les maisons normandes. Ces bateaux passèrent inaperçus. Ils accomplirent leur mission et s'éloignèrent. C'étaient des dragueurs de mines britanniques, l'avant-garde de la plus gigantesque flotte jamais rassemblée.

Sac à vomir, un

Car, en cet instant, labourant les eaux grises et houleuses de la Manche, une phalange de navires se ruait vers l'Europe hitlérienne. Ils arrivaient, vague après vague, sur un front de trente kilomètres, cinq mille navires de toute espèce. Il y avait des transports d'assaut neufs et rapides, des cargos rouillés, des petits paquebots, des malles de la Manche, des navires-hôpitaux, des pétroliers vétustes, des caboteurs et des essaims de remorqueurs trapus. Il y avait d'interminables colonnes de navires de débarquement à fond plat, lourds et inesthétiques, qui avaient jusqu'à plus de cent mètres de long.

La plupart d'entre eux, comme les grands transports, portaient en outre des embarcations destinées à donner l'assaut aux plages. Des dragueurs, des vedettes, des baliseurs, des chaloupes à vapeur précédaient les convois, au-dessus desquels flottaient les ballons du barrage antiaérien. Des escadrilles de chasse évoluaient au-dessous des nuages. Et, entourant, protégeant ce fantastique défilé de navires bourrés d'hommes, de munitions, d'armes, de matériel et de vivres, de chars et de véhicules, une formidable

→

(1) *LCT* : Landing craft tanks : chaland de débarquement de chars.

→

armada de sept cent deux navires de guerre montait la garde.

Partout où le regard se portait, il y avait des navires, grands et petits. Les équipages et les hommes de troupe parlent encore de cette armada comme du spectacle « le plus impressionnant, le plus inoubliable » qu'ils aient jamais contemplé. Les hommes, bien qu'encore crispés, paraissaient moins tendus. Maintenant, tout le monde avait simplement hâte que cela commençât et qu'on en finît. Sur les transports et les bâtiments à fond plat, ils écrivaient des lettres de dernière minute, jouaient aux cartes, discutaient âprement. Le Major Thomas Spencer Dallas, de la 29e division, rappelle avec humour que *« les aumôniers faisaient des affaires d'or ».*

Bien des hommes qui avaient passé des heures à se demander s'ils en sortiraient vivants, attendaient maintenant avec impatience de mettre le pied sur la plage. La traversée se révélait plus terrible encore que leur terreur des Allemands. Le mal de mer s'était abattu sur les cinquante-neuf convois comme une peste, surtout à bord des navires de débarquement, affreusement secoués. Chaque homme avait touché des pilules contre le mal de mer, plus un article qui était désigné sur les feuilles d'embarquement en des termes précis caractéristiques de l'Armée : *Sac à vomir, un.*

80 % de pertes

Tout avait été prévu, mais ce tout se révélait insuffisant.

— *Les sacs à dégueulis étaient pleins, les casques étaient pleins, les seaux à incendie avaient été vidés de leur sable et remplis,* rappelle le sergent William James Wiedefeld, de la 29e division. *Pas moyen de se tenir debout sur les ponts d'acier et partout, on entendait des types qui disaient : « Tant pis si on doit se faire tuer, mais qu'on nous sorte de ces foutues baignoires ».*

Vers 10 heures du soir, dans toute l'Angleterre, les troupes aéroportées montèrent à bord de leurs avions et de leurs planeurs. Les avions transportant les éclaireurs chargés de baliser les zones de parachutage avaient déjà décollé. A la 101e division aéroportée, à Newbury, le commandant en chef suprême, Dwight D. Eisenhower, avec un petit groupe d'officiers et quatre correspondants de guerre, regardait les premiers appareils prendre la piste d'envol. Il avait passé plus d'une heure à parler aux hommes, et s'inquiétait davantage de l'opération aéroportée que de toutes les autres phases de l'offensive. Certains de ses officiers généraux pensaient que cette attaque se solderait par quatre-vingts pour cent de pertes.

Eisenhower avait dit au revoir au général Maxwell D. Taylor, commandant la 101e division, qui menait ses hommes à la bataille. Taylor s'était éloigné d'un pas raide, le dos très droit. Il ne voulait pas que le commandant suprême sût qu'il s'était déchiré un ligament du genou droit en jouant au squash, cet après-midi même. Eisenhower aurait été capable de l'empêcher de partir.

Trois brèves, une longue

Eisenhower regardait à présent les appareils rouler lourdement sur la piste d'envol et s'élever dans les airs, lentement, un à un, pour disparaître dans la nuit. Ils décrivirent un cercle au-dessus du terrain et se formèrent. Les mains dans les poches, Eisenhower levait les yeux vers le ciel noir. Tandis que l'immense formation vrombissait encore au-dessus du terrain avant de se diriger vers la France, le correspondant Red Mueller, de la NBC, se tourna vers le commandant suprême : Eisenhower avait les yeux pleins de larmes.

Quelques minutes plus tard, dans la Manche, les troupes d'invasion entendirent le grondement des avions. Le bruit s'intensifia ; ils passèrent, vague après vague. Les formations mirent longtemps à défiler. Puis le tonnerre de leurs moteurs s'assourdit. Sur la passerelle du « Herndon », l'enseigne de vaisseau Bartow Farr, les officiers de quart et Tom Wolf, correspondant de la NEA, levaient la tête, les yeux fixés sur les ténèbres, la gorge nouée, incapables de prononcer une parole. Et puis, comme la dernière formation passait au-dessus d'eux, un feu ambré clignota dans les nuages, vers la flotte. Lentement, il transmit en morse : trois brèves, une longue : V comme Victoire.

La suite du poème

Il était un peu plus de vingt-deux heures quinze quand le lieutenant-colonel Meyer, chef du contre-espionnage de la 15e Armée allemande, se rua hors de son bureau. Il tenait à la main le message le plus important que les Allemands eussent intercepté de toute la deuxième guerre mondiale. Meyer savait à présent que le débarquement aurait lieu dans les quarante-huit heures. Avec ce renseignement, on pouvait encore rejeter les Alliés à la mer. Le message transmis par la B.B.C. à la Résistance française était la suite du poème de Verlaine :

Bercent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Meyer fit irruption dans la salle à manger où le général Hans von Salmuth, commandant la 15e Armée, jouait au bridge avec son chef d'état-major et deux autres officiers. Haletant, Meyer lui cria :

— *Mon général ! Le message ! La deuxième partie ! Elle a été transmise !*

Von Salmuth réfléchit un instant, puis donna l'ordre de mettre toute la 15e Armée en état d'alerte. Tandis que Meyer se hâtait d'aller faire exécuter l'ordre, von Salmuth reprit ses cartes et murmura :

— *Je suis un trop vieux singe pour m'exciter là-dessus.*

Rentré dans son bureau, Meyer et ses subordonnés alertèrent immédiatement le Q.G. de von Rundstedt par téléphone. Celui-ci prévint à son tour l'OKW (*Oberkommando der Wehrmacht*), quartier général de Hitler. Tous les autres secteurs furent informés par télétype, simultanément.

Et, une fois encore, pour des raisons qui n'ont jamais été bien éclaircies, la 7e Armée ne fut pas alertée (2). La flotte alliée mettrait encore quatre heures pour atteindre les zones de débarquement au large des côtes normandes ; dans trois heures, dix-huit mille hommes seraient parachutés sur les champs et dans les chemins creux, dans le silence nocturne, au cœur de la zone occupée par l'unique armée allemande à ne pas avoir été prévenue du Jour J.

(A suivre.)

(*Copyright réservé.*)

(2) Voici le texte exact du télétype envoyé aux diverses régions, tel qu'il figure dans les archives de la Quinzième Armée : « Télétype N° 2117/26 Urgent, aux 67e, 81e, 82e, 89e Corps; Gouverneurs militaires de Belgique et France Nord ; Groupe d'Armées B ; 16e division D.C.A. ; Amirauté de la Manche; Luftwaffe de Belgique et France Nord. Message de la B.B.C., 2115, 5 juin vous sera transmis. D'après nos renseignements, il signifie « Attendez-vous à débarquement dans les quarante-huit heures, à dater de 00 heure, 6 juin ».

On remarquera que ni la Septième Armée, ni le 84e Corps ne figurent dans cette liste. Meyer n'avait pas à les prévenir. Cette responsabilité incombait au Q.G. de Rommel, car ces unités faisaient partie du Groupe d'Armées B. Cependant, le plus mystérieux reste la raison pour laquelle O B West (*Oberbefehlshaber West*, quartier général de von Rundstedt) n'a pas jugé bon d'alerter toutes les forces allemandes sur le front de l'Atlantique, de la Hollande à l'Espagne. Le mystère s'épaissit quand on songe qu'à la fin de la guerre les Allemands ont prétendu avoir intercepté plus de quinze messages ayant trait au jour J, et les avoir correctement interprétés. Les messages Verlaine sont les seuls que j'ai retrouvés dans les archives allemandes.

La semaine prochaine :

LE CAPORAL MERLANO DECHIRA LE REPERTOIRE DES MOTS DE PASSE ET L'AVALA.

JAPON

L'Empereur à l'aéroport

● *Pourquoi, à la veille de l'arrivée du président Eisenhower, la police japonaise n'a-t-elle pas empêché les violentes manifestations anti-américaines de Tokyo ?*

M. IWAI, le secrétaire général du Sohyo, la C.G.T. japonaise, qui compte plus de quatre millions de membres, est un homme trapu et d'allure résolue. Comme je lui demandais, l'an dernier, s'il ne craignait pas que la classe dirigeante japonaise ne décide un jour de réduire les syndicats au silence, il me répondit : « Nous sommes désormais trop puissants. Le Japon ne connaîtra plus jamais l'état de choses d'avant la guerre. »

Cette confiance s'exprime avec encore plus de franchise chez les étudiants de gauche de la Zengakuren. Ces jeunes gens, dont l'extrémisme prend des formes multiples, et qui hantent les cafés de Tokyo dans leur uniforme noir d'étudiant, sont des admirateurs de l'U.R.S.S. et plus encore de la Chine. Leurs initiatives ont, à plusieurs reprises, soulevé la fureur des communistes japonais euxmêmes. Chaque fois qu'ils sont allés au-delà de ce que les communistes japonais jugent prudent, ils ont été accusés de trotskysme, d'indiscipline, et, en général, de faire à leur cause plus de mal que de bien.

L'affaire de l'U2 et les menaces du maréchal Malinowski ont changé tout cela. Les bagarreurs de la Zengakuren, le Sohyo et la majorité des députés socialistes font, *pour le moment*, front commun pour empêcher la ratification du nouveau traité de paix avec les Etats-Unis. Le soutien populaire qu'ils peuvent mobiliser dans les rues vient beaucoup plus de la crainte de la guerre atomique qu'éprouve le Japonais moyen que d'un anti-américanisme profond.

Ce qui soulève l'hostilité de la plupart des Japonais, ce n'est pas la perspective d'une collaboration étroite avec les Etats-Unis, c'est la possibilité qu'il existe dans le pacte des clauses secrètes qui les entraîneraient malgré eux dans la guerre. Les bienfaits de la collaboration avec les Etats-Unis, ils les apprécient à leur juste valeur : c'est la prospérité sans précédent dont jouit actuellement leur pays. Ils ont eu aussi — et ils ont été les seuls — un avant-goût de la guerre dans laquelle ils pourraient être entraînés : à Hiroshima.

Un avertissement à la Chine

C'est d'une manière assez accidentelle que le président Eisenhower se trouve mêlé à la politique intérieure du Japon. Sa visite, lorsqu'elle fut décidée, il y a plusieurs mois, devait apporter un éclat supplémentaire aux fêtes organisées pour le centenaire de l'ouverture des relations nippo-américaines : le débarquement du Commodore Perry. Mais entre-temps, M. Kishi a décidé, pour ouvrir un autre siècle de coopération volontaire, de faire ratifier le nouveau traité de paix, qui, cette fois, n'a pas été imposé par le général MacArthur, mais librement négocié par le Japon. La Chambre Basse a voté le pacte sous la surveillance de la police.

Si, dans un délai d'un mois, la Chambre Haute ne le votait pas à son tour, ce traité devait être automatiquement ratifié. Le délai expire le 19 juin, le jour où le président des Etats-Unis est attendu au Japon. Le plus fort des manifestations contre le traité doit ainsi coïncider avec l'accueil du président Eisenhower. Mais si la ratification est retardée par un moratoire législatif, la visite présidentielle peut, à la dernière minute, se trouver dissociée de la politique intérieure japonaise.

Telle est, semble-t-il, la stratégie décidée par les Japonais et par M. Hagerty, l'attaché de presse de la Maison Blanche. Le président Eisenhower se montrera aussi peu que possible en public aux côtés de M. Kishi. L'empereur se rendra en personne à l'aéroport pour élever la visite du président des Etats-Unis au-dessus de la politique. D'autre part, l'opinion publique japonaise, consciente du tort fait à la bonne renommée du pays, risque de réagir et de faire au président Eisenhower un accueil d'une chaleur inattendue.

Pourquoi, dans ces conditions, la police japonaise, dont la discipline et l'efficacité sont connues, n'a-t-elle pas empêché les manifestants de faire à M. Hagerty une conduite de Grenoble ? Etait-ce pour préparer une action énergique contre la Zengakuren avec l'approbation de l'opinion ? Etait-ce pour provoquer une réaction favorable au président des Etats-Unis ? Ou bien cette clémence inattendue de la police était-elle due à l'influence de certains libéraux-démocrates (1) hostiles à M. Kishi et cherchant à provoquer la chute du président du Conseil, unanimement détesté mais indéracinable ? Les semaines à venir le diront. D'ici là, la visite du président Eisenhower peut marquer un tournant dans la politique américaine en Extrême-Orient et dans la politique intérieure japonaise.

Le neutralisme, qui gagne du terrain (sans pour autant s'accompagner d'anti-américanisme), les difficultés économiques qui se profilent à l'horizon, les excès des organisations de gauche, dont la clientèle est urbaine et qui sont certainement désapprouvées par la majorité de l'opinion provinciale conservatrice, tout cela peut fournir au parti au pouvoir l'occasion idéale de restreindre les libertés parlementaires de l'après-guerre. En ce sens, l'agitation actuelle risque de marquer la fin de la période libérale qu'a connue le Japon depuis MacArthur. De fait, l'opinion japonaise informée sait que, pour négocier avec la Chine, ce qui est un des buts des neutralistes, les conservateurs sont mieux placés que la gauche politiquement vulnérable et numériquement faible.

Du point de vue de la politique mondiale, après l'échec de la Conférence au Sommet, ce qui devait être une « visite de bonne volonté » du président des Etats-Unis à ses alliés militaires d'Extrême-Orient, est devenu une tournée d'inspection stratégique destinée à leur remonter le moral, pour faire face aux difficultés que la Chine, estime-t-on, ne manquera pas de susciter dans les détroits de Formose. Après la fuite de Syngman Rhee et les manifestations pacifistes de Tokyo, cette visite révèle plus les hésitations que la détermination du front américain sur le Pacifique occidental. Si le but premier du voyage devait être un avertissement aux Chinois, une analyse superficielle des événements risque d'être pour eux un encouragement. Ainsi les manifestations qui peuvent encore marquer l'arrivée du président Eisenhower à Tokyo risquent-elles de provoquer à Pékin de dangereuses erreurs de calcul.

TIBOR MENDE.

(1) Malgré leur nom, il s'agit de conservateurs. C'est le parti au pouvoir.

(Agrip.)

SON ALTESSE L'EMPEREUR HIROHITO.
On craint les « clauses secrètes ».

CYCLISME

Il aime la vie

● *Vainqueur du Giro, Anquetil a réussi là où Bobet avait échoué. Mais, sans regret apparent, il renonce au doublé de Coppi : Giro + Tour de France.*

DEUX faits presque simultanés : Jacques Anquetil gagne le Tour d'Italie, ce qu'aucun coureur français n'avait réussi avant lui, et il renonce au Tour de France.

Le premier de ces faits tend à placer ce coureur de 26 ans dans la catégorie des plus grands champions du cyclisme international. Il semble détruire la légende d'un Anquetil incomplet, limité, inachevé et invite à lui ouvrir toutes grandes les portes de la gloire. Mais le second rétablit l'équilibre, rappelle que Jacques Anquetil n'est pas Fausto Coppi ni Louison Bobet.

La carrière d'Anquetil a constamment oscillé entre les triomphes les plus éclatants et les défaillances, ou plutôt les absences. A l'inverse d'un Bobet en cyclisme, d'un Kopa en football, Anquetil est le type du champion à éclipses : il semble qu'il n'atteigne les plus hauts sommets que pour s'y reposer un moment.

Son record de l'heure fut sans lendemain. Sa série de victoires dans le Grand Prix des Nations contre la montre (spécialité dans laquelle il est le maître) n'a été suivie d'aucun succès dans des courses classiques telles que Paris-Roubaix, Paris-Tours, où ses qualités de rouleur auraient dû cependant faire merveille. Son triomphe de 1957 dans le Tour de France, qu'il disputait pour la première fois, n'a abouti, deux ans plus tard, qu'au concert de sifflets et d'imprécations qui l'a accueilli à son arrivée au Parc des Princes. Aujourd'hui, après avoir remporté le Giro, le voici qui renâcle devant l'exploit qu'ont réalisé Bartali et Coppi : gagner les deux grands Tours la même année.

Contre la foule

Remporter le Tour d'Italie n'est pourtant pas pour un coureur — et spécialement pour un coureur non Italien — une mince affaire. Seuls y sont parvenus depuis la guerre les Suisses Koblet, Clerici et le Luxembourgeois Gaul. Louison Bobet luimême a échoué. Malgré la supériorité dont il a fait preuve en 1957, il a été devancé de 19 secondes par l'Italien Nencini — le même coureur qui par une curieuse revanche du destin n'a été battu cette année par Jacques Anquetil que de 28 secondes.

C'est que, dans le Giro d'Italia, il faut se battre non seulement contre la coalition de tous les coureurs acharnés à votre perte, mais contre la foule, l'explosive et fanatique foule italienne. Anquetil fut à plusieurs reprises injurié sur la route. Dans les

——→

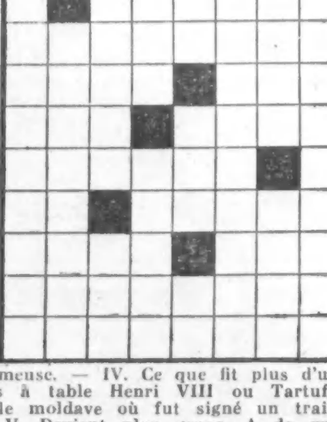
Mots croisés N° 244

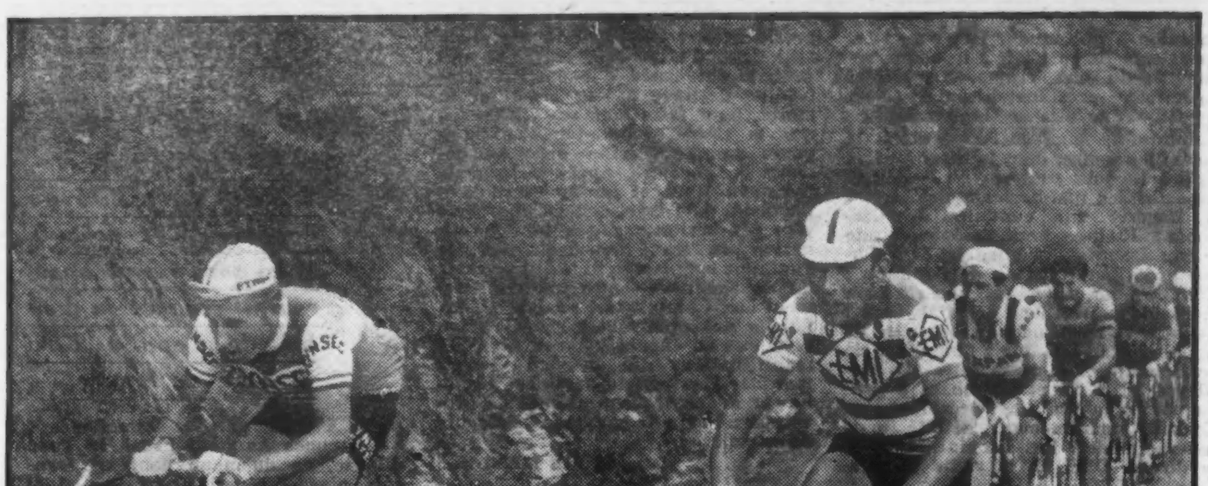
HORIZONTALEMENT. — 1. Mieux vu par le restaurateur que par le jardinier. — 2. Lautrec a fait beaucoup pour sa célébrité. — 3. Se servit du roi, dit-on, pour s'élever au-dessus de lui. — 4. Il lui est peut-être arrivé, dans des moments de dépit, de souhaiter les malheurs de Sophie. Celle des croisés était beaucoup plus ancienne que celle de leurs adversaires. — 5. Ne meurt pas dans le silence. Est peut-être dans l'arbre de Nasser et de Kassem, mais pas de Ben Gourion. — 6. Précieux liquide végétal. — 7. Répété dans une chanson populaire de Fabre d'Eglantine. Combattis un confinement. — 8. Une conjonction (ou adverbe) suivie de son symétrique. C'était bien Charles et non Charlotte. — 9. Importante, en langage populaire. — 10. Pas bonne pour le boulot.

VERTICALEMENT. — I. On en fait, en somme, des gorges chaudes. — II. Ne doit pas travailler beaucoup sur les vautours et les chouettes. — III. Bourg industriel de Savoie, qui a perdu aujourd'hui sa lettre finale. Très appréciée des Américains, quand elle est crémeuse. — IV. Ce que fit plus d'une fois à table Henri VIII ou Tartuffe. Ville moldave où fut signé un traité. — V. Devient plus grave. A de quoi entendre et se faire entendre. Sa seconde moitié n'est pas loin. — VI. Ne maintinrent pas la charge. — VII. Assortira. N'a pas laissé (deux mots). — VIII. Causée.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	B	E	C	H	E	U	S	E
2	A	B	O	U	L	I	E	S
3	R	C	N	C	E	■	N	S
4	B	U	C	H	E	T	T	E
5	A	T	R	E	■	A	I	N
6	R	E	E	■	F	I	N	■
7	I	N	T	E	R	N	E	R
8	S	T	I	P	E	■	L'	U
9	M	■	S	A	I	L	L	E
10	E	T	E	R	N	U	E	R

Solution du n° 243





JACQUES ANQUETIL (A GAUCHE) ET CHARLY GAUL (A DROITE) PENDANT LE GIRO.
Des records sans lendemain. (Dalmas.)

→

cols des Dolomites et des Alpes, comme dans ce fameux col du Gavia de l'avant-dernière étape, où Anquetil faillit sombrer, les spectateurs sont intervenus de façon scandaleuse dans le déroulement de la course, en poussant les coureurs italiens jusqu'au sommet. C'est dire le mérite de Jacques Anquetil dont la volonté de vaincre et l'énergie furent sans cesse sollicitées.

La guerre des « généraux »

Même dans cette victoire, cependant, on retrouve les traits de la personnalité en quelque sorte inachevée de Jacques Anquetil. Il faut remarquer d'abord que le coureur français a essentiellement forgé son succès dans les étapes « contre la montre », particulièrement nombreuses cette année dans le Tour d'Italie. Anquetil est le maître incontesté de cette spécialité où il a sans doute dépassé Fausto Coppi et où il se montre plus régulier que Roger Rivière. Les qualités de rouleur — où entrent l'équilibre de l'organisme, la régularité du coup de pédale, l'harmonie des mouvements et la décontraction — sont innées chez un coureur cycliste. Anquetil n'a guère progressé depuis qu'il a remporté à moins de 18 ans son premier Grand Prix des Nations, mais il n'a pas été dépassé.

En revanche, il manque d'autres qualités qui lui permettraient de s'épanouir et de rejoindre les plus grands : il reste un grimpeur moyen, il sprinte médiocrement, il n'a pas ce démarrage indispensable à ceux qui veulent sortir d'un peloton pour tenter une échappée, et il répugne pendant les courses à étapes à demeurer sur le qui-vive pour répondre instantanément à toutes ces menaces. Il a d'ailleurs bénéficié dans le Tour d'Italie de l'appui d'une équipe homogène et dévouée qui a su réparer ses erreurs d'ordre tactique.

En définitive, c'est surtout parce qu'il n'a pas eu l'assurance de pouvoir compter dans le Tour de France sur autant d'équipiers à sa solde qu'il a préféré renoncer à le disputer. L'équipe de France du Tour, sélectionnée par Marcel Bidot, devait en effet prendre le départ avec au moins deux leaders en puissance : Jacques Anquetil et Roger Rivière. Anquetil n'a jamais caché son hostilité à une pareille dispersion des forces. Une épreuve comme le Tour ne se gagne que par les évolutions d'une véritable troupe de coureurs à la dévotion d'un seul chef. Le Tour 59 a précisément été perdu par les Français (et gagné par l'Espagnol Bahamontès) en raison de la guerre que se livraient les « généraux » tricolores.

A cette raison du refus d'Anquetil (fort bien admise par les techniciens du cyclisme) s'en ajoutent plusieurs autres : Anquetil n'est pas l'homme des efforts répétés, il aime la vie, il a en Italie, depuis sa victoire, des contrats lucratifs à remplir, et il n'a pas obtenu des organisateurs du Tour certains privilèges (comme d'échapper à la loi commune dans certaines villes étapes pour aller rejoindre sa femme ou d'amener avec lui son soigneur particulier) qu'il exigeait. Anquetil est l'enfant prodigue du cyclisme français : il faut le prendre tel qu'il est.

JEAN MEUNIER.

AFFAIRES

André Chavanne vous informe

● *Préface au boom pour la T.V. en France.*

JACQUELINE JOUBERT, DE LA R.T.F.
Les dix « grands ».

PREVOYANT un développement rapide de la télévision en France, la Société Schneider-Radio - Télévision (cette firme, en abrégé S.R.T., n'a rien de commun avec le groupe du Creusot) va investir plus d'un milliard d'anciens francs pour la construction, au Mans, d'une grande usine capable de fabriquer, en 1965, 100.000 téléviseurs et 250.000 radio-récepteurs.

Dans l'usine qu'elle a actuellement à Ivry, la S.R.T. a construit, en 1959, 45.000 téléviseurs, se classant ainsi dans le peloton de tête des dix principaux fabricants français. Parmi ces derniers, on retrouve les « grands noms » de l'industrie électrique : la Radiotechnique (le plus important), qui fait partie du groupe Philips ; Grammont et Ribet-Desjardins, rattachés l'un et l'autre au groupe « Alsacienne de construction électrique » ; Thomson-Houston (marques Ducretet et Pathé-Marconi) ; Continental-Edison, qui appartient au groupe « Compagnie Générale d'électricité » ; Grandin ; Clarville (du groupe « Compagnie Générale de T.S.F.) et Téléavia (filiale de Sud-Aviation).

La France se classe à l'avant-dernier rang des grands pays producteurs de téléviseurs. Voici les chiffres pour 1959 : Etats-Unis : 6.349.000 appareils ; Japon : 3.200.000 ; Grande-Bretagne : 2.990.000 ; Allemagne de l'Ouest : 1.870.000; U.R.S.S. : 1.300.000; France : 511.000 ; Italie : 500.000.

Mais, compte tenu des revenus moyens de sa population, la France offre, pour les dix ans à venir, les plus larges débouchés à l'industrie de la télévision. Au 1er janvier 1960, il n'y avait encore que 1.368.145 postes installés (soit 91,2 postes pour 1.000 foyers), c'est-à-dire beaucoup moins que dans la plupart des autres nations industrielles. Par exemple, en Grande-Bretagne : 10.114.000 téléviseurs, soit 600 pour 1.000 foyers.

L'année 1960 a débuté lentement mais favorablement : au premier trimestre, les Français ont acheté 137.800 appareils de télévision, contre 114.000 pour la période équivalente de 1959.

● *Assurances - auto : comment être remboursé plus vite ?*

PLUSIEURS compagnies d'assurances viennent de proposer à leur clientèle des formules qui ont pour but d'accélérer le règlement des petits dommages matériels relatifs aux accidents de la circulation.

Le système du « règlement forfaitaire et anticipé » (R.F.A.) adopté par une trentaine de compagnies, est destiné aux assurés qui ont souscrit une assurance aux tiers assortie d'un contrat de contre-assurance. (Les assurés tous risques sont une toute petite minorité). On sait que d'après les termes d'un tel contrat, c'est la compagnie de l'assuré qui est chargée d'exercer pour le compte de celui-ci un recours contre le responsable de ses dommages.

APRÈS L'ACCIDENT.
Jusqu'à 500 NF.

Jusqu'ici, l'assuré devait attendre l'issue, plus ou moins longue, du recours. Avec le nouveau système du R.F.A., on lui propose de lui régler d'avance, sitôt après l'accident, ses dommages matériels, à la condition que ceux-ci soient inférieurs à 500 NF. Ce règlement anticipé (que l'assuré peut évidemment refuser) s'effectue sur la base d'un barème de détermination forfaitaire des responsabilités respectives d'après les points d'impact des véhicules.

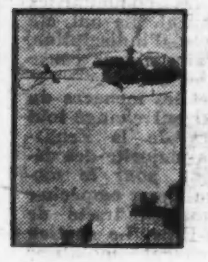
Plusieurs autres compagnies se montrent sceptiques sur les chances de succès du R.F.A. Pourquoi ? Parce que la plupart des automobilistes se considèrent dans leurs droits et refuseront par conséquent un règlement fondé sur un partage des responsabilités. Ces compagnies estiment que la meilleure solution serait la généralisation du contrat « dommage-collision », lequel garantit à l'assuré le remboursement, dans la limite d'un plafond, de tous les dommages matériels occasionnés par une collision avec un véhicule identifié, quelle que soit les responsabilités. Ce type de contrat est cher, mais des initiatives viennent d'être prises en vue d'en abaisser le prix. Les compagnies estiment qu'une plus large compensation des risques leur permettrait d'abaisser leur coût.

C'est ainsi que « l'Abeille » propose à ses assurés titulaires d'un contrat de responsabilité civile d'adjoindre à celui-ci un contrat de « tierce collision » (jusqu'à la valeur vénale du véhicule), moyennant surprime de 20 % à Paris et 30 % en province.

De son côté, la société lyonnaise « Les Assurances Françaises » accorde à ses clients, sans modification de prime, une garantie « tierce collision » allant jusqu'à 500 NF. (Sur les deux millions d'accidents matériels déclarés par an en France, 1.700.000 sont inférieurs à 500 NF).

● *Un nouveau succès de Sud-Aviation.*

APRES la Caravelle, il y a maintenant un autre succès de production de Sud-Aviation : il s'agit de l'hélicoptère S.E. 3130 « Alouette II ». (L'appareil de la gendarmerie nationale qui survole Paris le dimanche soir est une Alouette II).

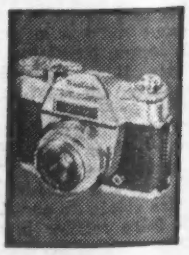


L'ALOUETTE II.
226 clients.

Vingt et un pays étrangers ont déjà commandé 226 « Alouette » (dont 130 pour l'Allemagne pour ses besoins militaires). De nouveaux marchés sont actuellement en cours de négociation : ils portent sur 100 appareils.

● *Photo : le premier 24×36 français à focale variable.*

LA société parisienne Couffin, qui fabrique le photoprojecteur Malik, se propose de lancer sur le marché, dans les mois à venir, un appareil photographique 24×36 à visée Reflex et objectif 2,8 à focale variable de 35 à 75 mm, le Malik-Reflex. Ce sera le premier appareil de cet ordre fabriqué en France. Sa mise au point a été étudiée en liaison avec la grande firme américaine Bell and Howell, dont Couffin est l'agent général pour la France.



LE BESSAMATIC.
Un concurrent sérieux.

Le Malik-Reflex sera le premier concurrent sérieux du Bessamatic, lancé depuis peu par la société allemande Voigtlander.

Un autre fabricant français, la Maison Royer, doit aussi sortir prochainement un appareil 24×36 à visée Reflex. Cet appareil aura un objectif standard pouvant recevoir des éléments complémentaires qui transformeront l'objectif soit en grand angle, soit en téléobjectif.

Les appareils 24×36 connaissent, malgré leur prix plus élevé (le triple de celui d'un 6 × 6) une vogue croissante auprès du public. La société Couffin fabriquerait la première année 10.000 Malik-Reflex (production française d'appareils 24×36 en 1959 : 125.000).

Parallèlement, la société poursuivra la construction des photo-projecteurs; elle fabrique également le « flash » électronique « Eclatron ». La société Couffin, dont les ateliers sont actuellement installés à Paris, a décidé de concentrer son activité industrielle dans une nouvelle usine, qu'elle va créer à Libourne (près de Bordeaux) et qui emploiera 170 personnes.

ANDRE CHAVANNE.

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte :

● *Sophie Bohdan : « Je n'écris pas pour me vendre. »*

SUR le marché littéraire, la modestie, la pudeur sont des denrées si rares que les propos de Sophie Bohdan mériteraient d'être reproduits même si son livre n'était pas bon. (Mais il l'est). Les voici :

— Comment se fait-il qu'étant Polonaise, vivant en Argentine, vous avez écrit « Comme l'ombre qui passe » (1) en français ?

(Archives.)

SOPHIE BOHDAN.
Un chemin de femme.

— *J'ai été élevée en Pologne sous le signe de la littérature française. C'était ma littérature. Ce roman, je l'écrivis dans votre langue pour que Reverzy puisse le lire. Mais il était mort quand le livre est sorti.*

— Vous avez connu Reverzy ?

— *Je l'ai vu dix minutes. Il n'y avait entre nous qu'une longue correspondance, d'où une grande amitié. J'avais beau lui répéter que je n'étais pas douée, il m'a persuadée que je devais écrire. Je lui dois tout.*

— De quoi parliez-vous dans vos lettres ?

— *De la prostitution en littérature.*

— Pardon ?

— *Mais oui ! L'écrivain, pour se faire publier, ne doit-il pas s'exposer, se vendre drapé, masqué, enjolivé ?*

— Mais l'acte même d'écrire est un acte secret...

— *C'est tout de même de l'exhibitionnisme. Et l'écrivain ne peut rien éprouver ni regarder sans songer à la belle phrase, à l'article, à l'argent qu'il pourra en tirer : il est intéressé. Moi, non : je ne peux pas vivre sous cette menace, dans cette nécessité d'écrire. Et si, parfois, j'écris tout de même, c'est pour me donner un prétexte à vivre.*

— Et que faites-vous en Argentine ?

— *Je tiens un magasin...*

— Lequel ?

— *Pourquoi le dire ? Je n'aime pas divulguer des informations pittoresques.*

— Parlons de votre roman, alors.

— *Une femme de mon âge se souvient de la fille qu'elle était, de son père qu'elle n'a jamais compris... Il y a l'écoulement du temps, un passé décousu dont elle voudrait extirper quelques instants de connaissance... Mais son père lui échappe. Ainsi qu'elle-même.*

« Comme l'ombre qui passe », c'est un chemin filandreux, torturé, vers le moi véritable, à travers l'autre, l'être aimé.

C'est un chemin de femme. Sophie Bohdan le dit : « Les hommes se fichent de la vérité. Ils se contentent de n'importe quoi, de rien. Seules les femmes, bavardes et curieuses, déchirent la terre de leurs mains ardentes pour y trouver l'eau souterraine, pour comprendre ; au prix même de douleur, de larmes... pour savoir. »

(1) Calmann-Lévy.

● *Un Grand Prix pour une grande dame.*

« C'*EST charmant, absolument charmant !* » s'exclamait, au téléphone, Madame Simone qui venait de recevoir, des mains de l'Académie Française, le Grand Prix de la Littérature pour l'ensemble de son œuvre.

Rue du Bac, dans le salon mi-obscur, des paquets de fleurs toutes fraîches éclairent un fouillis méthodique de vieilles choses. Entre Madame Simone : robe de chambre rose, joues roses, l'œil pétillant, très grande dame, très vieille France, très gentille.

— *Non, je n'écris rien en ce moment. Je me repose. J'ai bien le droit, n'est-ce pas après avoir travaillé pendant 60 ans ?* (Elle en a 80. On ne dirait pas.)

C'est en 1902, en effet, que Madame Simone (née Pauline Benda) entamait une brillante carrière au théâtre. Elle lui fit ses adieux en jouant sa propre pièce « Descente aux enfers », en 1947.

Il y a trente ans, elle publia son premier roman, « Le Désordre ». Puis vint « Jour de colère », trois autres romans, et deux livres de souvenirs : « L'autre roman » et « Sous le nouveau soleil ».

— Et que faites-vous actuellement ?

— *Mais je lis ! Pour venir à bout des 157 candidats au Prix Femina, il faut commencer tôt.* (Elle a été présidente du jury).

— Ces romans, vous les lisez en entier ?

— *Je les ouvre tous. Je lis cinq pages au début, au milieu, et à la fin. Ce qui me permet de choisir trente livres que je lis d'un bout à l'autre. Nous sommes très sérieuses au Femina.*

A la radio, Madame Simone mène aussi très sérieusement un cours de perfectionnement et d'explication de textes classiques pour comédiens.

Le problème sexuel vu par Trez dans « Haute Société ».

● *Haute Société : Entre l'abîme de la chair et le pic du devoir.*

UNE revue dont le titre — « Haute Société » — et le prix — 10 NF — pourraient un instant rebuter, vient de naître au 265, rue Saint-Denis.

Consacrée à l'humour, elle se propose d'amuser une élite intellectuelle et non financière. C'est du moins ce que laissent entendre les rédacteurs : « En juin 1970, « Haute Société » sera devenu le « Journal Officiel » des gens intelligents. »

(Bernand.)

MADAME SIMONE
DANS SON DERNIER ROLE.
« C'est charmant ! »

Méprisant les usages autant que le sérieux, « Haute Société » se vante d'être « vierge de tout article de M. André Mauroisdelacadémiefrançaise (*sic*) » et se promet d'édifier de son mieux ses « lecteurs placés par les circonstances amoureuses, libertines ou commerciales entre l'abîme de la chair et le pic du devoir. »

Certes, l'érotisme a la part belle dans ce premier numéro. Témoins les désopilantes « Amours de Gauche » de Jacques Houbart, les dessins de Trez et, dans la plus pure tradition « lolitique », deux pages effervescentes signées François Nourissier.

« Nous ne dissimulons pas notre xénophobie », prétendent les rédacteurs. Et ils le prouvent en donnant la parole à de nombreux humoristes étrangers. N'empêche que les meilleurs dessinateurs français (tels André François, Tim et Siné) figurent dans ce numéro, ainsi que Jean Cau, Français à part entière.

Ce « Punch » (ou ce « New Yorker » ?) français fera-t-il longue carrière ou long feu ? A suivre.

● *Le tour du monde en 2 CV.*

2 CV, 5 continents, 8 déserts, 50 pays, 100.000 kilomètres. Le tour du monde en 2 CV : tel est l'exploit réalisé, en 400 jours, par deux Perpignanais de 25 ans, Jean-Claude Baudot et Jacques Séguéla, qui ne se sont pas une seule fois disputés en cours de route. Leur livre, « La terre en rond », vient de paraître chez Flammarion.

Nos héros, aperçus sur une péniche du T.C.F. où il y avait une réception en leur honneur, se portent bien. La 2 CV, également exposée, se porte, semble-t-il, mieux encore. Bravo !

● *Jules Verne sous la pluie.*

JEUDI 9 juin. Matin sinistre. Il pleut. Sur la liste de nos obligations professionnelles : « Le jury du Prix Jules Verne sera heureux de vous présenter son lauréat au cours d'un cocktail qui sera donné au restaurant de la Tour Eiffel, premier étage. »

Zut... Mais enfin, pour Jules Verne, la pluie n'était pas un obstacle...

Midi. Nous voici entre les quatre pattes de la célèbre tour, plus hideuse, plus ferraille que jamais. Ascenseur : vertigo.

Premier étage : Paris à nos pieds, indistinct. Nous, transis.

Haut-parleur : Albert Higon, un Méridional d'origine ouvrière, est couronné pour son roman de science-fiction, « La Machine du pouvoir » (2).

Au restaurant : meilleurs sandwiches de la saison littéraire — aux asperges, aux crevettes, à la noix. Variété infinie. Higon au micro. Foule. Flashes.

La déesse Publicité règne sur cette Tour : apparition de Pascale Petit, très petite sur talons très hauts. Lancement par la vedette d'une centaine de ballons « Prix Jules Verne » dont l'éditeur a pourvu tous les invités.

Devant elle, les nuages, confus, s'écartent : il fait beau. Dans la bise, elle s'exécute. Pose. Flashes. Foule. Délivrés, les ballons soubresautent, piquent du nez, courent le ciel... C'est fini.

● *Le meilleur choix de l'année.*

C'EST lundi dernier que le prix le plus important de la saison a été décerné par le jury le plus compétent : celui des Critiques, parmi lesquels on compte Maurice Blanchot, Robert Kanters, Dominique Aury, Maurice Nadeau et Jean Paulhan.

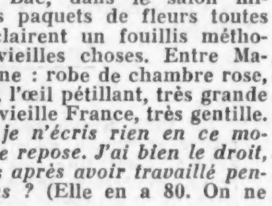
Le lauréat, René-Louis des Forêts, est un écrivain rare et sûr qui n'a publié, en dix-sept ans, que trois romans : « Les Mendiants », « Le Bavard » et « La Chambre des enfants » (Gallimard), qui vient d'être couronné.

C'est le thème de la solitude qui hante des Forêts ; et inversement, celui de la communication, à la fois nécessaire et impossible, avec autrui (3).

(2) Hachette, Rayon fantastique.
(3) Voir l'interview de R.-L. des Forêts (« L'Express » n° 460) et la critique de « La Chambre des enfants » (« L'Express » n° 463).

ITALO CALVINO extrait de l'interview parue dans l'Express

« Moi, je pars de l'image. Et je laisse le lecteur libre d'avoir ses idées. Les bonnes, j'espère. Mais avec de bonnes images, on ne peut arriver qu'à de bonnes idées. »



Le baron perché roman 8,50 nf

AU SEUIL

« QUESTIONS D'ACTUALITÉ »

C. WRIGHT MILLS
LES CAUSES DE LA TROISIÈME GUERRE MONDIALE
« J'y crois »...
J. J. SERVAN-SCHREIBER
L'EXPRESS, 26 MAI 1960

EDOUARD DEPREUX
RENOUVELLEMENT DU SOCIALISME
Préface de PIERRE MENDÈS-FRANCE
Les solutions du P.S.U. face aux problèmes actuels

RAYMOND CHARLES
L'ÉVOLUTION DE L'ISLAM
Unité de l'Islam rêve ou réalité ?

CALMANN-LÉVY

HOMMES

« Senilità » par Italo Svevo

Amour vrai contre amour fantôme. Un chef-d'œuvre d'analyse intérieure par un maître de la « Cacanie ».

En 1927 paraissait à la N.R.F. la traduction d'un roman italien d'un auteur inconnu. Sur la bande se trouvait évoqué Proust dont le public découvrait alors l'importance. On signalait en outre sur le « prière d'insérer » que « Messieurs » V. Larbaud, B. Crémieux et James Joyce recommandaient vivement la lecture de « La Conscience de Zéno ».

Le livre fut à peine remarqué. Moins de trente ans plus tard, sa réédition fut pourtant saluée comme un événement... Aujourd'hui, paraît « Senilità » (1), à coup sûr un chef-d'œuvre: on est consterné de la prudence des éditeurs et des critiques qui ont conservé si longtemps un tel livre sous le boisseau !

Un bourgeois dans un port

L'auteur de « Senilità », Italo Svevo, s'appelait Ettore Schmitz de son vrai nom et dirigeait à Trieste une entreprise de peinture pour cales de navires. Né en 1861 d'un père autrichien et d'une mère italienne, c'est dans la langue de sa mère qu'il avait choisi d'écrire.

A première vue, il ne s'agit pas d'un écrivain professionnel : son métier paraît l'accaparer tout entier, sa formation est celle d'un industriel, sa vie, celle d'un bourgeois du seul port autrichien...

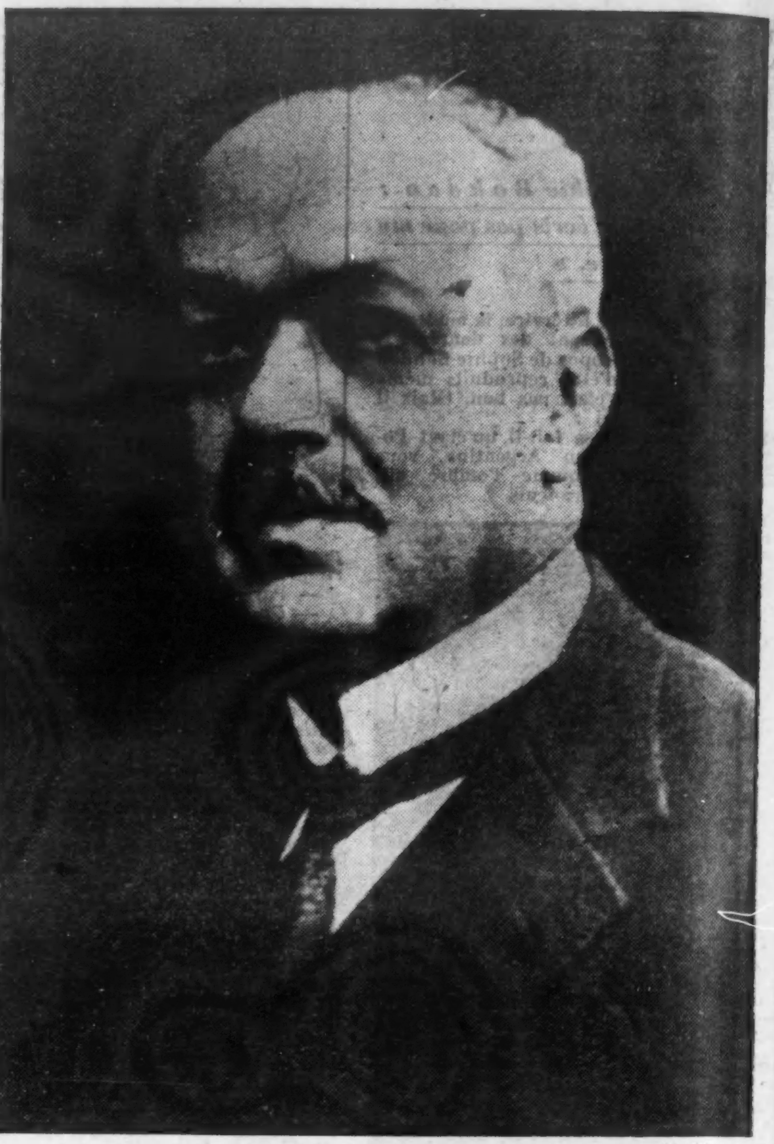
En fait, il appartient à la race des grands écrivains de cet Empire austro-hongrois que Musil appelait la « Cacanie » et qu'il décrit dans « L'Homme sans qualités ». Comme Musil, comme Broch, comme Krleja qui écrit en serbo-croate, comme Kafka, comme Rilke, il baigne dans les thèmes de cette littérature consciente de sa mort et curieuse de sa décomposition.

C'est de Vienne que lui vient, avec Freud, l'inquiétude obsédante des ondulations de l'inconscient, même s'il tourne les yeux vers sa patrie italienne qui lui apporte le rêve d'une libre sensualité.

Et puis il habite Trieste, ce carrefour de la littérature moderne où viennent, sans se connaître, rêver ou écrire Joyce, Kafka et Rilke.

Svevo commence d'écrire vers la trentaine, publie « Una Vità » en 1892 et « Senilità » en 1898. Sans succès.

(1) Ed. du Seuil, 285 p., 8 NF 50.



(Archives.)

ITALO SVEVO.
Le Chaplin de la vie intérieure.

Il cesse alors d'écrire : l'Italie rêve de cavalcades et de restauration de la « renaissance » à la mode de D'Annunzio.

Les inconséquences de la gloire

En 1923, Svevo revient à la littérature et publie « La Conscience de Zéno ». C'est, une fois encore, le silence. Toutefois, entre-temps, Svevo s'est lié d'amitié avec James Joyce. Adrienne Monnier et ses amis consacrent à son œuvre un numéro du « Navire d'argent ». Eugenio Montale présente enfin le romancier triestin au public italien. C'est une sorte de gloire...

Son traducteur et ami, Paul-Henri Michel, qui l'a vu à cette époque, parle de lui comme d'un homme heureux de cette gloire venue sur le tard, après les soixante ans. Le hasard ne veut pas qu'il en jouisse : en 1928, il meurt des suites d'un accident d'automobile.

A nouveau, c'est l'oubli... Il faut attendre l'après-guerre pour que le génie de Svevo trouve une résonance profonde dans le public européen. En France, le paradoxe est d'autant plus fort que l'heure du plus grand succès d'un romancier d'examen intérieur coïncide avec une mode passagère qui prétend éliminer la « psychologie » du roman !

On ne peut résumer « Senilità » (2) en une anecdote : le jeu des impressions, des sensations, l'interférence des rêveries, le mécanisme qui commande à la vie des personnages se fondent en une mouvante métamorphose qui s'écoule au-dessous du niveau habituel de la conscience, comme le ferait un fleuve souterrain.

Le héros, Emilio, atteint la quarantaine et vit avec sa sœur dans leur vieille demeure de Trieste. Ni l'un ni l'autre ne se sont mariés. Un jour Emilio s'éprend d'une jeune fille, Angiolina. D'abord, il n'accorde aucune importance à cette aventure.

Lentement, se déclenche le mécanisme qui, chez Emilio, commande la conscience. Irrésolu, hésitant, velléitaire, Emilio se croit trompé bien qu'il ne rêve point d'amour pur. Il rompt avec Angiolina mais refuse en lui-même cette rupture et en souffre.

Est-ce de la jalousie ou une étrange avidité faite d'angoisse ? Toujours est-il qu'il reconstruit une *autre* Angiolina, qu'il désire plus que la vraie, non parce qu'elle est un fantôme de l'amour fidèle, mais parce qu'elle est ainsi l'image mobile de sa sensualité...

Pendant ce temps, sa sœur Amélie s'est éprise de son ami, le sculpteur Balli, homme d'instinct, peu soucieux de vie intérieure, que sa jalousie d'amant a déjà transformé en séducteur d'Angiolina. Presque sadiquement, et comme on se suicide, Emilio réussit à séparer sa sœur de Balli, pour rendre, dirait-on, palpable à ses propres yeux sa rupture avec sa maîtresse.

Il cherche pourtant Angiolina partout, la retrouve, la possède avec d'autant plus de passion qu'il la sait vulgaire, infidèle et stupide : c'est le reflet de ses phantasmes qu'il étreint, mais en l'étreignant, c'est lui-même qu'il détruit !

Alors, lui saute à la face le mal qu'il a commis : sa sœur, désespérée par l'échec de sa passion pour Balli, se drogue. Au cours d'une extraordinaire scène de somnambulisme, elle révèle l'étendue de sa souffrance. Son amour est plus pur que celui de son frère, mais son frère n'est-il pas responsable de cet amour ?

Il est trop tard pour l'aider : son organisme détruit par l'éther ne supporte plus le secours de la médecine : au moment où elle meurt, Emilio rompt définitivement avec Angiolina. *« L'aventure terminée, il ne retrouvait plus son équilibre. Longtemps, il demeura insatisfait. »*

Une autre Angiolina paraît alors dans sa rêverie : *« Elle pense comme si on lui avait dévoilé le secret de l'univers et de sa propre existence ; elle pleure comme si, dans ce vaste monde, elle ne pouvait plus trouver un homme à séduire, plus même le dernier des coureurs de filles... »*

Quel est le moteur de ce livre admirable dont la plupart des événements sont des rêves, des hallucinations somnambuliques, des injonctions de l'inconscient ? Svevo passe de la sensualité à la lucidité avec une fougue étrange, de sournoises hésitations le font flancher devant les événements, mais l'action se développe avec une

(2) Ce livre a déjà paru en 1929 aux éditions Calmann-Lévy dans le silence le plus parfait.

BRONE
LES QUEUES DE CERISES
NOUVELLE VAGUE OU VAGUE DE FOND DE LA NOUVELLE LITTERATURE ?
6,60 NF

CATHERINE AUDENGE
LES AURORES
TROIS PERSONNAGES A LA RECHERCHE D'AMOURS IMPOSSIBLES
6,00 NF

del DUCA PARIS

GEORGES PIROUÉ
Proust et la musique du devenir
essai
denoël
Prix Fémina-Vacaresco

réimpression
ARMAND SALACROU
de l'Académie Goncourt
Boulevard Durand
Une histoire bouleversante et vraie
nrf

clarté qui tient des délires ou des mauvais rêves...

On appelle « psychologie » ou « analyse intérieure » cette attention au déroulement de la vie psychique. Il faudrait sans doute un autre mot pour désigner la soupçonneuse précision, la toujours cruelle netteté qui voile, dévoile, justifie ou condamne les désirs.

L'attention que porte Svevo à sa propre vie n'est pas celle des « moralistes » classiques français. C'est une observation plus inquiète, comparable peut-être à celle qui conduit tel ou tel des personnages de son contemporain Pirandello à la folie. Mais ce n'est pas la folie, car le mouvement qui emporte les romans de Svevo obéit au jaillissement d'une spontanéité douloureuse, presque panique — celle-là même qu'examinait dans le même temps cet autre Autrichien, Freud.

Et, plus que d'analyse intérieure, il faudrait parler de rêverie contrôlée ou victorieuse, combat dont les péripéties font le tissu imaginaire de l'art de Svevo.

Cette rêverie obéit toutefois à des constantes facilement repérables dans les deux grands livres de Svevo. Emilio aime une petite femme pauvre, coquette, prétentieuse, stupide et quelque peu prostituée. Zéno s'éprend de Carla, une jeune chanteuse sans talent. Le rôle d'Amélie, déléguée du groupe familial dans « Senilità », est joué dans « La Conscience de Zéno » par la propre femme du narrateur, Augusta, douce et effacée. L'amour est ici représenté par le fantôme de la volupté d'autant plus libre que le personnage souffre de cette liberté.

Dans les deux cas, le héros est un velléitaire, un hésitant : la rêverie remplace en lui l'action. Zéno a épousé la sœur de celle qu'il aimait et n'a pas eu le courage de conquérir ; l'image de cet amour manqué commandera à ses rapports avec Carla. Emilio, de la même façon, n'aura pas le courage d'affirmer son amour pour Angiolina et préférera détruire dans sa sœur innocente l'image toujours vivante de la morale familiale.

Avant la possession

On a comparé, vers 1929, Svevo à Charlie Chaplin. On pensait sans doute à cette valse-hésitation que Charlot, dans ses premiers films, dansait devant les belles créatures que le hasard plaçait à sa portée. Cette comparaison n'est pas folle et permet en tout cas de distinguer Svevo de Proust à qui on l'assimile trop souvent.

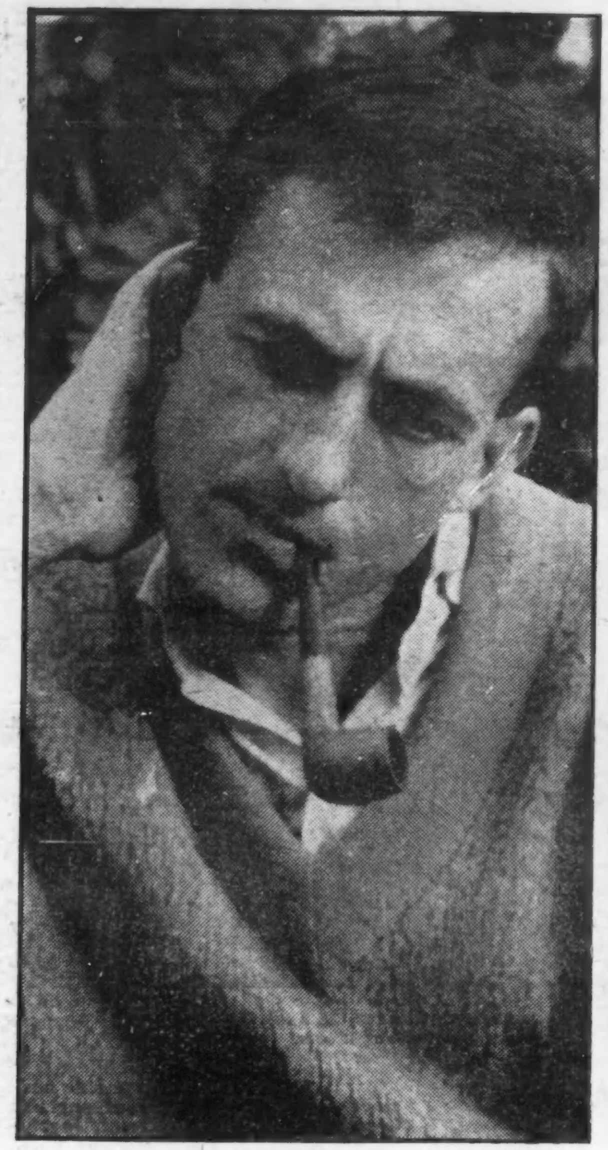
Chez Proust, en effet, la conscience ne bute contre l'obstacle que pour exciter une avidité plus souveraine que chez Svevo. Les héros proustiens, lorsqu'ils doutent de l'être aimé, cherchent à l'enfermer pour le digérer comme le ferait une araignée au centre de sa toile. Odette et Albertine sont des « prisonnières », et même quand elles ont fui, le romancier les récupère dans sa rêverie.

Svevo, lui, projette plus de violence, de vivacité, de trouble et, pense-t-il, de vice dans l'image de l'être aimé *avant la possession*. Parce qu'ils ont « cristallisé » plus vivement sur Carla ou sur Angiolina, Emilio ou Zéno n'étreindront plus en elle que l'image du désir qu'ils n'osent pas extérioriser ni affirmer dans la vie sociale. L'image du monde est sans doute plus forte et plus contraignante chez le romancier né dans l'Empire austro-hongrois sur son déclin que chez le romancier français qui réinvente une société imaginaire pour accompagner sa rêverie...

Et s'il fallait rattacher Svevo à un ensemble littéraire, c'est au Musil des « Désarrois de l'élève Törless » ou au Broch de « Somnambule » que nous penserions. Comme chez eux, le monde imaginaire qu'il crée s'attache au sentiment inquiétant d'une dégradation générale des valeurs et de l'homme. Comme eux, Svevo se heurte aux instances d'une société fermée, aux institutions bloquées. Il faudra l'exil à Musil et à Broch pour recouvrer la sérénité avec « La Mort de Virgile » ou « L'Homme sans qualités ». La psychanalyse, pour Svevo, n'était qu'une voie qui ramenait le romancier au mirage viennois.

S'il fut le Chaplin de la vie intérieure, c'est que Trieste s'ouvrait à la fois sur la sensualité italienne et l'univers pesant du monde autrichien...

JEAN DUVIGNAUD.



(Archives.)

BERNARD PINGAUD.

Après beaucoup de tâtonnements....

(Charpentier.)

ROBERT KANTERS.

...un ministère du Jeune Roman.

ESSAIS

« Dictionnaire des écrivains d'aujourd'hui »

● ***59 auteurs contemporains se retrouvent dans un dictionnaire. Et les autres ? Le responsable, Bernard Pingaud, s'explique ici.***

Il est difficile de parler de la littérature contemporaine. Quel que soit le choix, on est sûr d'indigner. Parmi les nombreux écrivains qui se sont révélés depuis la guerre, Bernard Pingaud en a distingué cinquante-neuf. Une post-face brillante de Robert Kanters conteste la tendance générale qui a inspiré ce volume. Nous avons demandé à Bernard Pingaud d'expliquer ici les raisons de son choix.

Si je devais écrire un article sur le « Dictionnaire des écrivains d'aujourd'hui » (1), je ferais comme tout le monde : je commencerais par critiquer la liste de ces écrivains : « Pourquoi 59 noms et pas 60 ou 70 ? On nous dit qu'il s'agit d'un choix, opéré parmi des auteurs vivants dont l'œuvre (sauf de rares exceptions) est postérieure à 1939 et qui ont publié au moins deux livres. Soit. Mais à quels critères ce choix obéit-il ? Que Beckett et Butor, Adamov et Ionesco, Sagan et Blondin, Robbe-Grillet et Sarraute soient là, personne ne s'en étonnera. Il est plus difficile de justifier la présence d'inconnus comme Du Bouchet, Charpier, Lagrolet, Pinget ou Devaulx, alors que tant d'écrivains qu'on s'attendait à rencontrer dans ce « dictionnaire » en ont été exclus. Parmi les maîtres à penser, Eliade ou Etiemble ne sont-ils pas aussi importants que Morin ou Memmi ? Au rayon de la critique, on regrette de ne pas trouver, à côté de Blanchot et Poulet, Jean-Pierre Richard. Et que dire des romanciers ? C'est là que les oublis sont les plus flagrants : du côté de l'avant-garde, René de Obaldia, Claude Mauriac, Michel Vinaver, Henri Thomas — du côté des écrivains classiques, Jules Roy, Roger Grenier, Luc Estang, Jean-Louis Bory (je cite les premiers noms qui me viennent à l'esprit) — parmi les écrivains féminins, Nicole Védrès et Dominique Rolin.

D'où je conclurais ou bien, comme Robert Kanters, que ce dictionnaire est l'œuvre d'une coterie, « *un ministère du Jeune Roman, avec quelques otages et un peu trop de sous-secrétariats pour les sympathisants* », ou bien, au contraire, que les auteurs, en plaçant sur le même pied des novateurs authentiques et des écrivains qui ne songent qu'au succès ont fait preuve d'un éclectisme qui gâte irrémédiablement leur choix.

Représentative de quoi ?

Tout cela on l'a dit ou on le dira. Il faut donc répondre. J'observerai d'abord que la querelle ne porte guère que sur une dizaine de noms. La grande majorité des écrivains cités l'auraient été en tout état de cause et par n'importe qui. Ensuite, notre propos n'était pas de dresser un palmarès tenant compte des mérites respectifs de chacun, mais de donner une image représentative de la littérature actuelle (roman, poésie, théâtre, essais, philosophie) en nous limitant si possible à une quarantaine de noms. Il est apparu très vite que ce chiffre était insuffisant. A mesure que nous nous apercevions de certains oublis, la liste s'allongeait. Je ne dis pas qu'il était impossible de l'allonger encore ni qu'au dernier moment tel ou tel resquilleur n'ait pas réussi à se glisser sur l'estrade avec

→

(1) Grasset, 546 p., 18 NF 60.

CRAPOUILLOT
Directeur : Jean GALTIER-BOISSIERE
PARIS PITTORESQUE
TOME II
SAINT-GERMAIN-DES-PRES
LE FAUBOURG-SAINT-GERMAIN
LA CITE - L'ILE SAINT-LOUIS
Le numéro spécial illustré : 5 NF
Les deux tomes en originales de luxe : 19,50 NF
LA JEUNE PARQUE

LE TERRAIN VAGUE 23-25, rue du Cherche-Midi - PARIS (6e)
CINÉMA
André S. LABARTHE — LE JEUNE CINEMA FRANÇAIS — 1 volume 50 illustrations. 12 NF
Bob BERGUT — ERIC VON STROHEIM — 1 volume 40 illustrations. 12 NF
Jean BERANGER — INGMAR BERGMAN ET SES FILMS — 1 volume 100 illustrations.. 15 NF
Jacques STENBERG — OH ! CINEMA MON HUMOUR — Une plaquette tirée à 1.000 exemplaires.... 6 NF
Catalogue général sur demande

la complicité de l'un d'entre nous. Mais c'est là un problème mineur. La vraie question est de savoir si notre sélection, opérée après beaucoup de tâtonnements et aussi beaucoup de concessions réciproques, peut ou non passer pour représentative.

Représentative de quoi ? On aurait pu concevoir que le directeur de la publication saisit l'occasion qui lui était offerte d'illustrer, par des exemples bien choisis, l'idée qu'avec quelques amis il se faisait de la littérature. A supposer — ce qui n'est pas évident — que dix critiques puissent se mettre d'accord non seulement sur l'idée, mais sur le choix, telle n'était pas la règle du jeu. A la fois plus prudente et plus dangereuse (puisque plus large) l'entreprise consistait à signaler, aux différents niveaux où s'exerce l'activité littéraire, des écrivains qui pouvaient passer pour typiques.

Un panorama honnête devait au moins montrer quelques échantillons de ces divers talents et tenir compte de la grande dispersion qui caractérise aujourd'hui le marché littéraire. On trouvera donc, dans le « dictionnaire », des auteurs pour tous les goûts. A l'intérieur de telle ou telle catégorie, on pourra s'étonner que nous ayons retenu Durand plutôt que Dupont. Mais critiquer le caractère hétéroclite de la liste, c'est mettre en question la conception même de l'entreprise.

L'avenir le dira

N'exagérons rien d'ailleurs. L'éclectisme de la direction n'est pas allé jusqu'à accueillir M. Druon ou M. de Saint-Pierre, M. Cesbron ou M. Daninos, dont le talent est bien d'aujourd'hui, mais qu'aucun d'entre nous ne considérait comme des « écrivains ». J'ajouterai, à l'adresse des puristes, que le principal intérêt d'un catalogue de ce genre était, à nos yeux, de créer une sorte de complicité entre des écrivains déjà célèbres et d'autres qui vivent dans la plus complète obscurité. Si cet amalgame conduit demain le lecteur de Butor à ouvrir un livre de Du Bouchet, son voisin, l'amateur de Ionesco à s'intéresser à Jacottet ou à Lagrolet, l'habitué de Peyrefitte à lire Oster ou Pinget, ce dictionnaire n'aura pas été inutile.

Les noms que je viens de citer révèlent-ils une orientation ? Il faut le croire puisque, dans le « point de vue » qui clôt l'ouvrage, Robert Kanters les range tous dans la même catégorie d'iconoclastes, dont l'idéal serait d'utiliser la littérature contre la littérature et le but ultime d'aboutir au silence par un usage subversif de la parole. Je ne discuterai pas ici cette conception. Mais il est vrai que, parmi les principaux artisans du « dictionnaire », règne au moins un préjugé commun, qui est de considérer la littérature comme un moyen d'*expérience*, au double sens de ce mot : celui du savant et celui du philosophe. Insoucieux de convaincre ou de morigéner, nous pensons qu'écrire devrait être une façon de se découvrir et que cette découverte ne va pas sans risques : les seuls livres vraiment importants sont ceux qui changent à la fois l'auteur et le lecteur. Dans la limite des places dont nous disposions (comme disent les organisateurs de spectacles), si nous avons accordé quelques passe-droits, c'est à des écrivains dont nous estimions l'audace ou la rigueur. L'avenir dira si notre estime était bien placée. Le propre des dictionnaires est d'avoir de multiples éditions.

BERNARD PINGAUD.

(Archives.)

GUILLAUME CHPALTINE (26 ANS).
Vivre comme des morts.

ROMANS

« La Renonce » par Guillaume Chpaltine

● ***Entre ces personnages, il n'y a plus de frontières. Roman au long cours d'un très patient jeune auteur.***

LES signes réconfortants se multiplient. Les jeunes romanciers témoignent chaque jour davantage de ce que l'art du roman ne se peut séparer d'une patience — patience de l'auteur, patience du lecteur — ni d'une minutie par quoi le roman mène sa bagarre contre le temps. Bagarre essentielle — quel autre objet pour le roman ? Inséparable aussi, par conséquence, d'une certaine masse. Il est important, et nécessaire, que le roman de Jean Douassot (« La Gana » et « Sens Inverse ») en soit à sa 1.226e page ; que le dernier roman de Michel Butor (« Degrés ») compte 389 pages ; et le premier roman de Chpaltine, « La Renonce » (1), 436.

Me réconforte aussi cette constatation, que vérifie chaque début prometteur : les trouvailles techniques de nos aînés américains, français et anglais (Dos Passos, Faulkner, Proust, Joyce, V. Woolf) ont quitté le plan de l'héroïsme et du laboratoire pour s'installer, sans plus de scandale, sur celui de l'expression courante.

(1) Ed. Julliard, 436 p., 19 NF. 50.

Les sacs de peau

La réussite de Chpaltine est ici exemplaire. Rien d'original : Chpaltine ne cherche pas à épater le bourgeois. Monologue intérieur étroitement mêlé au récit de l'action, brouillage des temps, concomitance des différentes personnes (je, tu, l'autre) — rien de tout cela qui ne participe aujourd'hui solidement de la technique romanesque. Mais précisément : tout cela est dans « La Renonce », parfaitement digéré, à ce point assimilé que la virtuosité, qui est grande, en devient invisible ; à chaque instant nécessité — et voilà l'important — par le sujet même du livre. Bref, forme et fond mutuellement indispensables.

« Le Tracé des Frontières Relatives », tel est le sous-titre du roman. Il éclaire le véritable propos de l'auteur. Avec, pour armes, cette patience et cette minutie que j'ai dites, Chpaltine, sous couleur de raconter une histoire, explore en fait cet embrouillamini de « frontières » dont l'écheveau forme la trame de nos existences.

Quelles frontières ? Celles qui séparent, à l'intérieur du même mouvement de pensée ou du même geste, l'imaginaire du réel ; qui cloisonnent passé, présent, futur ; qui enferment chaque individu dans son sac de peau. Plus exactement : qui devraient séparer, qui devraient cloisonner, qui devraient enfermer. Car ce que montre Chpaltine à chaque détour de chapitre, de phrase, et jusque dans le choix des adjectifs et des images (utilisant à fond, selon la leçon de Baudelaire et de Rimbaud, les ressources des « correspondances »), c'est que ces frontières sont si emmêlées, si relatives, que le tracé en devient impossible, que l'auteur *renonce* à ce tracé.

Chpaltine insiste sur l'enchevêtrement des destins : celui de Louise lié à celui de Philippe et à celui d'Albert, lui-même lié à celui de Marc qui dépend de celui d'Alice, étroitement dépendant de celui de René, et caetera. Et le hasard des rencontres (Philippe a rencontré Louise ; Albert, Marc ; et Jeanne rencontre Alexis) ne cesse de compliquer la situation. Enchevêtrement des solitudes que Chpaltine dépeint avec une rigueur obsédante grâce aux ressources d'un simultanéisme plus souple que celui sur lequel Sartre avait bâti « Le Sursis ».

Je, tu, il

« La Renonce » nous rapporte une histoire banale : le seul épisode un peu dramatique relève du fait divers — d'ailleurs plus proche de l'accident que du crime. Une assez grosse ville de province : l'épouse du riche Albert Brémert, Louise, est attirée par Philippe Goldberg, une relation de vacances ; Albert ne pense qu'à Marc, gigolo plus ou moins malgré lui et amoureux transi d'Alice, la nièce des René, tenanciers du « Café du Triomphe », où Alice sert de bonne. Par passivité, Alice a couché avec son oncle, a failli avoir un enfant d'un pensionnaire du café-hôtel, Alexis. Un soir, sans le vouloir, Alexis tue Marc. Il s'enfuit. Cette fuite le précipite dans un autre univers : celui de Jeanne Colon, qu'il bouleverse. Et sa mort ne terminera rien. Chpaltine ne cherche pas à diminuer cette banalité, car il sait que, pour qui sait voir, rien n'est banal, comme rien n'est simple. Bien au contraire : la richesse quotidienne de la vie dite « courante » est si foisonnante que, séduit, envoûté par ce foisonnement, Chpaltine renonce à le dominer, s'y soumet, s'applique à l'exprimer. Il faut dire qu'il y réussit. Devant cette réalité fourmillante, dévorante, indéfinie (le livre ne finit pas), le lecteur se sent très vite comme englué, soumis lui aussi — comme il l'est aux complexités de sa propre existence : « je », « tu », « il », à la fois présents, passés, futurs, lui-même solitaire et indissolublement lié au reste du monde par un tissu si serré que, une maille sautant, tout l'ouvrage en est affecté.

Je parle, bien sûr, du lecteur sérieux, patient, attentif. Pour l'autre, dont on connaît la paresse, Chpaltine a pris soin d'aider son effort grâce à des résumés des divers chapitres, placés en fin du livre.

Je ne suis pas toujours d'accord avec l'auteur sur le détail du style ; certaines images, certains adjectifs me paraissent d'une préciosité douteuse. Mais quelle importance ? L'important est que nous envoûte ce long portrait d'une humanité perdue dans sa propre complication au point de s'y abandonner quasi aveuglément et de vivre comme des morts avant même d'être morts, *renonçant* à donner un sens à son destin comme à retrouver le temps perdu.

JEAN-LOUIS BORY.

PIERRE GASCAR
soleils
"Pierre Gascar a donné la nuance de son talent réfléchi, pudique et cependant humain. Il s'avance désormais sur la route où Camus le précédait
GÉRARD BAUER - Le Journal d'Alger
"Talent extraordinairement sensoriel, visuel, et qui, puisqu'ici elle commande tout, sait recréer la lumière avec les mots".
LUC ESTANG - Le Figaro Littéraire
nrf

PEYREFITTE
LE SPECTATEUR NOCTURNE
DIALOGUE DRAMATIQUE
J'ai cru à la vertu tout en pataugeant dans le vice
Flammarion

« Aux portes de Moscou » de Mendel Mann

● *Malheurs d'un Juif polonais engagé dans l'armée rouge.*

IL est toujours aventureux d'évoquer les grandes ombres devant une œuvre récente : trop facilement elles deviennent les mauvaises fées qui se déchaînent sur le nouveau-né. Au demeurant, ce qu'un auteur d'aujourd'hui veut faire ne peut qu'être différent de ce que voulurent ses prédécesseurs. Cependant, devant l'investissement de Moscou, devant des moujiks sages et ivrognes, résignés et courageux, comment ne pas penser au Moscou qui flambe dans « Guerre et Paix » ?

Nous sommes ici à la fois devant une œuvre d'art (1) — le premier volume d'une trilogie qui se terminera avec la prise de Berlin — et un témoignage. Mais il s'agit avant tout de l'aventure atroce d'un jeune Juif polonais qui, après la défaite de son pays, se réfugie dans un village russe, dont les habitants deviennent pour lui des frères. Aussi, quand la guerre éclate entre l'Allemagne et les Soviets, s'engage-t-il tout naturellement pour lutter avec eux contre l'ennemi commun. Mais Menahem, parti avec les siens, arrive presque seul, moralement du moins, au combat. Car si celui que les paysans, pour plus de commodité,

(Archives.)

MENDEL MANN.
Un raccourci brutal.

ont baptisé Mikaiel, est un « semblable » pour la plupart d'entre eux, pour les autres, ceux de la « nouvelle bourgeoisie » et ceux de l'ancienne, il reste l'étranger dont on suspecte tous les gestes, celui dont le comportement inquiète, le Juif porte-péché.

Les grandes ombres

Qu'importe dans ces conditions son attitude de l'instant : on lui reproche son courage comme en d'autres circonstances on lui aurait reproché sa lâcheté ou ses gentillesses.

Lorsqu'il s'agit du tout-venant, la chose bien qu'odieuse n'est pas encore monstrueuse ; elle le devient quand Mikaiel se heurte aux puissants, officiers ou juges. Car il a beau s'être trouvé parmi ceux qui, ayant arrêté une émeute pronazie, ont retardé l'avance de l'ennemi, il a beau être lieutenant et décoré, on le traînera devant les tribunaux pour quelque chose qui ressemble au refus d'obéissance. Et cela, parce qu'il lui a été impossible de continuer d'interroger un officier allemand qui insulte le Juif qu'il a reconnu en lui. Ajoutons que le poste d'interprète qui devait le conduire à d'aussi pénibles tête-à-tête, Mikaiel ne l'avait accepté qu'à son corps défendant et presque sous la menace. La marche vers l'enfer s'achève, symbolique et concrète à la fois, par une descente dans les mines où l'envoie une condamnation pour lui aussi mystérieuse que celle du « Procès » de Kafka.

Qu'on le veuille ou non, les grandes ombres se dessinent quand on parle de ce livre et cela non point qu'il témoigne d'influences précises — son rythme rapide, coloré, son dialogue simple qui, à aucun moment, ne veut être autre chose que lié à l'action, la tendresse qui en émane, lui appartiennent en propre — mais surtout parce qu'il a pour héros un personnage dont le destin semble un raccourci brutal et tragique du destin de tous les hommes.

Peut-être serait-il bon un jour de préciser l'étrange rapport qui, avant, pendant et après la révolution, s'est sur le plan artistique, établi entre la sensibilité juive et la sensibilité russe. Aujourd'hui, dans le domaine de la peinture, on pense à Chagall, à Soutine, dans celui du cinéma à Eisenstein, dans celui de la littérature à Isaac Babel, à Blok, à Pasternak ; peut-être demain pensera-t-on aussi à Mendel Mann...

CLARA MALRAUX.

(1) Calmann-Lévy, 317 p., 10 NF.

« Bijoux » par Françoise des Ligneris

● *Un auteur érotique s'affirme : c'est une femme.*

FRANÇOISE DES LIGNERIS a-t-elle une « voix » ? (Grande affaire pour les écrivains d'aujourd'hui : autrefois, on voulait avoir du « style », ou du « ton » ; maintenant, c'est une « voix », ou une « petite musique »). Certains de ses mots font mal. Elle le sait, travaille ses raccourcis (trop parfois, on a de la peine à la suivre), termine ses chapitres sur une seule phrase qui résonne, douloureuse, un peu folle, comme une cloche dans la campagne.

C'est qu'il s'agit de caresses. Tous les romanciers parlent d'amour et, par-ci, par-là, d'érotisme ; en fin de chapitres. Avec de prudentes réserves : nous n'allons pas donner dans ce genre-là ! En fait, ils ont peur, peur d'en dire trop, de le dire mal. L'érotisme, en littérature, ça ne pardonne pas.

« Fort-Frédérick », « Psyché 58 », aujourd'hui « Bijoux » (1), Françoise des Ligneris a pourtant pris le risque de se jeter tout entière dans l'aventure. Et, de temps à autre en effet, c'est le fossé, l'inadmissible, le ridicule : on pressent déjà le fou-rire que déclencheraient certaines lectures à voix haute.

Mais, souvent aussi, c'est la réussite, c'est-à-dire, côté lecteur, la gorge sèche, le regard poissé, englué par les mots sur la page.

Présence charnelle

« Bijoux »... A quoi bon raconter l'histoire, puisque tout son prestige tient à la « voix » de Mme des Ligneris ? Il serait plus intéressant de demander à l'auteur d'où lui naît son sujet, de quelle scène vaguement rêvée, entrevue, de quel phantasme ? Nous connaissons tous ces intuitions, ces pentes rapides sur lesquelles l'esprit s'engage le temps d'un éclair : Ligneris non seulement va jusqu'au bout de son hallucination, mais se paye le plaisir de mettre en scène. Dans « Psyché 58 », deux personnes se livraient à l'amour sous les yeux d'une fausse aveugle. Ici, c'est la présence charnelle d'un cadavre au cœur de l'étreinte amoureuse. Il y a l'odeur fade du tombeau et celle, non moins fade peut-être, des corps mélangés ; il y a la rigidité cadavérique et cette autre rigidité, toute proche, toute fraternelle, venue du plaisir... Et puis, il y a les bijoux, ces phares, ces cailloux éternels, signes de cruauté, de pouvoir, toujours intacts, toujours purs, quels que soient la chair, le moment, le lieu où brille, indifférent, leur diamant.

Oui, on est pris. Quoique notre auteur ait aussi le pied lourd (« sabote », comme elle dirait), ou plutôt finisse par croire un peu trop à la réalité de son histoire... ça n'est pas sa faute : elle est femme, et presque toujours les femmes écrivent pour se raconter, parler, « dire quelque chose » — rarement par seul plaisir des mots.

Or, en littérature érotique, il ne s'agit de rien d'autre que de langage, qu'il conviendrait d'utiliser comme tel : en instrument (cravache qu'on décroche d'une panoplie). Peu de femmes ont ce don — (combien d'auteurs érotiques sont des femmes ?). Il est déjà très remarquable qu'à certains chapitres, certaines images, Françoise des Ligneris s'impose avec une si incontestable fermeté de poignet.

MADELEINE CHAPSAL.

(1) Grasset, 102 p., 7,50 NF.

Avec RICHARD WRIGHT qui parle de « FISHBELLY »

Richard Wright, le grand écrivain noir américain, qui a choisi de vivre en France, vient de publier aux « Lettres Nouvelles » son dernier roman FISHBELLY, traduit par Hélène Bokanowski. Avec FISHBELLY qui suit BLACK BOY et UN ENFANT DU PAYS, Richard Wright continue son combat opiniâtre et pacifique contre le racisme. Il répond à nos questions.

Q. — Pourquoi avez-vous décrit dans ce livre un personnage de jeune noir américain aux prises moins avec la société blanche qu'avec les autres noirs ?

R. — J'ai voulu présenter la manière dont un jeune garçon grandit dans une société à la fois noire et totalement imprégnée de la présence blanche. Il n'est pas normal d'être en même temps « conditionné » par une société et inassimilable à elle. Fishbelly parle la même langue que les blancs, il a la même patrie, il est appelé à faire les mêmes guerres, mais il n'est pas organiquement intégré et sa vie émotionnelle dès l'enfance est marquée par la discrimination raciale qui se ramifie dans ses moindres perceptions et transparait par la suite dans ses moindres gestes. Hélas, cette mise en condition affective fait partie de l'ordre des choses et bien que l'on puisse apercevoir ou espérer un mieux, il faudra un long temps avant que les noirs puissent perdre jusqu'à la notion de ghetto. Or, pour contrôler les noirs, les blancs ont choisi certains noirs. Quelle honte et quelle dérision ! Fishbelly en est un vivant exemple. Il est fils d'un de ces esclaves. Il s'agit même d'un double esclavage.

Q. — Le thème est vraiment vivant. N'avez-vous pas pensé à en tirer une pièce ?

R. — J'ai fait jouer en Amérique FISHBELLY, mais la critique a tué la pièce en cinq jours. Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire. Il faut pourtant dire toutes les vérités.

Ladislas Dormandi

PLUS HEUREUX QUE L'ENFANCE

Un homme seul qui murmure dans un café, voilà ce qui aujourd'hui remplace la tragédie grecque. Simon Toleda a trop longtemps vécu en prison, désormais c'est de la vie qu'il a peur. Dans son dernier roman PLUS HEUREUX QUE L'ENFANCE, Ladislas Dormandi analyse un mal plus terrible que le cancer : comment à notre époque où le mot « liberté » retentit de toute part, un homme peut perdre jusqu'au simple goût de la liberté.

Un nouveau romancier
Un premier roman

GABRIEL ENKIRI

Olga Malhaine

Rodrigue et Chimène de Nanterre

Malek Haddad

L'ELEVE ET LA LEÇON

Après LA DERNIERE IMPRESSION et JE T'OFFRIRAI UNE GAZELLE, Malek Haddad publie un bouleversant et si actuel roman L'ELEVE ET LA LEÇON. Le narrateur est un médecin musulman établi quiètement dans une petite ville de Provence et qui a toujours cherché à éviter les conflits et les responsabilités. Brusquement, la mort de son meilleur ami et la nécessité de secourir un jeune militant algérien le mettent en face de lui-même et le forcent à un examen de conscience grave et passionné.

LA PARADE

le dernier roman de

Jean-Louis Curtis

vient de paraître

LES LETTRES NOUVELLES

N° 4

Le numéro-revue des Lettres Nouvelles est consacré aux « Beatniks » et aux jeunes écrivains américains. Qui sont les Beatniks, qu'il ne faut pas confondre avec nos « Blousons noirs » ? Qu'y a-t-il derrière ces jeunes gens frénétiquement épris de jazz, très pauvres, auxquels on reproche de se droguer ? Ces « excès » ne prétendent-ils pas accomplir une révolution spirituelle ? Ces excès, cette recherche d'un certain « primitivisme » n'apparaissent-ils pas comme un refus de « l'uniformité imposée par une société naturellement portée à fabriquer des robots » ainsi que le souligne Maurice Nadeau dans sa préface ?

Au sommaire de la revue, encore, la pièce d'Edouard Albee, HISTOIRE DE ZOO, qui accompagne actuellement à New-York LA DERNIERE BANDE de Samuel Beckett.

● *La sensation causée dans le monde par l'arrestation d'Eichmann remet en lumière les révélations faites précédemment par les tristes acteurs de cette tragédie. Ainsi dans le livre de Walter Schellenberg LE CHEF DU CONTRE - ESPIONNAGE NAZI PARLE, on distingue déjà la silhouette effrayante de l'homme et dans le livre de Rudolf Hoess LE COMMANDANT D'AUSCHWITZ PARLE, on a appris à connaître ses méthodes... Ces deux livres ont été publiés chez Julliard.*

ALFRED FABRE-LUCE

publie un grand essai politique

Le plus illustre des Français

JULLIARD

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte

Jean - Luc Godard (29 ans, « A bout de souffle ») vient de terminer « Le Petit Soldat ». Sujet central : la torture. Il dédie son film à l'auteur de « La Condition humaine ».

JEAN-LUC GODARD parle à voix très basse, le regard dissimulé derrière des verres fumés.

Dans « A bout de souffle » son premier film, les héros aussi se protégeaient avec la fumée de leurs cigarettes. Se protéger de quoi ? Du monde ? De l'engagement ? Du conformisme ? Jean-Luc Godard craint tout cela. Engagé, il ne l'est guère.

— *Si les concepts de « gauche » et de « droite » ont un sens pour vous, où vous situez-vous ?*

— Je pense que les gens de gauche sont des sentimentaux. Ceux de droite ont des idées formelles. Comme je suis sentimental, je serais plutôt à gauche. Surtout par rapport à mes meilleurs amis, qui eux sont nettement à droite.

Jean-Luc Godard, comme on voit, n'est pas une conscience politique, et pourtant...

Pourtant, c'est lui qui vient de terminer en Suisse son second film, « Le Petit Soldat », où il ose montrer, pendant une quinzaine de minutes, l'une des plaies de notre vingtième siècle. Il montre un homme subissant la torture.

— *Pourquoi ce sujet ?*

— Je me suis toujours demandé si je parlerais sous la torture et pourquoi ; sans doute, j'essaierais de ne pas parler. Par dignité humaine, mais quelle bêtise ! Quel est cet élan de dignité qui nous dépasse ? Pourquoi ?

« J'ai beaucoup pensé à Malraux en faisant ce film. Je l'avais entendu dire dans une conférence : « Un jour, j'ai écrit l'histoire d'un homme qui écoutait sa propre voix et je l'ai appelée « La Condition Humaine ».

« Dans mon film, le héros cherche sans cesse à reconnaître sa voix. Même son visage, dans la glace, il ne semble pas qu'il lui corresponde. Il fait sans cesse des choses qu'il n'a pas envie de faire. Il cède sur toute la ligne. Il est pris dans un engrenage.

« L'histoire est celle d'un membre d'une organisation d'extrême-droite (Michel Subor), chargé de tuer un journaliste de Radio-Genève, sympathisant du F.L.N. Il sera pris par le F.L.N. et torturé, mais il s'évadera... Il y a une fille indicatrice pour le F.L.N. (Anna Karina) qui voudrait bien le suivre, mais cela ne marchera pas non plus. A la fin, il dira simplement : « Il faut apprendre à ne pas être amer. »

« J'aurais pu aussi bien imaginer le contraire. Que ce soient les Français qui torturent. D'ailleurs, dans le film, on dit qu'ils font la même chose. Je trouvais cela plus complexe ainsi. La torture, c'est abominable, mais je me suis rendu compte que c'est compréhensible. Surtout la torture moderne. On est complètement déconnecté de la douleur des autres. C'est comme lorsque quelqu'un vous dit qu'il a mal aux dents. Vous pouvez le plaindre à la rigueur, mais absolument pas imaginer sa douleur. Dans la torture, c'est pire. Vous mettez quelqu'un dans une baignoire. C'est pas terrible à

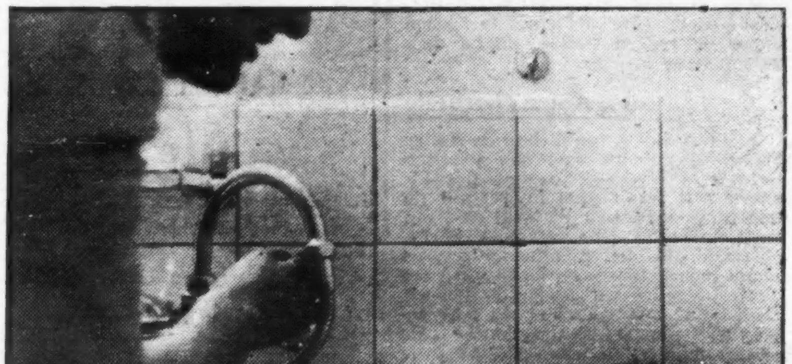
(Archives.)

« LE PETIT SOLDAT » (1).
« Une couverture qui tombait bien. »

voir. Quand vous le voyez sortir de l'eau en suffoquant, à ce moment-là vous réalisez sa peine, et c'est justement à ce moment que lui est content, qu'il peut respirer. C'est idiot.

« Tourner la manivelle d'une batterie électrique, voir un homme agité de soubresauts, ce n'est pas horrible. Je crois qu'on peut torturer par simple manque d'imagination et que c'est un phénomène très courant.

« Mon film sera-t-il interdit ? Je ne pense pas. C'est un film d'aventures. J'aurais pu aussi bien inventer une histoire autour du vol des bijoux de Sophia Loren. Mais pourquoi ne pas choisir l'actualité, pourquoi considérer les événements en cours comme tabous ? Un film est démodé quand il ne reflète pas vraiment son époque. « Quai des Brumes » ou « Quatorze Juillet » ne seront jamais démodés. Je considère comme indécent de tourner maintenant un film sur la Résistance. Si Jean Rouch avait tourné dans le maquis en 1943, cela aurait été juste. Maintenant, je trouve cela triché, impur, fabriqué. Pourquoi ne pas dire le mot F.L.N. puisqu'il existe. Cela ne servirait à rien de dire le



(Archives.)

LA BAIGNOIRE (2).
« Complètement déconnecté de la douleur des autres. »

P.B.Z. Mon film, cela peut être aussi bien « Tintin, agent secret au pays du chocolat au lait ».

« Tintin aurait envie d'avoir un idéal. Il voudrait avoir la force de se frayer un chemin même avec un poignard. Mais il ne peut pas. Il dit que ses parents ont été arrêtés parce qu'ils étaient des amis de Drieu La Rochelle, et aussi qu'il aimerait mourir comme Pierre Brossolette. Il dit aussi : « L'éthique, c'est l'esthétique de l'avenir. » C'est de Gorki, mais dans le film, je lui fais dire que c'est de Lénine, parce que j'aime mieux Lénine.

— *Et techniquement, vous avez travaillé au jour le jour comme dans « A bout de souffle », écrivant vos dialogues à bâtons rompus ?*

— Oui, mais cela a moins bien marché. Dans « A bout de souffle », je pouvais dire tout ce que j'avais envie de dire. Tout passait. Tout s'infiltrait dans mon personnage. Cette fois, il y a une action précise. Il faut que les personnages disent telle ou telle chose et pas une autre. Alors souvent, je restais deux jours sans tourner, sans idées. Dans l'ensemble, j'ai tourné un jour sur trois. Il y a des passages où je me laisse aller. Subor parle de la Bretagne, ou des « Confessions » parce qu'il passe devant l'île Rousseau à Genève. Mais c'est plus rare. Il y a surtout des silences, des bredouillements, comme des interviews à la T.V. J'ai vraiment fait ce film sous l'influence de Bresson («Pickpocket») et de Malraux.

« Ce que c'est beau « L'Espoir » et ce que c'est « amusant » qu'il ait tellement changé ! »

Godard dit « amusant », parce qu'il trouve cela vraiment « amusant ».

Une honte : la Cinémathèque.

M. MALRAUX, qui aime le cinéma et influence encore la jeunesse (voir plus haut), aurait dû se trouver vendredi soir, avec moi, à la Cinémathèque, rue d'Ulm. Le programme consacré à Antonioni, metteur en scène italien, légèrement maudit, le même homme qui fut accueilli à Cannes sous les huées, avait attiré des centaines d'étudiants qui restèrent sur le trottoir en hurlant « des crédits, des locaux ». Cette salle de la Cinémathèque est en effet incroyablement exiguë et vétuste. Mal équipée pour le son (pas question de grand écran), nantie de 390 fauteuils de bois grinçants, cette salle est chaque soir prise d'assaut. Et pourtant, la plupart du temps, comme l'autre soir, les copies projetées ne sont même pas sous-titrées, et la vision de ces films en demeure très aride.

La location ou la construction d'une salle de Cinémathèque digne de ce nom serait même, si cette considération intéresse le ministre de la Culture, une affaire rentable.

« L'Enclos » : il s'agit d'inculper le spectateur.

CINEMA et politique, voici encore le problème évoqué dans le film qu'Armand Gatti et Pierre Joffroy vont tourner dès le mois prochain en Yougoslavie.

« L'Enclos » est un film qui doit communiquer au spectateur l'affreuse expérience de l'univers concentrationnaire. Armand Gatti l'a connue. Pierre Joffroy, obsédé par cette folie des hommes, a collectionné, depuis dix ans, plus de trois mille volumes, récits et statistiques.

« Mais justement, disent-ils, les statistiques ne rendront jamais la réalité d'un camp. Le documentaire ou la statistique enlèvent le côté humain. Cela peut paraître démentiel et sacrilège d'inventer une histoire. D'ailleurs nous ne l'avons pas inventée, mais elle est quand même de l'ordre de l'anecdote.

« Il s'agit d'un Allemand et d'un

(Archives.)

ANNA KARINA (3).
« Cherche très jolie jeune fille. »

Juif qui furent enfermés toute une nuit dans la même cellule. La liberté fut promise à celui qui tuerait l'autre. Cela se passait à Mauthausen. Tous les détails, tout sera vrai, mais il nous est apparu, paradoxalement, que ce n'est qu'à travers la fiction que nous pourrions vraiment *inculper le spectateur.* » (4)

MICHELE MANCEAUX.

(1) Sur cette image, l'agent secret d'extrême-droite vise l'agent du F.L.N. Jean-Luc Godard dit : « La semaine où je tournais (le 22 avril), « L'Express » est sorti avec cette couverture. Elle tombait bien. Il a d'ailleurs été saisi. J'ai trouvé cocasse de faire lire ce journal à un agent d'extrême-droite, et de cacher derrière ce titre « Vingt ans après », justement la renaissance du fascisme. Je pense que le public ne verra là, au mieux, qu'un gag, mais pour moi chaque détail est toujours plein de petites significations. »

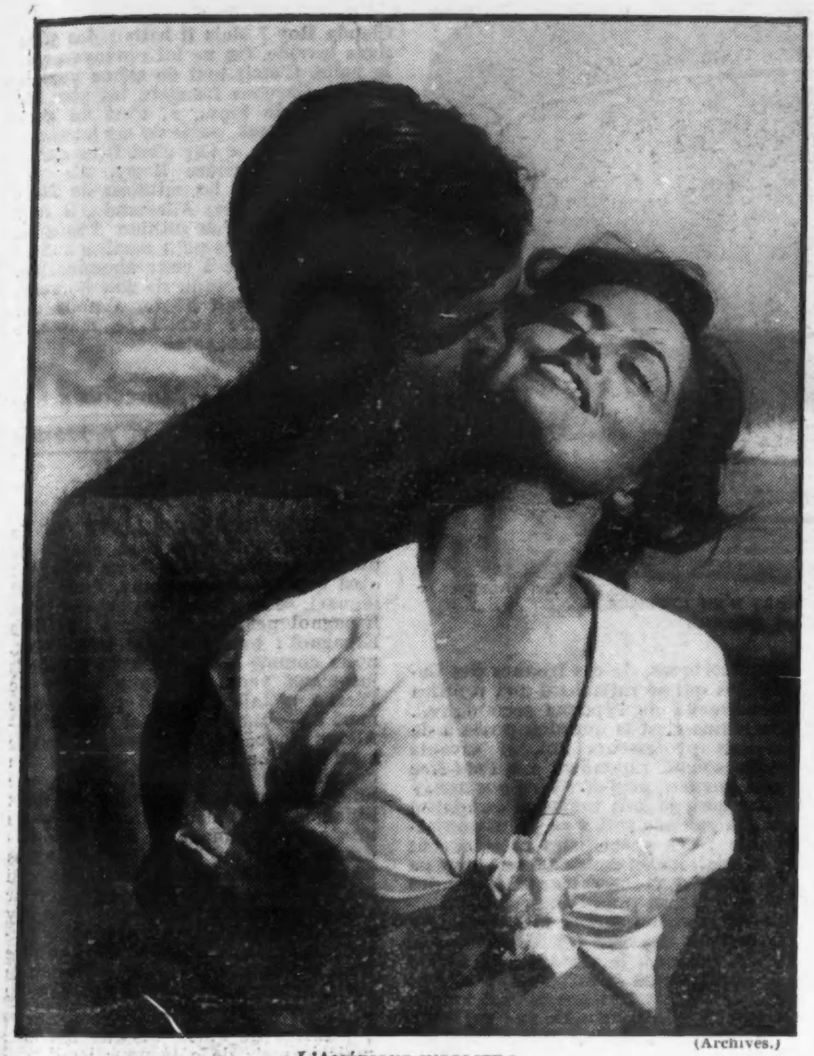
Sur une autre image, on peut ainsi voir une photo d'un couple de jeunes partisans de Budapest, en arrière-plan du baiser que se donnent les deux jeunes héros du film

Godard explique : « C'est le même couple, la même peur, les mêmes frontières à passer. Cette image de Budapest est là pour bien concerner le spectateur, pour l'empêcher de sortir de son époque. Les gens ont tendance à vouloir toujours se réfugier dans la fiction. »

(2) Jean-Luc Godard a engagé Michel Subor (qu'on voit subissant la baignoire) alors que ce dernier doublait Serge Reggiani dans la pièce de Jean-Paul Sartre « Les Séquestrés d'Altona ». J'ai vu Michel Subor portant encore les marques des électrodes sur ses poignets et ses chevilles. C'est Godard lui-même qui l'a *réellement* torturé pour les besoins de son film.

(3) Elle est la seule interprète féminine du « Petit Soldat ». Jean-Luc Godard l'a engagée en faisant passer dans un journal professionnel une annonce ainsi conçue : « Cherche très jolie jeune fille 18 à 20 ans, pour être sa vedette et son amie. »

(4) Une conversation entre Gatti et Godard s'impose !



(Archives.)

« L'AMÉRIQUE INSOLITE ».
Une jeunesse brutale.

(Archives.)

« TEMPS SANS PITIÉ ».
Des êtres responsables.

CINÉMA

La chronique de Bruno Gay-Lussac

● *« L'Amérique insolite » : deux mots étonnants, et faux.*

La beauté d'un visage dépend souvent de notre cœur. S'il nous est indifférent, nous en isolons machinalement certains détails, identifions des tics auxquels nous sommes tentés, par paresse, d'accorder la signification et l'importance de traits plus profonds. Ainsi procède le caricaturiste qui, à l'intention d'un public assoiffé de simplification, fige l'homme sous le signe élémentaire de ses ridicules et de ses excès.

Tel apparaît le visage de l'Amérique à travers le regard de François Reichenbach, visage qui, sous son crayon, prend la forme et la couleur d'un masque monstrueux où nous reconnaissons les rictus classiques que la presse, le cinéma, la publicité nous ont révélés depuis longtemps, et que l'on évoque peut-être trop facilement pour résumer les mœurs et le tempérament de ce peuple déconcertant. Sans doute, l'Amérique de Reichenbach existe, mais elle apparaît ici plus proche de l'Amérique des touristes que de « l'Insolite ».

N'étions-nous pas en droit, en effet, d'attendre de ces deux mots étonnants accolés qui forment le titre du film, la révélation d'un univers presque magique, dont nous soupçonnons l'existence mais que Reichenbach, à notre avis, n'a pas découvert, car les sujets d'observation choisis ne nous apprennent rien et ne nous touchent jamais (1).

De l'école de strip-tease au rodéo, aux prisonniers, en passant par les salles de jeu de Las Vegas et le Carnaval de La Nouvelle-Orléans, rien vraiment ne nous surprend. Et si l'Amérique n'est que cela, pourquoi la France ne se résumerait-elle pas, elle aussi, pour un cinéaste étranger, à quelques tableaux de la zone, de Montmartre, des Cévennes et de Saint-Germain-des-Prés ? Rien n'est plus simple, en effet, que de confectionner ce petit dictionnaire des « curiosités », d'entrer dans un pays comme dans une fête foraine, pour passer d'un stand à l'autre puis s'en aller, ébloui, sans rien connaître de ce qui se passe au fond des roulottes.

Absence de complicité

Voilà, sans doute, la lacune essentielle de ce film : un défaut de curiosité que souligne le texte d'accompagnement dont le ton nous gêne trop souvent, car il sous-entend à chaque instant la supériorité intellectuelle de cette vieille Europe qui juge, et poliment se moque, tout en gardant ses distances. La froideur du jugement, ce vide qui sépare la caméra de l'objet, bref cette absence de complicité entre l'œil et la chose vue, sont ici frappants.

Mais enfin, si l'esprit de cet ouvrage nous déplaît, avouons que nous sommes dès le début écrasés, conquis, saoulés par la puissance de l'image, dont la qualité plastique dépasse souvent tout ce que nous avons déjà vu au cinéma dans ce domaine.

Le port de San Francisco, les moissonneuses surgissant comme des monstres martiens, le crépuscule sur le Mississippi, et ces orgues gigantesques que forment les gratte-ciel de New York, sont des images envoûtantes dont le style semble annoncer les lignes monstrueuses d'un monde lunaire. C'est sans doute aussi ce qu'a voulu nous démontrer Reichenbach en nous exposant, comme le dernier stade de l'homme terrestre, cette civilisation d'automates contre laquelle seule la jeunesse se révolte dans un dernier sursaut de brutalité.

Mais ces délinquants, ces « hommes-chats », pourquoi ne sommes-nous frappés que par leurs attitudes comme si le monde de James Dean lui aussi était mort ? Ou bien Reichenbach s'est-il refusé à voir cet univers de fraîcheur afin de parvenir jusqu'au bout de sa démonstration, à savoir que l'Amérique est un cimetière de vivants.

Si l'auteur aime ce pays, il ne nous en a pas convaincus, car l'insolite ici est le contraire du rêve et de l'évasion, et nous sentons bien qu'une dimension essentielle de ces images reste inexplorée.

Souhaitons donc que l'on ne projette pas un jour, aux Etats-Unis, un film qui s'appellerait « La France Insolite » où aucun de nous ne se reconnaîtrait et qui ferait courir tout New York comme celui-ci fera courir tout Paris.

BRUNO GAY-LUSSAC.

(1) Colisée, Marivaux.

La critique de René Guyonnet

● *« Temps sans pitié » : un suspense brutal, des prolongements moraux.*

Avant «Temps sans pitié» (1), j'avais vu quatre films de Joseph Losey : « Haines » (« The Lawless »), qui se passait chez les cueilleurs de fruits mexicains de Californie, en butte à une discrimination raciale et sociale, « Le Rôdeur » (« The Prowler »), où l'on voyait un policier machiner un crime parfait, « Le Maudit », un remake du film de Fritz Lang, et « La Bête s'éveille » (« The Sleeping Tiger »), signé Victor Hanburg, où un jeune dévoyé devenait l'amant de la femme du psychanalyste qui s'était mis dans la tête de le guérir.

Les admirateurs de Losey le tiennent, à l'égal de Lang, pour un « pur metteur en scène ». Mais contrairement aux films de Lang (en tout cas, aux derniers que nous avons vus à Paris), les scénarios de Losey sont très construits, très élaborés : en particulier celui de « Temps sans pitié », signé de Ben Barzman, lui aussi un exilé de Hollywood.

« Temps sans pitié » appartient à ce type de films américains qu'on pourrait appeler « mythologiques », ou « du second degré ». A l'arrière-plan d'une histoire simpliste, dont la brutalité a un effet direct, mécanique, sur la sensibilité du spectateur (ici, un père a vingt-quatre heures pour sauver son fils de la pendaison — et, pire, c'est un ivrogne), se profilent de grands thèmes moraux. De ce point de vue, « Temps sans pitié » est un film très riche. Le thème principal est celui de la responsabilité et de la « prise en charge » : le père qui, jadis, négligeait son fils, se rattrape en se sacrifiant pour lui. Plusieurs thèmes secondaires s'y rattachent : problème de la peine de mort, impuissance de l'individu isolé devant l'injustice sociale, culpabilité des mieux intentionnés, etc.

Ce scénario, Losey ne le recrée pas, il le « met en place » : il l'installe dans des décors et l'incarne dans des acteurs. Le courant auquel il se rattache est l'expressionnisme : il va jusqu'au symbolisme du décor. Mais son atout principal est sa direction d'acteurs : il ne se contente pas de les faire *jouer*, il leur fait *faire quelque chose.* Ainsi l'extrême tension qu'il maintient d'un bout à l'autre de son film prend-elle corps : c'est par ces supports maté- →

(1) Cinéma d'Essai Caumartin.

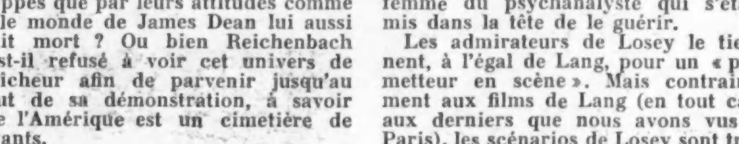
SAINT-LAMBERT - 6, rue Péclet-XVe
« L'IDIOT »
GERARD PHILIPE

Cabarets Dancings

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ÉLY. 11-61



Pont de l'Alma
Bateaux-Mouches BAL. 96-10
Promenades Restaurants
TOUS LES JEUDIS ET SAMEDIS CROISIERE CAR-YACHT EN BASSE-SEINE NORMANDE
PARIS, MANTES, VERNON, GAILLON, LES ANDELYS, SAINT-PIERRE-DU-VAUVRAY
45 NF AVEC REPAS SANS BOISSON - LOCATION : BAL. 96-10

riels (réveils, flèches manipulées par les personnages secondaires, par exemple), que les problèmes moraux des héros « loseyiens », leurs cas de conscience sont communiqués au spectateur.

RENE GUYONNET.

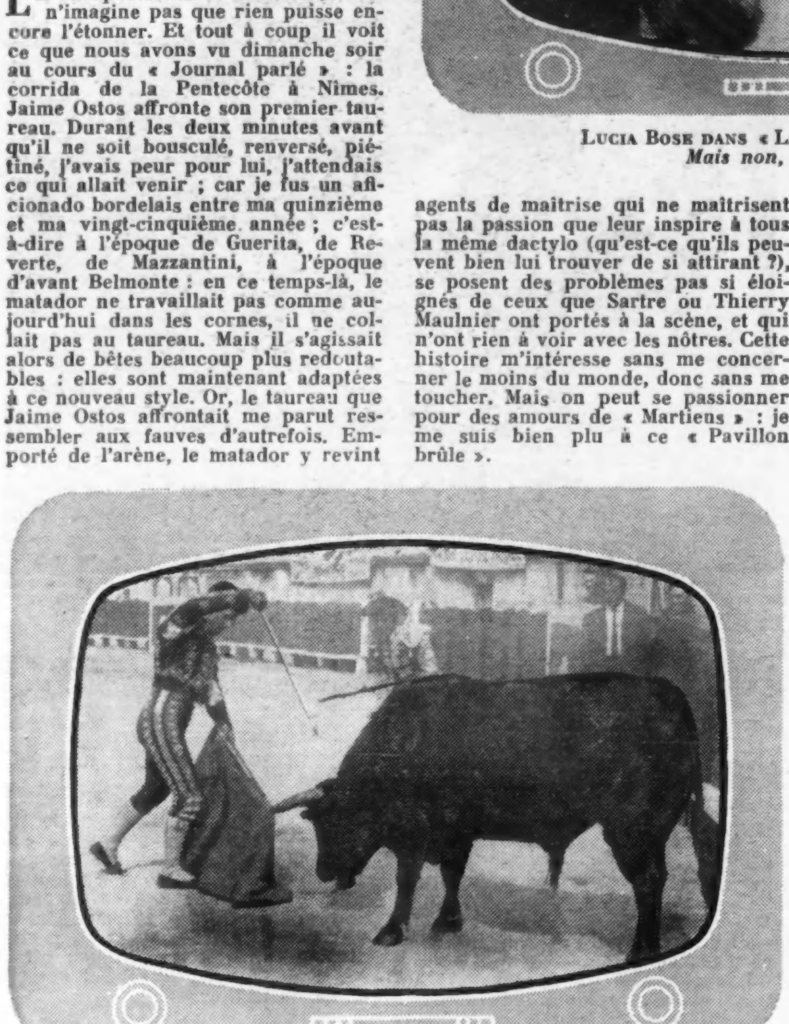
TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

Je fus un aficionado bordelais.

LE téléspectateur se croit blasé : il n'imagine pas que rien puisse encore l'étonner. Et tout à coup il voit ce que nous avons vu dimanche soir au cours du « Journal parlé » : la corrida de la Pentecôte à Nîmes. Jaime Ostos affronte son premier taureau. Durant les deux minutes avant qu'il ne soit bousculé, renversé, piétiné, j'avais peur pour lui, j'attendais ce qui allait venir ; car je fus un aficionado bordelais entre ma quinzième et ma vingt-cinquième année ; c'est-à-dire à l'époque de Guerita, de Reverte, de Mazzantini, à l'époque d'avant Belmonte : en ce temps-là, le matador ne travaillait pas comme aujourd'hui dans les cornes, il ne collait pas au taureau. Mais il s'agissait alors de bêtes beaucoup plus redoutables : elles sont maintenant adaptées à ce nouveau style. Or, le taureau que Jaime Ostos affrontait me parut ressembler aux fauves d'autrefois. Emporté de l'arène, le matador y revint

LUCIA BOSE DANS « LA MORT D'UN CYCLISTE ».
Mais non, c'est l'amant.
(Archives.)



JAIME OSTOS A NIMES.
C'est bien fait ! C'est bien fait !
(Parimage.)

presque aussitôt, flageolant, et tout de même il estoqua son taureau, puis alla de nouveau s'effondrer contre la talanquère. Mon petit-fils, assis près de moi, répétait : « C'est bien fait ! C'est bien fait ! » car il est toujours passionnément du côté des bêtes. Pour moi, je sentais se réveiller un goût indéfendable. Comme j'aurais été repris si j'avais été là ! Et je me revoyais, il y a un demi-siècle, me disputant avec mes voisins qui applaudissaient quand je sifflais.

En ces lointaines années, Don Severo, critique tauromachique de « La Petite Gironde », faisait autorité même en Espagne. Nous étions sûrs de ne pas nous tromper en nous référant à ses jugements. Il fut un des premiers fanatiques du grand Belmonte... Mais me voilà entraîné bien loin de la télévision.

Stève Passeur : passion pour une dactylo.

« LE PAVILLON BRULE » de Stève Passeur. Pourquoi Stève Passeur n'est-il pas un des rois du théâtre d'aujourd'hui ? Dans ce drame, des ingénieurs héroïques ou criminels, des agents de maîtrise qui ne maîtrisent pas la passion que leur inspire à tous la même dactylo (qu'est-ce qu'ils peuvent bien lui trouver de si attirant ?), se posent des problèmes pas si éloignés de ceux que Sartre ou Thierry Maulnier ont portés à la scène, et qui n'ont rien à voir avec les nôtres. Cette histoire m'intéresse sans me concerner le moins du monde, donc sans me toucher. Mais on peut se passionner pour des amours de « Martiens » : je me suis bien plu à ce « Pavillon brûle ».

Les Galapagos : dans l'intimité des iguanes.

LES GALAPAGOS. — Documentaire que je préfère à toutes les histoires inventées, comme chaque fois que l'intimité des bêtes sauvages nous est livrée. Ici, il s'agit d'espèces peut-être préhistoriques, de ces iguanes des Galapagos qui se rattachent aux reptiles monstrueux de l'époque secondaire... Du moins c'est la question posée à de savants professeurs qui, si savants qu'ils soient, répondent : « *Peut-être bien que oui, peut-être bien que non.* » Pour moi, je suis toujours scandalisé que la science soit à ce point conjecturale ; ces spécialistes nous auront peu éclairés. Du moins aurons-nous vu les iguanes creuser leur nid, pondre leurs œufs, et puis toutes sortes d'oiseaux, plus ou moins manchots, qui n'existent que sur ces îles étranges, assez voisines, je crois, de la région du Pacifique où Jules Verne avait situé son « Ile Mystérieuse », volcanique comme les Galapagos, île que j'ai habitée en esprit durant toute mon enfance.

« Un Client sérieux » : pas sérieux !

UN CLIENT SERIEUX. — J'aimais Jules Verne, j'aimais aussi Courteline, je l'aime toujours ! Mais enfin « Un Client sérieux »... Pourquoi cela a-t-il surnagé, alors que presque tout le théâtre de ce temps-là a disparu corps et biens ? Et pourquoi avoir choisi « Un Client sérieux » qui ne permettait guère à ces élèves du Conservatoire de donner leur mesure ? M. Roger-Ferdinand ne nous a pas caché que M. Jean Meyer avait fait travailler sa classe d'ensemble des jours et des jours sur ce texte : il doit y avoir à ce choix des raisons d'ordre pédagogique qui m'échappent.

Qui est plus brillant que Claude Roy ?

LECTURES POUR TOUS. — Je ne me souviens pas si c'est Pierre Desgraupes ou Pierre Dumayet qui a interrogé Claude Roy, auteur de « L'Homme en question ». Il aurait fallu que l'interrogateur connût à fond au moins certains chapitres de ce très beau livre. Qui est plus brillant que Claude Roy ? Mais il battait des ailes dans le vide. On ne lui renvoyait pas la balle. C'était tout de même beau à voir. « Garçons français, les plus intelligents de tous... », c'est un vers d'Henri Franck, poète de ma jeunesse.

L'auteur de « Car c'est Dieu qu'on enterre », Maurice Bessy, n'a pas oublié que, sur les millions de Juifs assassinés par les Allemands, il faut compter plus d'un million d'enfants. Il appartient à ce petit nombre qui ne s'est pas résigné à cette abomination, qui n'est pas revenu de son horreur, et il nous a fait honte, à nous qui avons peut-être oublié ce massacre immense d'innocents.

CLAUDE ROY.
Il battait des ailes dans le vide.
(R.T.F.)

« La Mort d'un cycliste » : personne n'était d'accord.

LA MORT D'UN CYCLISTE. — Ce film m'a d'abord paru chargé de plus de mystère que l'affaire Fualdès : c'est que les deux acteurs, l'amant et le mari, se ressemblaient autant qu'un Espagnol peut ressembler à un autre Espagnol : tous les deux très beaux, noirs comme le diable, avec des poils jusqu'aux yeux. Personne autour de l'écran n'était d'accord : « C'est le mari ? — Mais non c'est l'amant. — Allons donc, tu ne reconnais pas le mari ? » Le film y gagnait en complexité. A mesure, pourtant, que nous apprenions à distinguer les deux hidalgos, nous découvrions un autre mystère : comment un film aussi médiocre a-t-il pu connaître un succès universel ? Sans doute est-ce moi qui me trompe et je ne prétends pas avoir raison contre tout le monde : tout m'y a paru faux dans la peinture des sentiments, et je me serais bien ennuyé sans cet amant qui était peut-être le mari, sans ce mari qui avait l'air de se tromper lui-même...

Maurice de Paris, Brigitte Bardot... mais je mets de côté pour jeudi prochain ces morceaux de roi.

FRANÇOIS MAURIAC.

OPÉRA

« La Tosca »

« Un singulier méli-mélo », disait un critique en 1903. En 1960, un triomphe pour Puccini et la Tebaldi.

MME RENATA TEBALDI, qui est assurément la plus grande chanteuse de notre époque, a pris l'excellente habitude de venir chaque année en représentation à l'Opéra de Paris. L'an dernier, ce fut Aïda ; cette fois, c'est en Floria Tosca qu'elle s'est présentée à nous. Elle y a été admirable, tendre et passionnée, violente et rêveuse ; son timbre de voix unique nous a fait découvrir l'étendue d'un rôle qui, d'habitude, semble se réduire à un air. Grâce à elle — et grâce aussi à Gabriel Bacquier, qui fut un excellent Scarpia — nous avons oublié l'extravagance du décor de Jacques Noël, l'insuffisance d'Albert Lance, et l'imprécision de l'orchestre. Il faut dire que c'est la première fois que les musiciens jouaient « La Tosca », et que Puccini ne leur était nullement familier.

En effet, il était de bon ton, aux alentours de 1925, d'afficher un mépris total pour les œuvres lyriques qui se partageaient alors la faveur du public. Les « connaisseurs » jetaient pêle-mêle, dans un même panier, « Faust » et « Cavalleria Rusticana », « Manon » et « La Traviata ». Pour ces esthètes qui ne juraient que par la musique de chambre, il n'y avait pas de salut en dehors de Bach, et le théâtre lyrique, avant « Pelléas », se limitait à Monteverdi et au « divin » Mozart.

C'est le microsillon qui est venu sauver « La Tosca » des gémonies

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

19 JUIN
Fête des Pères

auxquelles la vouait « l'élite ». En effet, les grandes vedettes du chant, auxquelles la faveur toujours grandissante du public réclamait sans cesse des enregistrements, n'allaient pas se priver volontairement d'un aussi beau rôle, et aussi « payant ». Elles l'imposèrent, et peu à peu le petit cercle des « happy few » consentit à découvrir, dans la partition de Puccini, les beautés qui, depuis cinquante ans, en assuraient le succès.

Et quel sujet!

C'est en 1900 que « La Tosca » vit pour la première fois les feux de la rampe, à Rome. Puccini était déjà (à 42 ans) l'heureux auteur de quatre opéras, dont deux au moins avaient connu une fortune enviable, « Manon Lescaut » et « La Vie de Bohème ». Avec « La Tosca », il reste fidèle à des sources d'inspiration françaises ; après l'abbé Prévost, après Murger, c'est Sardou qui lui fournit un sujet.

Et quel sujet ! Spécialement écrit pour Sarah Bernhardt, le drame de Sardou avait été créé par elle au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. Et le succès de public qu'elle y avait remporté avait déterminé Puccini à prier ses deux amis, les poètes Ilica et Giacosa, de transformer les cinq actes de Sardou en un livret de trois actes.

C'est ainsi que, treize ans après sa création à Paris, Tosca, pour la première fois, chantait à Rome.

Et c'est dans une traduction de Paul Ferrier que, le 13 octobre 1903, elle revint dans son pays d'origine.

Dès lors, le jugement de la critique se sépare ouvertement de celui du public. Ce dernier fait un triomphe à l'ouvrage, alors que la critique, elle, suit comme un seul homme le jugement de Jean Marnold, qui, dans le « Mercure de France » du 15 novembre 1903, exprime en ces termes sa désapprobation :

« Au vieux mélo dont nous avions joyeusement oublié les ficelles, (Puccini) a incorporé la salade de souvenirs adroitement travestis, et la confiture de ses inspirations... personnelles, si j'ose dire. Il en résulte un singulier méli-mélo... A quelque point de vue que ce soit, je m'avoue incapable de découvrir un rapport perceptible entre « La Tosca » et ce qu'on peut se permettre d'appeler un art dramatique ou musical. »

Avant que les passions ne s'éteignent, avant que le public connaisseur ne consente à admettre les beautés de « La Tosca », il faudra attendre un demi-siècle, pendant lequel le grand public, fidèle à Puccini, applaudit, dans le rôle que vient, une fois de plus, d'illustrer Mme Tebaldi, Madeleine Mathieu et Marthe Chenal, Germaine Lubin et l'admirable Mary Garden, qui n'avait point cru déchoir en incarnant Floria Tosca quelques mois après avoir été la première Mélisande.

Ne pas tricher

C'est d'ailleurs ce demi-siècle de « purgatoire » qui est responsable de l'ignorance où nous sommes encore de certaines œuvres de Puccini. Il est en effet pour le moins curieux qu'il soit possible, en 1960, de donner *en première audition* (pour la France) deux opéras du compositeur de « La Tosca ».

C'est pourtant ce qui vient de se produire à Enghien ; au moment même où Renata Tebaldi venait chanter à l'Opéra, l'admirable petite troupe de la Villa Olmo, sous la direction de G.F. Rivoli, donnait au Casino d'Enghien les premières représentations françaises du « Tabarro » et de « Suor Angelica », qui forment, avec « Gianni Schicchi » que nous connaissions déjà, le « Triptyque » composé par Puccini pendant la guerre de 1914.

Quinze ans après « La Tosca », le style de Puccini, sans doute sous l'influence de Debussy et de Stravinsky, prend une couleur franchement « moderne », sans pour autant rien perdre de son efficacité. « Il Tabarro », histoire d'un fait-divers parisien, « Suor Angelica », drame de l'amour maternel dans un cloître, « Gianni Schicchi » enfin, farce médiévale haute en couleur, trouvent chacun leur ton définitif dès les premières mesures.

Puccini, semble-t-il, a pris avec son propre style le recul nécessaire ; la guimauve et la violence, qui sont les grands écueils du vérisme à la manière de « La Tosca », sont loin ; l'orchestre est celui qu'admirait tellement Ravel ; et les vertus d'une parfaite interprétation (quelle merveilleuse Suor Angelica que Mme Elena Todeschi !) ont littéralement fait découvrir au public pourtant blasé d'Enghien, ce que peut, ce que doit être, à notre époque, le véritable théâtre lyrique, celui qui ne triche ni avec les voix, ni avec le théâtre — ni avec la musique...

CAMILLE RAMEAU.

(Pic.)

RENATA TEBALDI DANS « LA TOSCA ».
Un demi-siècle de purgatoire.

LA PAGODE
Un grand ACTEUR W. C. FIELDS
Un grand FILM burlesque
MINES DE RIEN

JAZZ

La chronique de Daniel Filipacchi

● ***Monk, Mulligan, Ellington. Tous les disques américains chez les disquaires français. Ils s'envolent.***

LES vendeuses n'en croyaient pas leurs yeux : dans les sous-sols d'un grand disquaire des Champs-Elysées, une foule de jeunes gens bien élevés se bousculaient autour d'un casier où s'empilaient des disques multicolores. Et cela à un époque où l'industrie du disque connaît sa plus grave crise depuis la Libération. Habitués aux allées et venues silencieuses, aux choix difficiles et longuement médités, les locaux de ce disquaire s'étaient brusquement transformés en une foire d'empoigne. Le même jour, à la même heure, des scènes semblables se déroulaient en différents points de vente spécialisés à Paris, à Saint-Germain-des-Prés notamment. Quelle était donc la raison de cette effervescence ?

Pour la première fois depuis vingt ans, des disques de jazz, importés directement des Etats-Unis, étaient en vente à Paris. Cette nouveauté qui serait peut-être passée inaperçue dans d'autres domaines de l'activité commerciale, prenait ici l'allure d'un événement. Pour le comprendre, il suffit de rappeler le formidable pôle d'attraction que constitue, pour les amateurs de jazz européens, le marché du disque américain, sorte de paradis dont chacun rêve de s'approcher pour, ensuite, dire d'un air triomphant à des amis moins chanceux : « C'est le plus fantastique de tous les disques de Thelonious Monk : bien entendu, il est introuvable en France ; je l'ai fait venir spécialement d'Amérique ». Et voilà qu'un beau jour, sans s'être fait annoncer, certains de ces disques fabuleux tombent sur le ciel de Paris.

Opération-miracle

Comment cette opération miracle-a-t-elle été mise au point ? Le déclic fut la parution, au « Journal officiel », d'un arrêté indiquant que les licences d'importation étaient supprimées, à partir du 1er janvier 1960, pour les disques et tous « supports de sons » en provenance des pays étrangers. Quelques semaines plus tard, une compagnie de distribution de disques américains, baptisée « Interdisc », s'installait en Suisse, à Lugano. Dirigée par des hommes d'affaires américains, « Interdisc » a passé des contrats d'exclusivité avec un certain nombre de marques de jazz américaines, assurant à celles-ci la distribution de leurs disques en Europe. Ces marques sont, à l'heure actuelle : « Riverside » (la plus importante), « World Pacific », « Contemporary », « Good Time Jazz », « Lighthouse », « Jazz Cool ». La liste n'est évidemment pas limitative et d'autres noms s'y joindront sans doute. Les opérations commerciales sont menées en France par la firme « Ricordi » qui est chargée de la distribution.

Pour l'instant, les disques diffusés par « Interdisc » se présentent exactement sous leur forme américaine : pressage de premier ordre, luxueuses pochettes en carton rigide, imprimées en quadrichromie. Le catalogue « Riverside » offre un grand nombre d'enregistrements de valeur, tant de jazz moderne (Monk, Mulligan, Cannonball Adderley) que de jazz traditionnel (Jelly Roll Morton, James P. Johnson, Armstrong, Ellington). Mais l'arme la plus efficace d' « Interdisc » tient en un chiffre : ces disques valent 28 NF. (pour un 30 centimètres), ce qui est très exactement le prix de vente des 30 centimètres catégorie Médium fabriqués en France.

Mais cela n'est que la première partie d'un projet à long terme beaucoup plus ambitieux. Dans une phase prochaine, les responsables d' « Interdisc » comptent abaisser leur prix de vente en faisant effectuer le pressage des matrices américaines et la fabrication des pochettes en Italie, à Milan.

De même, les catalogues proposés aux acheteurs s'élargiront : au jazz, qui intéresse la totalité des disques actuellement diffusés, s'adjoindront les disques de variétés. Tous ces disques seront mis en vente presque simultanément aux Etats-Unis et en Europe. C'est là, semble-t-il, qu'est l'autre atout majeur d' « Interdisc ». Alors que les firmes françaises ne sortent les disques d'origine américaine dont ils assurent la distribution que plusieurs mois, et même parfois des années après leur parution aux Etats-Unis, « Interdisc » va réduire ce délai à quelques jours, et bénéficier par conséquent de la curiosité et de l'impatience jamais satisfaites du public.

Une concurrence effrénée

Les compagnies de disques françaises vont donc devoir affronter, sur leur propre terrain, une concurrence étrangère redoutable, parfaitement organisée, et dont les liens étroits avec les Etats-Unis laissent supposer l'efficacité. Fruit d'une volonté d'implantation systématique à l'extérieur du territoire américain, cette organisation risque de bouleverser profondément la physionomie de la vente des disques en France et dans les pays européens.

Les luttes pacifiques mais implacables que vont se livrer, sous l'égide du Marché commun, les firmes de disques européennes, et dans lesquelles la France est particulièrement mal placée en raison de ses prix de revient élevés, risquent de s'aggraver avec l'entrée en jeu de ce partenaire « étranger » qui ne manquera pas, d'ailleurs, de susciter d'autres vocations. On peut se demander si cette concurrence effrénée qui s'amorce au niveau des entreprises ne jouera pas, en définitive, au détriment des intérêts de celles-ci, en saturant un marché dont le pouvoir d'acquisition n'est pas sans limite. C'est l'une des nombreuses questions que force à poser la naissance spectaculaire d' « Interdisc ».

DANIEL FILIPACCHI.

(Pic.)

EKKEHARD SCHALL DANS « ARTURO UI ».
La passion pour la révolution et la passion pour le théâtre.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● ***Comme le Christ, comme Lammenais, Brecht réinvente la parabole.***

Le Berliner Ensemble est à Paris jusqu'au 20 juin, au Théâtre des Nations. C'est la troisième fois que la troupe théâtrale de Berlin-Est, sous la direction de Helen Weigel, veuve de Bertolt Brecht, vient jouer Brecht en France.

LES représentations actuelles de « La Mère » (1931), de « Mère Courage » (1938), de « La Vie de Galilée » (1938) et de « La Résistible Ascension d'Arturo Ui » (1941) par le Berliner Ensemble venant tout de suite après celles de « L'Opéra de Quat'Sous » (1928) par le Piccolo Teatro de Milan et en même temps que celles du « Cercle de craie caucasien » (1945) par la Comédie de Saint-Etienne permettent de se faire une idée d'ensemble de la carrière et des différentes manières du plus grand dramaturge européen de la première moitié du XXe siècle.

Par les dates, Bertolt Brecht est un homme de la génération de Montherlant, de Malraux, d'Ernst Junger, sensiblement le cadet des deux autres écrivains de langue allemande que l'on redécouvre en France maintenant, Musil (né en 1880) et Broch (né en 1896). Il a été un jeune soldat de la première guerre mondiale finissante, il a vécu pendant quinze ans au jour le jour les heures fiévreuses et chaotiques de la République de Weimar, puis pendant quinze ans en exil (en Suisse, en Finlande, en Californie, etc.), avant de gagner Berlin-Est pour y animer le Berliner Ensemble et y faire représenter ses principales pièces anciennes. Il meurt en août 1956 sans avoir rien ajouté à son œuvre depuis son retour en Allemagne.

Le problème central, pour Brecht, est de satisfaire à la fois sa passion pour la révolution et sa passion pour le théâtre, d'écrire des œuvres qui soient en même temps belles et efficaces quant au progrès de la conscience révolutionnaire. Le théâtre de propagande pur et simple avec son « réalisme socialiste » naïf et plat ne peut le satisfaire. Mais le théâtre littéraire, expressionniste ou symboliste, entièrement décollé de la réalité et du combat, ne lui convient pas davantage. Il fera un bout de chemin avec les expressionnistes dans ses premières œuvres, plus révoltées que révolutionnaires, plus anarchistes que communistes. Et il gardera beaucoup d'un certain réalisme et surtout du didactisme politique que le grand metteur en scène allemand des années 20, Piscator, avait poussé très loin.

Un coup de génie

Mais son coup de génie est de dépasser à la fois réalisme et symbolisme, de concevoir l'action dramatique comme étroitement fidèle à une réalité et en même temps signifiant beaucoup plus que la réalité représentée. Comme quelques-uns des plus grands parmi ceux qui ont voulu enseigner les masses, comme le Christ, comme Lamennais, Brecht réinvente la parabole.

Toute parabole est une histoire qui se tient, qui se lit comme un roman, mais dont il faut évidemment dépasser la lettre pour saisir toute la portée. C'est une histoire et beaucoup plus qu'une histoire. Tout le théâtre de Brecht enseigne en paraboles. Théâtre à double lecture, Brecht y insiste lourdement pour attirer l'attention des masses, parce que le monde est un monde à double image, un texte à double sens que l'homme a pour tâche essentielle de décrypter.

Cette volonté de dé-doublement ou de re-doublement, d'une part explique le goût de Brecht pour les histoires qui ont déjà été racontées une fois : presque toutes ses grandes œuvres sont « empruntées », à une pièce de John Gay (« Quat'Sous »), à un roman de Gorki (« La Mère »), à une chronique de Grimmelhausen (« Mère Courage »), à une pièce chinoise (« Le Cercle de craie ») tandis qu'ailleurs il décalque avec application un schéma historique (Jeanne d'Arc dans « Simone Machard », Hitler dans « Arturo Ui »).

Et d'autre part, cette même volonté explique au stade de la représentation, la nécessité intérieure pour Brecht de recourir à un bonimenteur, à des pancartes, à des projections qui commentent la parabole et lui donnent son sens tandis qu'il impose à ses comédiens un style de jeu et de double jeu. On le voit, c'est à partir de l'intuition centrale de la dualité qu'il faut comprendre l'importance accordée par Brecht à ce que l'on appelle la distanciation ou le distanciement et à la distinction du théâtre dramatique et du théâtre épique. L'emploi du mot « épique » en français semble ici fauteur de confusions. Le ressort de l'œuvre brechtienne, ce n'est pas le sens épique d'Homère ou de Victor Hugo, c'en serait presque le contraire, une sorte d'analyse réflexive qui exerce une action dissolvante et non exaltante sur le héros. La démarche caractéristique de Brecht, c'est une ironie dialectique.

Se maintenir ainsi en équilibre entre les deux degrés de l'image et entre les deux degrés du sens est extraordinairement difficile : les œuvres de Brecht sont toujours menacées ou de pencher un peu trop vers l'enseignement ou de pencher un peu trop vers le théâtre narratif et dramatique ordinaire. Ainsi on trouve des pièces didactiques d'une raideur assommante, ou des œuvres de propagande toute crue, comme « La Mère », très peu différentes du répertoire pour patronage de gauche. Ou bien on trouve des paraboles presque entièrement dépolitisées et qui tiennent en haleine comme des drames et presque des mélodrames : ainsi « Le Cercle de craie ».

Un conflit permanent

Une même pièce peut pencher d'un côté ou de l'autre selon le style de la représentation, la « Mère Courage » de Jean Vilar est épique au sens français, celle de Helen Weigel, épique au sens brechtien. Dans la meilleure pièce purement historique de Brecht, « La Vie de Galilée », on a pu voir le drame de conscience « einsteinien » du savant dont les travaux ont été dangereusement utilisés par les politiques, ou la protestation de Brecht lui-même contre les censures idéologiques du monde communiste.

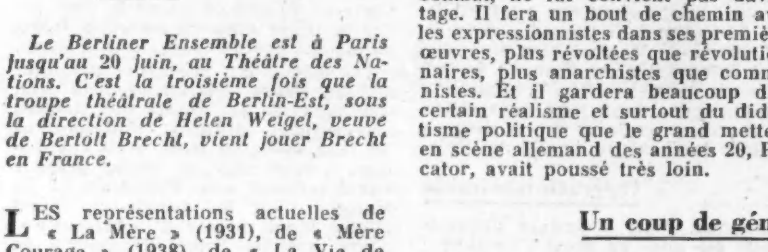
En fait, Brecht a voulu illustrer la vie d'un héros classique de la pensée libre et de l'anticatholicisme, mais son génie poétique l'a emporté un peu plus loin que sa volonté didactique ne l'avait prévu et son œuvre nous intéresse dans la mesure où elle illustre le conflit permanent et universel du citoyen contre tous les pouvoirs et toutes les Eglises.

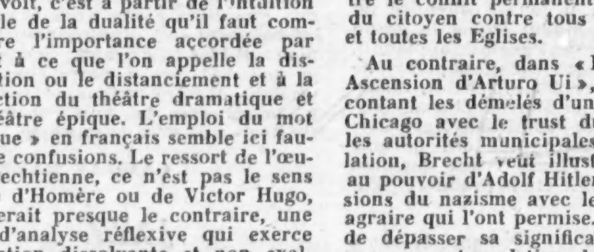
Au contraire, dans « La Résistible Ascension d'Arturo Ui », en nous racontant les démêlés d'un gangster de Chicago avec le trust du chou-fleur, les autorités municipales et la population, Brecht veut illustrer l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler et les collusions du nazisme avec le capitalisme agraire qui l'ont permise. Mais au lieu de dépasser sa signification historique par extrapolation, la pièce reste en deçà de l'actualité.

L'exploit du « Dictateur »

Du point de vue didactique, elle est une explication extrêmement faible de l'avènement du nazisme et de l'effondrement des partis ouvriers allemands, tandis que, du point de vue dramatique, le parallélisme des deux histoires est si lourdement souligné qu'il n'existe plus entre elles ni distance ni distanciation. Ajoutons que la pièce fut écrite en 1941 : qu'on le veuille ou non, entre l'incendie du Reichstag de 1933 et l'incendie du bunker en 1945, Hitler s'est « shakespearisé » ou du moins «wagnérisé» et malgré l'admirable talent de l'acteur du Berliner Ensemble qui renouvelle d'une manière prodigieuse l'exploit de Charlot dans « Le Dictateur », l'image d'un petit gangster clownesque ne nous paraît plus suffisante.

En fait, si les conceptions théâtrales de Brecht étaient scientifiquement vraies, son œuvre dramatique devrait devenir caduque à très brève échéance : si la mission du théâtre est d'enseigner le plus efficacement pos-





(Pic.)

HELEN WEIGEL AU COURS DE SON ENTRETIEN AVEC « L'EXPRESS ».
Ne pas se permettre un autre geste que celui de la réalité.

sible un certain nombre de vérités économiques, sociales et politiques à des spectateurs donnés à un moment donné, il est évident que les changements des temps, des peuples et des conditions de vie doivent diminuer assez vite la portée des leçons et réduire considérablement l'efficacité dramatique. Heureusement, il en va de Brecht comme de beaucoup d'écrivains qui ont été à la fois de grands théoriciens et de grands créateurs : son œuvre de créateur a raison même contre ses théories. Les idées de Brecht ont réveillé les acteurs, les metteurs en scène, les décorateurs, et c'est excellent : mais quand elles réveillent un *grand* acteur, un *grand* metteur en scène, la marge entre le théâtre de distanciation et le théâtre de participation devient singulièrement étroite pour le consommateur, les admirables réussites de la troupe allemande viennent encore de le montrer. Et, de même, parmi les pièces de Brecht, celles qui nous remuent jusqu'au fond, qui nous réveillent aussi et nous jettent contre les mensonges et les injustices, ce sont celles où son génie poétique de la parabole est le plus éclatant.

ROBERT KANTERS.

Helen Weigel sans Bertolt Brecht

Avec tout le courage et aussi toute la joie.

— Jouer du Bertolt Brecht, qu'est-ce que ça représente pour un acteur ?

Helen Weigel regarde à droite — son metteur en scène — à gauche — son « dramaturge » — devant elle — l'éditeur des œuvres de Brecht (Helen Weigel n'accepte jamais un entretien sans les membres de son théâtre à ses côtés) : « Que faire, que dire ? » s'exclame-t-elle dans les quelques mots de français qu'elle connaît, puis elle poursuit, en allemand: « Eh bien ! ne pas se permettre un autre geste que celui de la *réalité...* »

Manfred Wekwerth, le metteur en scène, explique : « C'est Brecht qui a employé, avec beaucoup de culot, le mot « distanciation »... Quelle confusion depuis ! Les gens s'imaginent que les acteurs doivent jouer «froid». C'est tout le contraire ! Le but est de parvenir à donner un sentiment de réalité — et par conséquent d'émotion — plus haute. Voyez « Mère Courage » ; quand la mère — Helen Weigel — apprend la mort de son fils, elle est désespérée et continue cependant à ranger ses marchandises, sans penser que ce sont elles qui ont provoqué la mort de son fils... Mais le spectateur, lui, le sait et voit aussi qu'elle ne s'en rend pas compte. (Elle pourrait.) Il sait quelque chose qui dépasse le personnage. Son sentiment dramatique est d'autant plus intense ».

— Ce sont les pièces de Brecht qui imposent cette façon de jouer ?

— Oh, non ! dit Helen Weigel, nous jouons tout de la même façon, Shakespeare, Tchékov, Büchner, Kleist... Il faut parvenir à montrer les hommes tels qu'ils sont ; nous cherchons les gestes qu'ils auraient dans la réalité, en telle occasion.

— Un exemple de « distanciation » naturelle, ajoute Wekwerth, quand un maître réprimande un élève, l'élève essaye de s'imaginer que celui qui est en face de lui n'est pas un Dieu, mais seulement un homme...

— Oui, reprend Helen Weigel, Brecht disait: « Le destin de l'homme c'est l'homme ». Il avait aussi une pancarte à son mur : « La vérité est concrète ». Au fond, cela veut dire : il n'y a pas d'idées, il n'y a que des hommes qui ont des idées. Si on veut représenter des idées, il faut représenter des hommes.

— Est-ce lui qui a inventé cette façon de jouer ?

— Je crois que les acteurs comiques jouaient déjà comme cela, mais on ne l'avait pas encore essayé pour la tragédie.

— Quel accueil reçoit aujourd'hui le théâtre de Brecht ?

— J'étais très inquiète d'aller jouer à Londres, pendant trois semaines, dans une langue étrangère pour le public. Cela ne s'était jamais fait aussi longtemps. Et au bout de quelques jours, ce n'est plus le public international qui vient, c'est le vrai... Eh bien ! ça a merveilleusement marché. C'est ce qui m'a donné le courage d'accepter l'invitation du Théâtre des Nations.

— Sentez-vous une différence entre les divers publics que vous avez affrontés ?

— Oui, surtout à Paris : quelle extraordinaire rapidité dans les réactions ! Et plus de spontanéité, plus de gaieté que partout ailleurs ! Pas une finesse, pas une allusion ne passe inaperçue... Ici, les gens applaudissent même les décors, ce qui n'est jamais arrivé à Berlin.

— Et comment est le public russe ?

— Ils sont fous de théâtre ! Fous. Au cours d'une tournée, j'ai retrouvé à la gare de Léningrad des gens qui me disaient, un peu furieux : « A Moscou, nous n'avons pas pu avoir de billets, alors nous vous avons suivie... »

— Y a-t-il des pièces de Brecht que vous n'avez pas encore jouées ?

— Oui, « Jeanne des abattoirs » et « Schweik dans la deuxième guerre mondiale ». Nous attendons d'avoir trouvé les acteurs qui conviennent.

— Pensez-vous que le public comprenne bien le théâtre de Brecht ?

— Brecht avait un petit âne qui portait au cou un écriteau : « *Même moi, je dois comprendre Brecht... !* » En fait, le théâtre de Brecht est un théâtre très populaire, les critiques en parlent en termes parfois difficiles, mais le public, lui, comprend tout de suite, directement. La preuve: même si vous ne parlez pas l'allemand — c'est le cas ici, comme ça l'était à Londres, de la majorité des spectateurs — vous comprenez...

Assise sur le banc de bois du Théâtre des Nations, Helen Weigel se tient toute droite, ses cheveux gris bien tirés, un petit manteau noir sur ses épaules, ses admirables yeux — pénétrants, lumineux — posés d'un visage à l'autre. Il y a quatre ans que Bertolt Brecht est mort.

— Comment faites-vous pour vous passer de lui ?

— Brecht — *elle a toujours appelé son mari ainsi* — avait formé plusieurs élèves. Ils sont tous autour de moi, ici. C'est eux qui me permettent de poursuivre son œuvre avec tout le courage nécessaire... *Helen Weigel incline le buste dans un salut très profond, à l'allemande, ou à la chinoise, puis relève la tête en souriant...* et aussi toute la joie.

M. C.

GALERIE DE PARIS
14, place François-Ier - ÉLY. 82-20
EXPOSITION
Mühl
PEINTURES, GOUACHES, DESSINS, GRAVURES
Du mercredi 8 juin au samedi 9 juillet

HOMMAGE A JEANNE BUCHER
arp - mondrian - klee - gris - miro
kandinsky - picasso - giacometti - ernst
vieira da silva - bissière - hadju...
53, RUE DE SEINE - DAN. 22-32

GALERIE DU FLEUVE
9, avenue de l'Opéra, PARIS (1er) - OPE. 52-07
Alechinsky - Compard - Corneille
Hartung - Lapoujade - Pignon
Tal Coat - Vielfaure

Galerie de France
3, Faubourg-Saint-Honoré - 8e
ZAO WOU-KI

M. KNOEDLER et Cie
22, rue des Capucines (2e) - RIC. 65-86
DEBRÉ
Jusqu'au 12 juillet

GALERIE LACLOCHE
8, PLACE VENDOME
BYNG
PEINTURES
JUSQU'AU 9 JUILLET

Galerie-Librairie LA HUNE
170, boulevard Saint-Germain - LIT. 25-65
BRONZES ET DESSINS de
ADAM

Galerie Jacques PERON - 5, Faubourg-Saint-Honoré, PARIS-8e
Maurice SAVREUX
Jusqu'au 30 juin

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

9 JUIN

HIER, à l'Académie, Commission des Grands Prix. J'arrive trop tôt et cherche un refuge dans le cabinet du secrétaire perpétuel. L'Académie d'il y a vingt-cinq ans y est représentée sur une toile considérable par ses dimensions et où je figure parmi les derniers survivants de ces éphémères immortels. Henry Bordeaux, le duc de La Force, Pierre Benoit et le général Weygand m'ont seuls précédé sur cette rive de la Seine où trop souvent Charon vient amarrer sa barque.

JE m'arrache à cette contemplation d'une peinture deux fois mauvaise, et par l'idée qu'elle nous donne de l'art académique, et par les pensées funèbres qu'elle éveille chez un académicien aussi chevronné que je le suis.

Dans les couloirs, des confrères discutent les chances des candidats. Il est surtout question d'un romancier dont les partisans vantent moins les livres que le zèle qu'il a dépensé au service de l'Alliance française à l'étranger. Ce que j'en pense, je le dis avec ma candeur et ma simplicité ordinaires. Pour moi, j'ai un candidat qui est Mme Simone.

LE Grand Prix de Littérature conviendrait à merveille, il me semble, à cette amie de Charles Péguy, d'Alain-Fournier et de Julien Benda, à cette poulefaisane de « Chantecler », à cette interprète du jeune Bernstein qui me faisait battre le cœur lors de mes premiers voyages à Paris au début de ce siècle, théâtre qui me donnait de l'amour cette idée accablante qu'il ne se sépare pas de l'argent, qu'une histoire d'amour est toujours une histoire d'argent.

Elle a écrit les romans d'une femme très intelligente, et ses souvenirs sont ceux d'une grande artiste : la Pléiade, j'en jurerais, les réunira un jour. Elle n'est pas une survivante, mais une vivante, comme le fut Colette. Il semble qu'à partir d'un certain degré, l'intelligence préserve les femmes de vieillir. On ne pourrait pas dire de Mme Simone ce que Chaulieu disait de Ninon de Lenclos : que l'amour s'était retiré jusque dans ses rides ; car elle n'a pas de rides et dresse toujours le même petit front dur de chevreau qu'elle opposait à Lucien Guitry sur les tréteaux bernsteiniens du Boulevard d'autrefois.

DES remous traversent la Commission des Grands Prix qui, en fait, se confond avec l'Académie tout entière. Voilà d'ailleurs ce qui appellerait, il me semble, une urgente réforme. Mes confrères devraient bien y songer. En 1933, quand je devins Immortel, les seuls historiens composaient la Commission des Prix d'Histoire, les seuls écrivains, romanciers et hommes de théâtre décidaient des Grands Prix de Littérature. La Commission du Dictionnaire ne s'ouvrait qu'aux anciens Khâgneux, ou à ceux qui avaient une compétence reconnue en matière de langage, comme c'est le cas aujourd'hui de Georges Duhamel. L'Académie ratifiait toujours et sans les discuter les choix de ces Commissions. Or nous en sommes venus à ce comble d'absurdité que l'Académie siège au complet dans ses Commissions, de sorte que Mme Simone obtint plus de voix, hier, à la Commission, qu'aujourd'hui en séance plénière.

Le mal est venu, en partie, de notre petit nombre : l'Académie comptait trop peu de littérateurs, de romanciers, de poètes, pour former une commission autonome. Mais enfin Henri Troyat, Marcel Achard, Jean Delay, Jean Rostand sont venus au secours de la littérature. Nous n'aurions plus besoin que Clio, muse de l'Histoire, vînt nous souffler des noms de romanciers, pas plus que nous ne songerions à nous mêler de ses choix, si l'Académie revenait aux sages disciplines de naguère.

AU sortir de la Commission, je vais reprendre, quai Bourbon, chez la princesse Bibesco, une photographie qu'elle m'avait empruntée pour ses « Mémoires ». Ce que je disais de Colette, de Mme Simone, que l'intelligence à partir d'un certain degré préserve les femmes de vieillir, Marthe Bibesco en témoigne elle aussi. Elle déborde de souvenirs proustiens. Nous rions des mots d'Anna de Noailles ; des noms oubliés reviennent entre nous comme si une marée les rejetait. Elle a retrouvé la date exacte de ce dîner en 1910, chez la duchesse de Rohan, où je l'ai rencontrée pour la première fois, et où Maurice Barrès m'avait dit qu'il n'était venu que pour la voir... Il reconnaîtrait aujourd'hui ces yeux couleur de mer et tout ce qui, dans un visage construit comme celui-là, échappe au temps.

10 JUIN

J'AI souvent reçu des lettres anonymes, mais jamais une lettre anonyme de cinquante pages écrites serrées comme celle que vient de m'adresser un garçon de vingt-deux ans à qui je ne puis répondre qu'ici :

1) qu'il n'est pas fou et que si tous les garçons qui souffrent de ne plus avoir dix-sept ans et que la pensée de la mort paralyse étaient fous, la terre entière ne serait qu'un immense cabanon (ce qu'elle est en réalité, d'ailleurs !) ;

2) que son don littéraire est évident, qu'il n'est donc pas un raté et qu'il peut en assurer de ma part sa famille;

3) que contre cette tendance au piétinement, à la ratiocination que manifeste sa lettre, il n'y a pas à lutter ; qu'il laisse s'épandre le flot, sans aucun souci de condenser. Il ne se délivrera qu'à ce prix : le foisonnement est sa loi, comme il le fut de Proust et de Du Bos. Je garde sa lettre et la tiens à sa disposition.

Puisse cette réponse ne donner à aucun correspondant l'idée funeste que je nourris un goût morbide pour les lettres anonymes de cinquante pages. Je vois du premier coup de quoi il s'agit et à qui j'ai affaire : ma corbeille à papiers attend, elle est avide...

J'ARRETERAI ce « Bloc-Notes » avant que le général de Gaulle n'ait parlé. Ses propos vont sans doute me ramener à des considérations moins frivoles. Pour l'instant, que dirai-je ? Le Saint Père devrait bien ordonner des prières, dans le monde entier, pour que le futur président des Etats-Unis ait cette sorte d'intelligence politique qui préserve des entêtements aveugles, qui prend acte des échecs...

13 JUIN

LA non-violence qui pousse ses adeptes à servir la pire violence, qui en fait à la lettre les serviteurs du crime, est l'une de ces vérités chrétiennes devenues folles dont parlait Chesterton. J'ai pensé dès le premier jour qu'elle était grosse de tous les malheurs publics et privés : celui de ces étudiants qu'on vient d'arrêter fait pitié, car si la faute est grave, le motif était noble. Cette guerre d'Algérie aura tout corrompu, voilà le vrai. On rêve d'une complicité des pouvoirs publics et de l'opinion, non sans doute pour épargner à ces jeunes gens des sanctions inévitables, mais pour que toute leur vie ne soit pas gâchée à cause d'une erreur au départ. Que ce soit le meilleur de nous-mêmes qui nous entraîne à notre perte, il y a là de quoi accabler un garçon de vingt ans qui le découvre trop tard... Il faudrait que ce ne fût pas trop tard.

14 JUIN

JAMAIS des pièces courtes ne m'auront paru longues comme ce « Plaisir de rompre » et comme ce « Pain de ménage », hier soir, à la Comédie-Française. Si c'est la faute de Jules Renard, ou la mienne, ou celle des Comédiens-Français, je n'en déciderai pas. Ces deux brefs chefs-d'œuvre n'en finissaient pas. Cette finesse m'écrasait. C'était bien joué pourtant. Trop bien peut-être. Terriblement bien. Oui, ce doit être ma faute. Ces histoires ne me concernent plus. Rien dans la vie ne me frappe plus que ce simple fait : elle finit.

Ces amants, si vrais, si pareils à ce que nous connaissons, dont chaque réplique autrefois rendait à mon oreille le son d'une vérité exacte, je les connais, j'en ai fait le tour, je sais ce que cette gentille férocité devient quand elle se dépouille de sa gentillesse. Et puis, simplement, j'avais envie d'aller dormir. Le grand ennemi du théâtre, à mon âge, c'est le sommeil. Et pas seulement chez moi. Maurice Garçon bâillait. Cocteau laissait ce pain de ménage au bord de son assiette et me demandait : « Quelle heure est-il ? »

Non, décidément, ce n'était pas la faute de Jules Renard, ni celle des meilleurs comédiens de Paris, ni celle de Jean Mercure, le metteur en scène. Ils n'avaient d'autre ennemie, hier soir, que notre vieillesse.

F. M.

(*Copyright « L'Express ».*)

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin, 10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.
Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.
« L'EXPRESS », S.A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. SERVAN-SCHREIBER

OLYMPIC CRUISES
GRECE - ITALIE
Yougoslavie - Sicile - Corse
Rendez-vous aux
JEUX OLYMPIQUES DE ROME
(places réservées dans le stade)
T/SS AGAMEMNON
PREMIERE CROISIERE :
du 13 août de Venise
au 2 septembre à Gênes
A partir de 3.310 NF (US $ 670)
DEUXIEME CROISIERE :
du 2 septembre de Gênes
au 19 septembre à Venise
A partir de 2.742 NF (US $ 555)
Entrée aux Jeux olympiques et excursions comprises
Cie des MESSAGERIES MARITIMES
12, boulevard de la Madeleine - PARIS (9e)
Tél. : OPEra 07-60
3, place Sadi-Carnot - MARSEILLE (2e)
Tél. : 20-68-03

GRAND PRIX
DE LITTÉRATURE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
SIMONE
LE PARADIS TERRESTRE
QUÉBÉFI
romans
SOUS
DE NOUVEAUX SOLEILS
mémoires
nrf